

HISTOIRE DES SCIENCES MÉDICALES

ORGANE OFFICIEL DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

REVUE TRIMESTRIELLE
FONDÉE PAR LE Dr ANDRÉ PECKER†

MEMBRES D'HONNEUR

Professeur A. BOUCHET, Docteur J.-J. FERRANDIS, Professeur D. GOUREVITCH,
Madame M.-J. PALLARDY, Professeur J. POSTEL, Monsieur M. ROUX-DESSARPS,
Madame J. SAMION-CONTET, Docteur A. SÉGAL

CONSEIL D'ADMINISTRATION
2016

BUREAU

Président : Professeur Jacqueline VONS, *Vice-Présidents* : Professeur Jacques BATTIN et
Monsieur Guy COBOLET, *Secrétaire Général* : Docteur Philippe ALBOU, *Secrétaire
Général adjoint* : Docteur Pierre CHARON, *Secrétaire de séance* : Monsieur Jacques MONET,
Trésorier : Docteur Jean-François HUTIN, *Trésorier adjoint* : Docteur Jacques CHEVALLIER

Directeur de la publication : Professeur Jacqueline VONS
Délégué à la publication : Professeur Danielle GOUREVITCH
Délégué aux affaires extérieures : Docteur Pierre L. THILLAUD
Site Web de la Société : www.biusante.parisdescartes.fr/sfhm

MEMBRES HONORAIRES

Professeur S. KOTTEK, Professeur J.-P. BINET

MEMBRES

Docteur Ph. ALBOU, Professeur J. BATTIN, Professeur P. BERCHE, Docteur Ph. BONNICHON,
Docteur Ph. CHARLIER, Docteur P. CHARON, Docteur J. CHEVALLIER,
Monsieur G. COBOLET, Docteur A.-J. FABRE, Docteur J.-J. FERRANDIS,
Docteur C. GAUDIOT, Professeur M. GERMAIN, Professeur D. GOUREVITCH,
Docteur J.-F. HUTIN, Docteur P. LEFLOCH-PRIGENT, Docteur A. LELLOUCH,
Docteur J.-M. LE MINOR, Monsieur J. MONET, Docteur J. POUILLARD,
Professeur J.-J. ROUSSET, Monsieur M. ROUX-DESSARPS, Docteur A. SÉGAL,
Docteur P.-L. THILLAUD, Monsieur F. TRÉPARDOUX, Professeur J. VONS.

Les articles de la revue *Histoire des Sciences médicales* sont analysés et indexés dans : *FRANCIS* (Institut de l'Information Scientifique et Technique, Vandœuvre-lès-Nancy Cedex, France) *PubMed*, (National Library of medicine, Bethesda), *Article@INIST* et *LIssa*, base de données de la littérature en santé (www.lissa.fr).

Liste des membres d'honneur de la Société Française d'Histoire de la Médecine depuis 1973

Année 1973

Monsieur Raymond GUILLEMOT†

Année 1982

Docteur André PECKER†, Madame Denise WROTNOWSKA†,
Doyen Jean-Pierre KERNEÏS†

Année 1984

Docteur Théodore VETTER†

Année 1987

Madame Jacqueline SONOLET†

Année 1989

Professeur Jean CHEYMOL†

Année 1990

Docteur Michel VALENTIN†, Docteur Pierre DUREL†

Année 1992

Madame le Docteur Anna CORNET†

Année 1993

Médecin-Général Louis DULIEU†

Année 1994

Professeur André CORNET†

Année 1995

Professeur Jean-Charles SOURNIA†

Année 1997

Médecin-Général Pierre LEFEBVRE†, Madame Paule DUMAÎTRE†
Monsieur Jean THÉODORIDÈS†

Année 1999

Professeur Mirko Dražen GRMEK†

Année 2001

Professeur Alain BOUCHET, Professeur Guy PALLARDY†,
Professeur André SICARD†

Année 2003

Professeur Jacques POSTEL

Année 2004

Madame Marie-José PALLARDY

Année 2005

Docteur Maurice BOUCHER†, Professeur Jean-Louis PLESSIS†

Année 2006

Monsieur Michel ROUX-DESSARPS, Docteur Alain SÉGAL

Année 2009

Professeur Danielle GOUREVITCH

Année 2010

Professeur Louis-Paul FISCHER†, Madame Janine SAMION-CONTET

Année 2012

Docteur Jean-Jacques FERRANDIS

Année 2014

Docteur Pierre L. THILLAUD

Année 2016

Monsieur Francis TRÉPARDOUX

HISTOIRE DES SCIENCES MÉDICALES

ORGANE OFFICIEL DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

TOME L

2016

N°2

Sommaire

<i>Société française d'histoire de la médecine</i> Introduction aux journées des 20 et 21 mai 2016	101
<i>Montaigne et l'expérience de la chute de cheval</i> par Philippe ALBOU	103
<i>La médecine et Bossuet (1627-1704), un précepteur anatomiste et physiologiste</i> par Pierre CHARON	109
<i>Chateaubriand et la médecine de son temps</i> par Jacques ROUËSSE	115
<i>Lecture médicale d'Aurélia de Gérard de Nerval</i> par Dominique MABIN	129
<i>Léopold Chauveau (1870-1940), médecin, écrivain, peintre et sculpteur</i> par Jacques CHEVALLIER	141
<i>Le docteur Vangeon, alias Henri Ghéon, un écrivain briard cofondateur de la NRF, en 1909</i> par Francis TRÉPARDOUX	153
<i>Boris Vian. Ses rendez-vous manqués avec la cardiologie</i> par Jean-Marie GILGENKRANTZ	165
<i>Syndrome post-traumatique lors de la première guerre mondiale et littérature</i> par Marc GENTILI	171
<i>Pierre et François Mauriac, une amitié fraternelle privilégiée</i> par Jacques BATTIN	175
<i>Maladies pulmonaires et autres pathologies dans l'œuvre landaise de deux romanciers contemporains du vingtième siècle : François Mauriac et Pierre Benoit</i> par François DERQUENNE	185
<i>Cancer et littérature</i> par Bernard HERNI	199

<i>Médecine et littérature enfantine</i> par Pierrette CASSEYRE	207
<i>Communication hors séance : Le premier livre de la Fabrica d'André Vésale et sa première traduction en néerlandais</i> par Maurits BIESBROUCK	211
<i>Analyses d'ouvrages</i>	215
<i>Instructions aux auteurs</i>	222

Les 36 volumes du Bulletin de la Société française d'histoire de la médecine (1902-1941, avec les tables 1902-1914) sont en ligne sur le site de la Bibliothèque interuniversitaire de médecine avec deux possibilités d'accès :

- feuilletage volume par volume:
<http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/cote?bsfhm>
- recherche par les index (noms des auteurs, mots des titres des articles) :
<http://www.biusante.parisdescartes.fr/histoire/medica/periodiques.php>

Cette deuxième adresse permet une recherche croisée avec huit autres revues majeures du XVIIIème au XXème siècle. On peut imprimer les textes. Notre actuelle revue Histoire des sciences médicales est en ligne, elle aussi, via le site de la BIU Santé, à l'exception des deux dernières années, à cette adresse : <http://www2.biusante.parisdescartes.fr/hsm/?do=list> ; cet "embargo" permet le maintien du tirage papier sous la forme que nous lui connaissons aujourd'hui.

La *e-sfhm*

La Société française d'histoire de la médecine, fondée en 1902, crée un supplément illustré électronique à la revue *Histoire des sciences médicales*, intitulé *e-sfhm*. Ce supplément élargit l'éventail des communications possibles pour ceux qui ne peuvent assister aux séances de la société ou qui veulent diffuser et partager une iconographie de qualité, inaccessible à la reproduction dans une revue imprimée. Contrairement à l'*Histoire des sciences médicales* qui comporte quatre fascicules par an, avec un total de 500 à 600 pages, sortant entre 3 et 6 mois après la présentation des communications lors des séances mensuelles, la *e-sfhm* aura un rythme de parution plus souple, tout en assurant une qualité scientifique équivalente à celle des articles imprimés. Les propositions de publication, comportant un texte n'excédant pas 20000 signes (espaces comprises) et entre 10 et 20 illustrations (2000 x 2000 pixel), accompagnées d'un résumé et de deux illustrations au moins, doivent être envoyées par voie électronique à M. Jacques Monet, président de la commission de programmation et de publication de la SFHM, jacques.monet@aderf.com. Les normes éditoriales pour la *e-sfhm* peuvent être consultées sur le site Internet de la SFHM :

http://www.biusante.parisdescartes.fr/sfhm/revue/01sup_illustre_revue.pdf

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

COLLOQUE DE MEAUX LES 20 ET 21 MAI 2016

Les 20 et 21 mai 2016, à Meaux, s'est tenu le colloque de la Société française d'histoire de la médecine sur le thème *Médecine et Littérature*. Notre ami, Pierre Charon, qui est aussi président de la Société historique de Meaux et sa région, avait très bien préparé notre arrivée, et nous avons été accueillis chaleureusement par Madame Muriel Héricher, maire-adjointe déléguée aux affaires culturelles, et par Madame Clotilde Périgault, conservateur des médiathèques de Meaux. Les rencontres qui ont réuni entre 40 et 50 participants ont eu lieu dans l'amphithéâtre de la médiathèque Luxembourg. Plusieurs axes ou thèmes ont été mis en valeur au cours de onze exposés. Si Bossuet, l'Aigle de Meaux, a utilisé les connaissances anatomiques de son temps pour instruire son royal élève et pour célébrer la gloire de Dieu, nous avons aussi pu constater que nombre de médecins avaient embrassé cette profession parfois sous la contrainte parentale, mais en ménageant ou en préservant leur tempérament d'artiste ou d'écrivain. C'est ainsi que la médecine associée à l'expérience personnelle a nourri la construction de personnages fictifs. D'autres communications ont exploré les représentations des maladies et les figures de médecins dans la littérature romanesque, poétique, voire enfantine, ou ont apporté un regard médical sur une œuvre littéraire. Toutes les communications ont été d'une grande richesse, comme vous le constaterez à leur lecture dans ce numéro de notre revue, et ont montré en fin de compte l'intérêt de la littérature, parfois considérée comme une thérapie, mais plus souvent comme un art de vivre, une façon d'apprendre à mourir (Montaigne).

Nous sommes heureux d'avoir pu réunir ici l'ensemble des communications prononcées à Meaux ou prévues. Le lecteur pardonnera sans aucun doute le report des communications de mars et d'avril au numéro 3 de 2016.

Des moments de loisirs étaient prévus : un déjeuner sur une péniche amarrée aux berges de la Marne, une intronisation de cinq de nos membres dans la digne Confrérie du Brie de Meaux. Certains ont profité de la Nuit des musées pour prolonger agréablement leur séjour et mieux connaître les richesses architecturales et artistiques de Meaux, sous la conduite éclairée de Damien Blanchard.



De gauche à droite : Jacques Chevallier (trésorier adjoint de la SFHM), Pierre Charon (président du colloque), Philippe Albou (secrétaire de la SFHM) et Jacqueline Vons (président de la SFHM).

COMPTE RENDU DU COLLOQUE DE MEAUX DES 20 ET 21 MAI 2016



Jacqueline Vons.



Pierre Charon.



Guy Cobolet.



*Guy Cobolet,
Jacques Monet,
Danielle Gourevitch,
Jean-François Hutin.*

Madame Boutaric

Jean-José Boutaric

Bernard Hærne



À bord de la péniche restaurant.

Nous sommes heureux d'avoir pu réunir ici l'ensemble des communications prononcées à Meaux ou prévues. Le lecteur pardonnera sans aucun doute le report des communications de mars et avril au numéro 3 de 2016.

Montaigne et l'expérience de la chute de cheval *

Montaigne and the experience of falling from his horse

par Philippe ALBOU **

Vers 1573 ou 1574 (1), alors que les guerres de religion sévissaient dans les alentours de son château, Michel de Montaigne (1533-1592) fut victime d'une chute de cheval suivie d'un évanouissement pendant deux ou trois heures. Il raconte cet accident dans le 6ème chapitre du IIème livre des *Essais*, intitulé *De l'exercitation*, selon deux points de vue entrecroisés : d'une part la description de l'accident, à partir du témoignage des personnes qui étaient présentes (lui-même étant inconscient) ; et d'autre part le récit de ce qu'il a ressenti et des enseignements qu'il en a tirés, autrement dit de son *exercitation*, terme ancien d'origine latine que l'on peut traduire par *exercice, expérience, pratique* ou *entraînement* (d'après Pernon). Cette dernière approche est d'ailleurs la seule qui importe à Montaigne, qui déclare en 1582 : "Raconter un événement si léger est assez dérisoire, si ce n'était l'instruction que j'en ai tirée pour moi-même". Ce choix de prendre en considération en premier lieu l'*expérience* plutôt que l'*événement*, se traduit de plusieurs manières :

- en choisissant, comme titre de cet essai, *De l'exercitation* et non pas *De la chute de cheval* ;

- en expliquant que cette expérience lui a permis de "s'approprier à la mort" en lui ayant donné l'occasion de "s'en avoiser", ce qui est l'un des thèmes principaux de l'essai ;

- et surtout en rédigeant, en 1588, un ajout au texte de 1582, où la relation de cette expérience apparaît comme un exemple particulier de sa manière d'écrire.

La chute de cheval

Avant de nous intéresser, à l'instar de Montaigne, à l'*expérience vécue*, nous évoquerons d'abord – car il faut bien commencer par cela... – la description de l'accident et de ses suites :

Montaigne, qui se promenait à cheval près de chez lui, fut renversé par "l'un de ses gens", qui était monté sur un cheval puissant et qui avait voulu "faire le hardi et devancer ses compagnons" en poussant sa monture "à toute bride" ; le choc inévitable fit que le "petit cheval" de Montaigne se retrouva couché et tout étourdi, et que le "petit homme", autrement dit lui-même, fut envoyé quelques mètres plus loin, inconscient et le

* Séance de mai 2016.

** 13, cours Fleurus, 18200 Saint-Amand-Montrond.

visage meurtri ; ce n'est que plus tard, alors qu'on le transportait jusqu'à sa maison, à environ deux kilomètres, qu'il reprit progressivement conscience, tout en présentant plusieurs vomissements de sang ; il commença alors à bouger, en faisant par exemple courir machinalement ses mains sur son ventre, et à répondre à des questions simples. Il demanda aussi, selon les témoins, "que l'on donna un cheval à sa femme" qu'il avait aperçue en train de se démener sur le chemin "malaisé et montueux" ; il ne retrouva sa pleine conscience que deux ou trois heures après la chute.

L'expérience vécue

Suivons maintenant le texte de Montaigne, où il s'applique à décrire ses impressions, avec pour commencer la reprise très progressive de sa conscience, entre veille et sommeil : "On me dressa sur mes pieds, où je rendis un plein seau de bouillons de sang pur : et plusieurs fois par le chemin, il m'en fallut faire de même. Par là, je commençai à reprendre un peu de vie, mais ce fut par les menus [*peu à peu*], et par un si long trait de temps, que mes premiers sentiments étaient beaucoup plus approchants de la mort que de la vie... Quand je commençai à y voir, ce fut d'une vue si trouble, si faible, et si morte, que je ne discernais encore rien que la lumière, *comme un homme qui, moitié éveillé, moitié endormi, tantôt ouvre tantôt ferme les yeux*" (2).

Dans cet *état intermédiaire*, comme l'on dirait de nos jours, Montaigne décrit des sensations particulièrement agréables, où le mot *douceur* revient comme un leitmotiv : "Il me semblait que ma vie ne tenait plus qu'au bout des lèvres : je fermais les yeux pour aider (ce me semblait) à la pousser hors, et je prenais plaisir à m'alanguir et à me laisser aller. C'était une imagination qui ne faisait que nager superficiellement en mon âme, aussi tendre et aussi faible que tout le reste : mais à la vérité non seulement exempte de déplaisir, mais mêlée à cette douceur que sentent ceux qui se laissent glisser au sommeil... Cependant mon assiette [*état, disposition*] était à la vérité très douce et paisible ; je n'avais aucune affliction ni pour autrui ni pour moi : c'était une langueur et une extrême faiblesse, sans aucune douleur... Quand on m'eut couché, je sentis une infinie douceur à ce repos... Je me laissais couler si doucement, et d'une façon si molle et si aisée, que je ne sens guère autre action moins pesante que celle-là".

Ses premières pensées furent ensuite imprécises, avec des erreurs de jugement et la survenue d'automatismes gestuels et psychiques : "Quant aux fonctions de l'âme elles naissaient avec même progrès [*processus*], que celles du corps. Je me vis tout sanglant : car mon pourpoint était taché partout du sang que j'avais rendu. La première pensée qui me vint, ce fut que j'avais une arquebusade en la tête : de vrai en même temps, il s'en tirait plusieurs autour de nous... Étant tout évanoui, je me travaillais d'entrouvrir mon pourpoint à beaux ongles (car j'étais désarmé [*sans armure*]) et si sais que je ne sentais en l'imagination rien qui ne me blessât : car il y a plusieurs mouvements en nous qui ne partent pas de notre ordonnance [*volonté*]... C'étaient des pensements vains en nue [*des pensées nébuleuses*], qui étaient émus [*provoquées*] par les sens des yeux et des oreilles : ils ne venaient pas de chez moi. Je ne savais pourtant ni d'où je venais, ni où j'allais, ni ne pouvais peser et considérer ce qu'on me demandait : ce sont de légers effets, que les sens produisaient d'eux-mêmes, comme d'un usage [*par habitude*]". La reprise d'une conscience plus complète, après deux ou trois heures, se révéla pénible, avec la sensation de très vives douleurs, puis la remémoration de la violence son accident : "Quand je vins à revivre, et à reprendre mes forces, *lorsqu'enfin mes sens reprirent quelque vigueur* (3), qui fut deux ou trois heures après, je sentis tout d'un train [*brutalement*] rengager aux

douleurs, ayant les membres tout moulus et froissés de ma chute, et en fus si mal deux ou trois nuits après, que je cuidais remourir encore un coup : mais d'une mort plus vive, et me sens encore de la secousse de cette froissure... Je ne veux pas oublier ceci, que la dernière chose en quoi je pus me remettre, ce fut la souvenance de cet accident ; et me fis redire plusieurs fois où j'allais, d'où je venais, à quelle heure cela m'était advenu, avant que de le pouvoir concevoir. Quant à la façon de ma chute, on me la cachait, en faveur de celui qui en avait été cause, et on m'en forgeait d'autres. Mais longtemps après, et le lendemain, quand ma mémoire vint à s'entrouvrir, et me représenter l'état où je m'étais trouvé en l'instant que j'avais aperçu ce cheval fondant sur moi (car je l'avais vu à mes talons, et me tins pour mort : mais ce pensement avait été si soudain, que la peur n'eut pas loisir de s'y engendrer), il me sembla que c'était un éclair qui me frappait l'âme de secousse, et que je revenais de l'autre monde”.

L'expérimentation de la mort

Au début du même essai, après avoir expliqué que pour bien mener sa vie il convient de tirer les enseignements de nos expériences, Montaigne remarquait que cette façon de procéder n'est pas applicable à la mort : “Mais à mourir, qui est la plus grande besogne que nous ayons à faire, l'exercitation ne nous y peut aider. On se peut par usage et par expérience fortifier contre les douleurs, la honte, l'indigence, et tels autres accidents. Mais quant à la mort, nous ne la pouvons essayer qu'une fois : nous y sommes tous apprentis quand nous y venons”. Et il ajoute, avec un brin d'humour, que si jamais des hommes ont réussi à “bander leur esprit” pour observer ce qu'ils sentaient au moment du passage vers la mort, ils ne sont évidemment pas revenus pour “nous en dire les nouvelles”. Montaigne estime cependant qu'il nous est permis de nous approcher de cette expérience ultime, en premier lieu grâce au sommeil qui, selon lui, nous prépare chaque nuit à l'idée de la mort : “Ce n'est pas sans raison qu'on nous fait observer notre sommeil : il a quelque ressemblance avec la mort. Comme nous passons facilement de la veille au sommeil ! Et comme nous perdons facilement conscience de la lumière et de nous-mêmes ! Le sommeil pourrait peut-être passer pour inutile et contre nature, puisqu'il nous prive de tout sentiment ; mais la nature nous apprend qu'elle nous a fait aussi bien pour mourir que pour vivre, et dès la naissance elle nous donne la représentation de cet état dans lequel elle nous conservera éternellement après elle, pour nous y habituer, et nous en ôter la crainte”.

Mais il peut y avoir aussi le témoignage de “ceux dont le cœur a lâché” à l'occasion d'une maladie grave ou d'un accident (comme lui après sa chute de cheval) : “Mais ceux qui sont tombés par quelque violent accident en défaillance de cœur, et qui y ont perdu tous sentiments, ceux-là à mon avis ont été bien près de voir son vrai visage”. Il évoque par ailleurs l'une de ses convictions : que la mort serait une chose moins pénible qu'il n'y paraît, car, dit-il, “bien des choses semblent plus grandes dans notre imagination qu'elles ne le sont en réalité”. Et il tire justement de l'expérience de sa chute et de son évanouissement, avec cette grande douceur ressentie, des arguments en faveur de cette opinion : “Je crois que c'est ce même état, où se trouvent ceux qu'on voit défaillants de faiblesse, en l'agonie de la mort ; et je tiens que nous les plaignons sans cause, estimant qu'ils soient agités de grièves [*graves*] douleurs, ou avoir l'âme pressée de cogitations pénibles. Cela a été toujours mon avis, contre l'opinion de plusieurs, et même d'Estienne de La Boétie, que ceux que nous voyons ainsi renversés et assoupis aux approches de leur fin, ou accablés de la longueur du mal, ou par accident d'une apoplexie, ou mal caduc

[*épilepsie*], ou blessés en la tête, que nous oyons rommeler [*gémir*], et rendre parfois des soupirs tranchants [*à fendre l'âme*], quoique nous en tirons aucuns [*quelques*] signes, par où il semble qu'il leur reste encore de la connaissance, et quelques mouvements que nous leur voyons faire du corps : j'ai toujours pensé, dis-je, qu'ils avaient et l'âme et le corps ensevelis et endormis... Or à présent que je l'ai essayé par effet, je ne fais nul doute que je n'en ai bien jugé jusques à cette heure (...). Cette recordation [*ce souvenir*] que j'ai fort empreinte en mon âme, me représentant son visage et son idée [*de la mort*] si près du naturel, me concilie aucunement [*quelque peu*] à elle”.

La chute de cheval et l'écriture des *Essais*

Comme l'a rappelé Antoine Compagnon dans une leçon au Collège de France prononcée en 2010, cette évocation de la chute de cheval et de ses conséquences apparaît comme l'une des clés de l'écriture des *Essais* : un allongail (selon le terme consacré pour désigner les ajouts faits en 1588 par rapport à la première édition de 1582) permet en effet à Montaigne d'introduire une justification de son écriture personnelle, en insistant, plus encore qu'ailleurs dans les *Essais*, sur l'importance qu'il accorde au “moi” et à l'introspection : “C'est une épineuse entreprise, et plus qu'il ne semble, de suivre une allure si vagabonde, que celle de notre esprit : de pénétrer les profondeurs opaques de ses replis internes, de choisir et arrêter [*distinguer et saisir au vol*] tant de menus airs de ses agitations... Il y a plusieurs années que je n'ai que moi pour visée à mes pensées, que je ne contrôle et étudie que moi. Et si j'étudie autre chose, c'est pour soudain le coucher sur moi, ou en moi, pour mieux dire. Et ne me semble point faillir, si, comme il se fait des autres sciences, sans comparaison moins utiles, je fais part de ce que j'ai appris en celle-ci”. Cet allongail, que Montaigne a donc cru bon de placer juste après l'évocation de sa chute et surtout des “profondeurs opaques des replis internes de son esprit” aperçues à cette occasion, apparaît comme une sorte de défense et illustration de l'écriture des *Essais* !

Le lien établi par Montaigne entre sa chute de cheval et son écriture rappelle une métaphore chevaline proposée par celui qui déclarait que, s'il avait à choisir, il préférerait mourir “plutôt à cheval que dans un lit” (III, 9). Elle se trouve dans l'essai *De l'oisiveté* (I, 8) où il compare son esprit à un “cheval échappé” (4) : “Dernièrement que je me retirai chez moi, délibéré autant que je pourrais de ne me mêler d'autre chose que de passer en repos, et à part, ce peu qui me reste de vie : il me semblait ne pouvoir faire plus grande faveur à mon esprit, que de le laisser en pleine oisiveté, s'entretenir soi-même, et s'arrêter et rasseoir en soi : ce que j'espérais qu'il pût meshui [*désormais*] faire plus aisément, devenu, avec le temps, plus pesant [*pondéré*] et plus mûr : mais je trouve que *l'oisiveté dissipe toujours l'esprit en tous sens* (5) et qu'au rebours faisant le cheval échappé, il se donne cent fois plus de carrière [*plus de mal*] pour lui-même qu'il n'en prenait pour autrui : et m'enfante tant de chimères et monstres fantasques les uns sur les autres, sans ordre, et sans propos, que pour en contempler à mon aise l'ineptie et l'étrangeté, j'ai commencé à les mettre en rôle [*par écrit*] : espérant, avec le temps, lui en faire honte à lui-même”.

NOTES

- (1) Montaigne indique que cet épisode est survenu “pendant nos troisièmes troubles, ou deuxièmes (il ne me souvient pas bien de cela)”, autrement dit les guerres de religions, qui se déroulèrent jusqu'aux alentours du château de Montaigne et que Villey situe entre 1571 et 1574, et plus probablement en 1573 ou en 1574 (1).

MONTAIGNE ET L'EXPÉRIENCE DE LA CHUTE DE CHEVAL

- (2) Citation du Tasse (*Jérusalem délivrée*, VIII, 26).
- (3) Citation d'Ovide (*Tristes* I, III, 14).
- (4) Cet essai fut rédigé après que Montaigne eut choisi, le 28 février 1571 (autrement dit le jour anniversaire de ses 38 ans) de se retirer dans son château, par lassitude de la vie publique.
- (5) Citation de Lucain (*La Pharsale*, IV, 704).

BIBLIOGRAPHIE

Éditions des *Essais* de Montaigne :

- Texte original : Montaigne, *Les Essais*, Éd. de Pierre Villey (avec le détail des variantes et ajouts des éditions successives, en 1580, 1588 et 1592), en 3 tomes, PUF, 1924 (Nouvelle édition : 1965 ; 2ème édition "Quadrige", octobre 1992).
- Texte en français modernisé : Montaigne, *Les Essais*, éd. du texte de 1595, établie, présentée et annotée par Jean Céard, avec la collaboration de Denis Bjaï, Bénédicte Boudou et Isabelle Pantin, La Pochotèque, Le livre de Poche, 2001.
- Traduction en français moderne : Montaigne, *Les Essais*, Traduction en français moderne de l'édition de 1595, par Guy de Pernon. © Guy de Pernon 2008-2009 (texte accessible sur Internet sur http://guydepernon.com/site_4/INDEX.xhtml ou téléchargeable en format Kindle sur Amazon.fr).

Le texte que nous avons choisi de reproduire est celui dit "en français modernisé" paru dans le Livre de Poche, dans lequel nous avons inséré [*en italique et entre crochets*] la traduction de quelques mots ou formules à partir de l'édition de Guy de Pernon. Seule exception : le passage sur le sommeil ("Ce n'est pas sans raison...") est proposé directement dans la traduction de Guy de Pernon.

Autres références :

- COMPAGNON Antoine - *Écrire la vie II* (cours au Collège de France du 2 mars 2010), conférence visible en vidéo et texte consultable sur le site internet du Collège de France : Cf. <http://www.college-de-france.fr/site/antoine-compagnon/course-2010-03-02-16h30.htm>.
- DESAN Philippe (dir.) - *Dictionnaire de Michel de Montaigne*, Honoré Champion, Paris, 2004.

NDLR, un jeu d'étymologie

Le terme d'*exercitatio* a une riche histoire dans la littérature, la philosophie et les sciences : le sens premier est celui de "mouvement, agitation" (Vitruve, *De architectura* VIII 2, 1 ; Harvey, *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus*, 1628), d'où l'exercice, le mouvement du corps (Celse, *De medicina* I 2, 5) ou de l'esprit, la pratique ou l'habitude (Cicéron, *De inventione* II 12).

RÉSUMÉ

Vers 1573 ou 1574, Michel de Montaigne (1533-1592) fut victime d'une chute de cheval, suivie d'un évanouissement pendant deux ou trois heures. Il raconte cet accident dans le 6ème chapitre du IIème livre des *Essais*, selon deux points de vue : d'une part l'évocation de l'accident lui-même, et d'autre part la description de ce qu'il a ressenti et des enseignements qu'il a tirés de cette expérience lui ayant permis, d'une certaine manière, de "s'avoisiner à la mort". Ce texte, où Montaigne fait part de l'une de ses expériences intimes, apparaît comme un éclairage important sur l'origine et sur la nature des *Essais*.

SUMMARY

Around 1573 or 1574, Michel de Montaigne (1533-1592) suffered a fall from his horse, followed by fainting for two or three hours. He describes the accident in the 6th chapter of the second volume of his *Essays*, from two points of view: evocation of the accident itself and description of what he felt during this experience that enabled him, somehow, to "be close to death". This text, where Montaigne explains one of his intimate experiences, appears as an important light on the origins and the nature of his *Essays*.

La médecine et Bossuet (1627-1704) un précepteur anatomiste et physiologiste *

*Bossuet (1627-1704) and medicine,
a tutor in anatomy and physiology*

par Pierre CHARON **

Quels rapports ce grand prélat, grand prédicateur et écrivain religieux, que fut Jacques Bénigne Bossuet, a-t-il entretenus avec la médecine ? Écartons d'emblée ceux qu'il eut en tant que malade à la fin de sa vie à partir de 1699, antérieurement étudiés (1), pour nous consacrer à un aspect un peu moins connu de son œuvre - cependant déjà évoqué par Le Double (2) -, ce qu'il rédigea sur la connaissance du corps en sa qualité de précepteur du Dauphin.

Bossuet précepteur du Grand Dauphin

Alors qu'il était évêque de Condom depuis le 13 septembre 1669, et après avoir prononcé le 16 novembre l'oraison funèbre d'Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre, et quelques mois plus tard, le 21 août 1670 celle de la belle-sœur de Louis XIV, Madame, Henriette Anne d'Angleterre, Bossuet est nommé précepteur du Dauphin le 11 septembre, aussitôt après la mort, le 1er septembre 1670, du président Périgny, fonction qu'il remplira pendant dix années. Ce préceptorat le conduisit à rédiger plusieurs ouvrages destinés à l'éducation du prince : 1° le *Traité philosophique sur l'Existence de Dieu et sur la nature de l'âme humaine* ; 2° le *Discours sur l'Histoire universelle, où l'on voit la suite des religions et des empires* ; 3° la *Politique tirée de l'Écriture Sainte*. C'est le premier de ces livres qui nous intéresse ici. Il a été publié sous le titre d'*Introduction à la philosophie* bien des années après la mort de Bossuet, en 1722 pour la première fois d'après une copie retrouvée dans les papiers de Fénelon, à qui Bossuet l'avait communiqué pour servir à l'éducation du duc de Bourgogne, fils aîné du Grand Dauphin ; puis une édition parut en 1741, publiée par le même neveu devenu évêque de Troyes. Désormais intitulé *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, il comporte quatre chapitres : le premier "De l'âme", le deuxième "Du corps", le troisième "De l'union de l'âme et du corps" et le quatrième "De Dieu créateur de l'âme et du corps et auteur de leur vie". Seul le chapitre II nous intéresse dans le cadre de cette étude. Il est le premier traité d'anatomie et de physiologie humaine rédigé en français par un non-médecin.

* Séance du 20 mai 2016.

** 30-A, rue de la Grande Île, 77100 Meaux.

Bossuet anatomiste

Bossuet se forma auprès de Guichard-Joseph Duverney, anatomiste de renom à cette époque, lequel faisait ses préparations anatomiques à Paris et les apportait à Saint-Germain ou à Versailles pour les montrer au dauphin entouré du duc de Montausier, son gouverneur, de Bossuet, précepteur et de Huet, sous-précepteur.

D'abord il précise que le corps est "organique", c'est-à-dire composé d'organes de différentes natures ayant différentes fonctions et distingue les parties intérieures, celles qui nous sont cachées, et les parties extérieures qui sont visibles dont il fait une description rapide : la tête se résume au visage avec ses ouvertures, organes des sens, de la parole et de l'alimentation ; aux membres il détaille un peu les articulations, la disposition des muscles et tendons et à ce propos note que certains sont "concurrents" (agonistes) et d'autres antagonistes et précise qu'ils sont "formés de petits cordons, nommés fibres, qui sont elles-mêmes des écheveaux de petits filets parallèles"; il mentionne enfin poitrine et ventre sans autre détail que leur séparation par le diaphragme.

Au sein des parties intérieures viennent alors les organes thoraciques et abdominaux, en commençant par le cœur dont il fait une description certes succincte mais partiellement exacte, reconnaissant les deux ventricules, chacun étant lié à une artère et une veine, mais omettant les oreillettes. Les poumons ne sont pas décrits mais seulement cités avec mention de la "pleure". Il passe ensuite à l'estomac "en forme de bourse ou d'une cornemuse", au foie qui "enveloppe une partie de ce dernier" et sous lequel est la "vésicule du fiel". La rate est présentée comme une "espèce de sac spongieux ... qui n'est pas le réservoir de l'humeur mélancolique... comme le croyait l'antiquité". Derrière le foie et la rate sont les deux reins "où se séparent et s'amassent les sérosités qui tombent dans la vessie par deux petits tuyaux et forment l'urine". Les intestins sont "comme cousus aux extrémités du mésentère" dont il décrit les chylifères sous le nom de "veines lactées", car contenant "une liqueur semblable au lait" ; ces veines sont si fines, écrit-il, "qu'on ne peut les apercevoir dans l'animal qu'en l'ouvrant peu après qu'il a mangé parce que c'est alors qu'elles se remplissent de ce suc blanc" et il n'oublie pas de préciser qu'elles convergent vers une "glande" (c'est plus loin qu'il parle de la citerne de Pecquet et du canal qui "chemine le long de l'épine du dos", est muni de valvules et "aboutit un peu au-dessous du cou dans une veine sous-clavière").

On voit ainsi se côtoyer des descriptions sommaires, comme superflues, et des précisions inattendues pour ce qu'il aurait pu considérer comme des détails. Sont aussi brièvement mentionnés les "conduits" que sont l'œsophage "pour les viandes", qui doit traverser le diaphragme, et la "trachée-artère par où l'air est porté au poumon, où elle se répand en une infinité de petites branches qui à la fin deviennent imperceptibles". Il n'oublie pas de préciser qu'elle a "dans son entrée une petite languette qui s'ouvre pour laisser passage aux choses qui doivent passer par cet endroit-là" : l'air et les "humidités superflues qui s'engendrent dans le poumon et que nous crachons". Il écrit aussi qu' "elle s'ouvre et se referme selon les tons qu'elle doit former !".

Si un long développement est réservé au cerveau, la partie anatomique est brève : "sa substance est assez molle pour recevoir les impressions et assez ferme pour les conserver" ; tous les nerfs y ont leur origine ; il contient des "cavités appelées ventricules... dont on n'explique pas l'usage". Il est divisé en deux parties : "le grand situé en avant... destiné aux opérations des sens" et le petit situé en arrière "d'où naissent les nerfs qui servent au toucher et aux mouvements, principalement celui du cœur". Il n'oublie pas la pie-mère et la dure-mère et parle de ses battements artériels. L'œil, ses tuniques, le nerf

optique et les muscles oculomoteurs sont simplement mais correctement signalés, mais “pour s’ajuster aux distances ce nerf s’allonge ou se raccourcit par suite de la compression exercée sur lui par les muscles qui le meuvent” ; de même l’anatomie de l’oreille est correcte jusqu’au tympan ; des osselets, seul le marteau est indiqué mais avec une topographie inversée par rapport au tympan “qu’il frappe comme un tambour”.

La partie destinée aux os, dont “le propre est de tenir le corps en état et de lui servir d’appui”, admire avant tout leurs “emboitements” dont “les plus remarquables sont ceux de l’épine du dos”. Le poumon n’est pas contenu d’un seul os “qui aurait été trop grand – ou trop fragile ou trop solide pour remuer avec les mouvements” de la respiration. Le crâne est fait de plusieurs os joints mais “il y a en haut les sutures où il est un peu entr’ouvert pour laisser évaporer les fumées du cerveau...” ; ces os sont faits de deux tables “entre lesquelles s’insinuent les artères et les veines qui leur portent la nourriture”.

Enfin les artères, les veines et les nerfs sont “distribués partout jusqu’aux extrémités”, écrit-il sans entrer dans les détails, en précisant toutefois l’existence de ce que nous appelons *vasa vasorum*. En revanche les gros vaisseaux du cœur sont assez bien mentionnés avec l’aorte, “la” veine cave, l’artère et “la” veine pulmonaires. Mais le cœur est nourri par une artère particulière “qui n’a nulle communication immédiate avec l’aorte” mais “reçoit le sang du ventricule gauche” ; son sang est rapporté par “une veine particulière qui n’a nulle communication immédiate avec le cœur et rend son sang dans le ventricule droit”. Quant aux nerfs, ils “sont comme de petites cordes qui commencent par le cerveau et s’étendent par tout le corps” ; ils contiennent “une moelle semblable à celle du cerveau” (s’opposant ainsi à beaucoup de contemporains qui en niaient l’existence), vont partout en sortant de celui-ci “passent le long de l’épine du dos d’où ils se partagent et s’étendent dans toutes les parties” : sans doute faut-il comprendre cette phrase comme l’expression de la moelle épinière.

Au total, on le voit, exprimant tout son émerveillement devant cette œuvre du Créateur, Bossuet nous livre une description anatomique succincte, à peu près conforme aux connaissances de son époque, avec ses approximations et ses erreurs. Nous allons retrouver cette ambiguïté avec la “physiologie”.

Bossuet physiologiste

À quoi servent ces différentes parties du corps et comment fonctionnent-elles ? Nous commençons avec notre auteur par “les chairs et la peau qui couvrent tout le corps et servent à le défendre contre les injures de l’air”.

Pour le cœur, auquel il reconnaît bien la nature de muscle, il insiste sur son battement continu en distinguant bien systole et diastole (ses propres termes), en décrivant sa contraction comme “torse et non en ligne droite”. Toutefois, pour lui, “quand il s’enfle au dehors [diastole] il se resserre au-dedans ; et au contraire il se dilate au-dedans quand il s’apetisse et s’amenuise au dehors”. Deux conséquences découlent de ce battement sur le sang : il l’échauffe d’une part et, d’autre part, il le pousse dans les artères après l’avoir reçu des veines en se dilatant. Suit une description sommaire de la circulation, y compris le passage dans les poumons, mais en ignorant complètement le concept de séparation de la circulation générale et de la circulation pulmonaire, de même que la notion de capillaires observés par Malpighi en 1661 : il parle, car il faut bien en supposer l’existence, de “communications secrètes” entre les artères et les veines à leur extrémité. Si les artères reçoivent le sang du cœur et les veines l’y reportent (celles-ci étant pourvues de valvules empêchant son reflux), “ce qui aide le plus à cette circulation c’est que les artères ont un

battement continu et semblable à celui du cœur «, battement qui leur est propre et qui leur fait “comme un petit ressort”, et elles peuvent être considérées “comme un cœur répandu partout”. Par ce battement “qu’on appelle le pouls”, non seulement “l’artère pousse constamment le sang en avant, mais elle agit aussi sur la veine qui lui est conjointe et c’est pourquoi elle est d’une consistance plus solide et plus dure que la veine”.

C’est plus pittoresque pour le poumon qui “est autour du cœur pour le rafraîchir par l’air qu’il attire”, fraîcheur qui sert aussi à “épaissir le sang et corriger sa trop grande subtilité”. En outre, en rejetant l’air, le poumon “pousse dehors les fumées que le cœur excite par sa chaleur et qui le suffoqueraient si elles n’étaient évaporées”. L’estomac “fait la digestion des viandes”, le foie aide à la digestion par sa chaleur et fait “la séparation de la bile d’avec le sang”. Celle-là, “déchargée dans les intestins... les picote, les agite, leur sert de lavement naturel pour faire jeter les excréments”. Le diaphragme empêche “que les fumées qui sortent de l’estomac et du bas-ventre à cause des aliments et des excréments n’offusquent le cœur” ; lui qui sert aux mouvements de la respiration, agit aussi sur “le foie et la rate [qui] y sont attachés : quand il est secoué violemment (éclats de rire par exemple) la rate l’est également et se purge des humeurs qui la surchargent ...d’où vient qu’en certains états on se sent beaucoup soulagé par un ris éclatant ». Quand il s’intéresse aux “conduits” que sont l’œsophage et la trachée-artère, il observe le rôle de la glotte et de l’épiglotte (“petite languette”) pour la voix et la déglutition ainsi que celui du cardia pour empêcher le reflux “des viandes”.

Le cerveau “est formé pour réunir ensemble les deux fonctions” qui sont “là où se termine l’impression des objets” et “le principe et la cause des mouvements”. Les “esprits” sont portés d’abord du cœur au cerveau “où ils prennent leur dernière forme”. Les nerfs sont “les organes du sentiment” et “leur second usage est de porter par tout le corps les esprits qui font agir les muscles”.

Après s’être intéressé ainsi au rôle des organes, Bossuet va envisager les grandes fonctions après avoir donné son interprétation (classique) des “liquides et des esprits”. Et d’abord le sang, qui “est riche dans toute sa masse de beaucoup d’autres liqueurs, la bile et les sérosités”. Il s’échauffe dans le cœur et “s’y dilate et si cela ne suffit pas il est échauffé par la bile : il se fait dans le cœur une fermentation, un bouillonnement du sang” qui “répand partout la chaleur et nourrit toutes les parties du corps”. Il est “plus chaud, plus subtil et plus vif” dans les artères que dans les veines parce que sortant du cœur. Il “répare et renouvelle les chairs “et lui-même “se renouvelle par la nourriture”. Toutes “les humeurs comme la bile, la lymphe ou sérosité” coulent avec le sang dans les mêmes vaisseaux et “c’est de cette masse commune que sont formées la salive, les urines, les sueurs, les larmes, les eaux contenues dans les vaisseaux lymphatiques [qu’il n’a jamais mentionnés auparavant] et celles qui remplissent l’estomac”. Quant aux esprits, ils sont “la partie la plus vive et la plus agitée du sang “et “mettent en action toutes les parties”.

La fonction alimentaire est décrite ainsi : l’aliment commence à s’amollir dans la bouche “par les eaux provenant de certaines glandes” et est ainsi plus facilement broyé par les mâchoires. “Arrivé dans l’estomac, “il coule dessus d’autres eaux...qui sont de la nature des eaux fortes, provenant d’autres glandes” très nombreuses et, à la faveur de la chaleur du foie “les viandes sont cuites dans l’estomac, c’est la digestion”. La “matière blanchit, devient un liquide, le chyle... qui est porté au boyau qui est au-dessous où se fait la séparation du pur et de l’impur”. Elle se continue tout au long de l’intestin “par le pressement de la respiration ce qui remplit les veines lactées dont la liqueur est celle qui

fait la nourriture”. Le reste est rejeté en tant qu’excrément. Les “détours des boyaux” font que la matière y séjourne plus longtemps et que la faim revient plus tardivement.

Quant à la respiration, il lui attribue de multiples fonctions : - rafraichir le cœur et le sang ; - pousser dehors “les fumées qui excitent la chaleur du cœur” ; - fournir l’air pour la voix ; - aider à la régénération des esprits par l’air qu’elle attire ; - pousser le chyle des entrailles dans les veines lactées puis “la citerne et le vaisseau de Pecquet” ; - faciliter l’éjection des excréments en pressant les intestins.

Bossuet, la maladie et la mort

La maladie est “la mauvaise disposition du tout ou de ses parties”. Les passions sont cause d’altérations dans le corps, soit par excitation comme la colère et l’audace “qui font couler les esprits plus abondamment dans le cœur et le cerveau”, soit en tendant à “les supprimer ou les retenir comme la tristesse et le désespoir”. La mort est l’état qui survient quand les deux pièces maîtresses, le cerveau et le cœur, sont hors d’état d’agir : le cœur cesse de battre, le cerveau cesse d’envoyer les esprits au cœur. Les causes en sont soit que “ces parties sont altérées dans leur substance ou dérangées dans leur composition”, soit que les esprits viennent à manquer, soit qu’ils sont “empêchés de couler de l’une à l’autre partie”.

Conclusion

Bossuet dresse un tableau dérivant des connaissances et concepts de son époque avec leurs approximations, erreurs et même divagations, le tout sous l’omniprésence de sa foi religieuse. Ces leçons, ne l’oublions pas, sont destinées à un garçon qui n’a que 9 ans lorsque le prélat prend ses fonctions mais en aura 19 lorsqu’elles cesseront. Nous n’avons aucune précision quant à la façon dont elles furent réparties au cours de ces dix années. La lettre de Bossuet au pape Innocent XI en date du 8 mars 1679, donc près de la fin de cette période, nous apprend que le roi désirait que son fils consacrat tous les jours des heures à “l’étude des choses sérieuses”, mais entremêlées de choses divertissantes. “Trois leçons étaient données par jour, la première de deux heures et demie dans la matinée ; la seconde d’une heure et demie, dans l’après-midi ; la troisième d’une heure le soir après souper. Le dimanche, il y avait étude, avec plus de récréations pourtant” ; Bossuet y précise : “c’est lorsqu’il a été plus avancé en âge que nous avons fait un traité de la connaissance de Dieu et de soi-même où nous expliquons la structure du corps et de l’esprit”. Il ajoute : “notre souci principal a été qu’on les lui donnât à propos, et chaque chose en son temps”.

En réalité nous savons que le gouverneur du Dauphin, le duc de Montausier, vieillard austère et même violent, inhiba complètement cet enfant d’un naturel gai, enjoué et espiègle, qui en conçut une aversion pour l’étude, ce que traduit prudemment le précepteur dans une lettre au maréchal de Bellefonds en juillet 1677 : “il y a bien lieu de souffrir avec un esprit si inappliqué ; on n’a nulle consolation sensible... Encore qu’il commence d’assez bonnes choses, tout est encore si peu affirmé que le moindre effort peut tout renverser”.

NOTES

- (1) CHARON Pierre - “Pathographie de Bossuet 1627-1704”, Histoire des Sciences médicales, Tome XLIX, n°1, 2015, p. 61-73.
- (2) LE DOUBLE Anatole Félix - “Bossuet anatomiste et physiologiste”, Paris, 1913, Vigot.

RÉSUMÉ

En 1670 Bossuet, à la mort du président Périgny, est nommé par Louis XIV précepteur de son premier fils, Louis de France (1661-1711), dit le Grand Dauphin, fonction qu'il exercera pendant dix années jusqu'en 1680, au sein de l'équipe éducative du prince dirigée par le redoutable duc de Montausier. Dans ce cadre il est amené à rédiger plusieurs ouvrages dont l'un, intitulé De la connaissance de Dieu et de soi-même, en son chapitre II "Du corps" décrit – selon les connaissances, concepts et préjugés de l'époque – l'anatomie générale et ce qu'on appellera plus tard la physiologie, le fonctionnement du corps en se référant d'ailleurs plus à celui de l'animal qu'à celui de l'être humain. Il y passe en revue les principaux organes avec leur description sommaire et ce que l'on pense de leur action, ainsi que les grandes fonctions organiques. C'est l'occasion de comprendre comment les conceptions médicales du XVIIème siècle sont assimilées et traduites par le profane même si c'est un grand prélat, grand prédicateur et grand écrivain.

SUMMARY

In 1670, when president Perigny died, Bossuet was nominated by king Louis XIVth for being the tutor of his first son, Louis de France (1661-1711) as the Great Dauphin, and he will hold this office, during ten years until 1680, within the crown prince's educational team managed by the formidable duke of Montausier. In that environment he was induced to write several books ; one of them entitled About knowledge of God and oneself, in his chapter II "About the body", depict - according to knowledges, ideas and prejudices of that time - the general anatomy and what will be later named physiology, the body functions, rather the animal than the human ones. He went over the main organs with their summarily descriptions and what he understood about their effects, and the main organic functions. This is the opportunity for understanding how the 16th century medical concepts were assimilated and translated by an unversed person though he was a great prelate, a great preacher and a great author.

Chateaubriand et la médecine de son temps *

Chateaubriand and contemporary medicine

par Jacques ROUËSSE **

La santé de Chateaubriand, principalement sa santé psychique, a fait l'objet de nombreux écrits de la part d'éminents confrères, surtout à la fin du XIXème et au début du XXème. Néanmoins il nous a semblé intéressant de nous pencher, non seulement sur l'état mental de cet auteur à la lumière des nouvelles approches psychiatriques, mais aussi, de façon générale, sur les rapports de Chateaubriand et de la médecine. Dans l'importante bibliographie que nous avons consultée nous citerons, entre autres, la belle biographie de Berchet, un remarquable article de José Cabanis (1) intitulé "Chateaubriand et le Dr Récamier" et le chapitre VI (étude psychologique) de l'ouvrage de Pailhiès (2).

Il y a plusieurs façons d'envisager les relations d'un auteur avec la médecine : sa position philosophique sur le développement de la science dont la médecine, sa vision des médecins, son regard sur ou ses descriptions des pathologies et évidemment sa santé. Sans compter les dramaturges comme Molière ou Jules Romains, beaucoup parmi nos plus grands écrivains se sont intéressés à la médecine : Montaigne, Saint Simon, Balzac, Proust, Martin du Gard, Céline entre autres. Certains se penchent particulièrement sur la gent médicale tel Saint Simon dont le regard sur celle-ci est plus indulgent que celui de Molière ; tout en décrivant aussi avec précision les états pathologiques, Balzac a sur la médecine l'œil du sociologue qui voit l'émergence de la toute puissance de la Science dont témoigne, par exemple, *La peau de chagrin*. La médecine est un monde que connaît très bien Proust et ses descriptions des confrères de son père et de son frère ne manquent pas de piquant. Quant à Céline, son œuvre entière est imprégnée de médecine, depuis sa thèse sur Semmelweiss jusqu'à ses derniers romans.

Mais Chateaubriand s'est surtout contenté de raconter ses malheurs. S'il a abordé les aspects philosophiques du développement des sciences en général, le monde médical l'intéresse peu, en revanche sa santé le préoccupe peut-être un peu trop. C'est dans cet ordre que nous aborderons ce sujet après avoir dressé un très rapide tableau de la médecine de son temps.

* Séance de mai 2016.

** 44, rue du Bac, 75007 Paris.

La médecine au temps de Chateaubriand

En 1792-1793, la Révolution a littéralement pulvérisé l'organisation de la médecine de l'Ancien régime. Les Facultés, les Académies sont dissoutes. N'importe qui peut exercer la médecine, il suffit pour cela de payer une patente. Cet état délirant ne dure qu'un bref moment, la République ayant besoin - non de savants - on nous l'a dit, mais de chirurgiens. Sous l'impulsion d'Antoine-François de Fourcroy (1755-1809) sont créées des Écoles de santé à Paris, à Montpellier et à Strasbourg. Le 14 frimaire An III (4 décembre 1794) l'ancien Collège de chirurgie et l'ancienne Faculté de médecine sont regroupés. Ce regroupement, fort heureux, est le témoin d'une évolution analogue à celle que connaît toute l'Europe. À partir de 1800, obligation est faite aux étudiants d'aller à l'hôpital. Ainsi formée, l'École de Paris devint à son tour un modèle et son prestige est considérable en Occident, tout au moins dans la première moitié du XIX^{ème} siècle. Remplaçant la Société royale de médecine dissoute en 1793, l'Académie royale de médecine est créée en 1820 par Louis XVIII. Deux de ses plus grandes illustrations sont bretons, Laennec et Broussais : Laennec, né à Quimper, catholique légitimiste, génial inventeur du stéthoscope, Broussais le malouin, dont François René aurait été condisciple, anticlérical notoire, bonapartiste enragé, dogmatique, partisan de saignées à tout prix, dont on disait qu'il avait plus saigné la France que les armées de Napoléon.

Que sait-on et que fait-on ?

On connaît l'anatomie. Elle s'est développée au XV^{ème} siècle après la levée de l'interdiction des dissections par Sixte IV puis par Clément VII, anciens étudiants à Padoue. Les autorités civiles et religieuses autorisent alors la construction de bâtiments réservés à l'usage de celles-ci (3), ce qui permet la naissance de la méthode anatomo-clinique comparant les symptômes et les signes donnés par l'examen du vivant du malade et les constatations cliniques. L'anatomie est essentiellement macroscopique et le microscope connu depuis la fin du XVI^{ème} n'aura d'application médicale qu'au milieu du XIX^{ème} siècle. La physiologie est peu développée.

Le diagnostic est apporté par l'interrogatoire précisant les symptômes et les antécédents personnels et familiaux et par l'examen clinique qui comporte celui des humeurs, la palpation, la percussion à la fin du XVIII^{ème}, et l'auscultation médiate au début du XIX^{ème} grâce à l'invention du stéthoscope. Beaucoup de maladies sont connues, en particulier la petite vérole, alias la variole, la phtisie avant que cela ne devienne la tuberculose, la syphilis, les maladies infectieuses de la petite enfance, le cancer.

Quant aux traitements, ils sont rudes et rudimentaires. Rudes, quand on pense à la chirurgie que l'on pratique sans asepsie et sans anesthésie. Heureusement, les chirurgiens sont très experts et rapides : le baron Larrey désarticule un membre sur le champ de bataille en moins d'une minute, on "abat" des seins pour cancer en deux à trois minutes. Parmi les chirurgiens célèbres contemporains de Chateaubriand, on citera Joseph Claude Anthelme Récamier, ardent catholique et légitimiste. Comme Chateaubriand, il refusa de prêter serment à Louis-Philippe et dut, de ce fait, renoncer à son cours au Collège de France. Sa notoriété est internationale, dépassant, pour certains médecins, celle de son illustre cousine. C'est ainsi qu'un Allemand, se trouvant à Plombières en même temps que Mme Récamier, sollicite un rendez-vous auprès d'elle, car, lui dit-il, "je n'aurais voulu pour rien au monde retourner dans mon pays sans avoir contemplé une femme qui tient de si près à l'illustre chirurgien et qui porte son nom" (4). Rudimentaires et peu efficaces sont, le plus souvent, les médicaments. Les bons médecins sont, d'ailleurs, généra-

lement avares de leur prescription. Nous citerons entre autres certains de ceux que François-René utilise ou en tout cas auquel ils sont prescrits, en particulier, par Récamier : le vin de colchique contre les rhumatismes, la véronique mâle tonique et digestive, les yeux d'écrevisse pour la toux, l'*Assa foetida* contre l'hystérie, la strychnine stimulant la moelle épinière, le café le cerveau, les émétiques. Ajoutons l'opium contre la douleur et le quinquina (utilisé par notre voyageur) contre les fièvres, qui sont vraisemblablement les seuls efficaces dans tout ce fatras. Des thérapies comme les bains de pieds plus élégamment dénommés cures "pédiluves", et les cures thermales sont largement prescrites. Les saignées ou les sangsues restent une méthode thérapeutique très utilisée dont l'indication repose essentiellement sur la théorie des humeurs. Celle-ci distingue quatre humeurs, chaude ou froide, sèche ou humide, leur déséquilibre entraînant un état pathologique. La seule façon d'y remédier est de diminuer une des humeurs par soustraction sanguine, purgation ou émétique.

Chateaubriand, la science et la médecine

Dans *Le Génie du Christianisme*, on trouve le regard de l'auteur sur la science, sans qu'il n'y ait une allusion précise à la médecine. Il s'y insurge contre ceux qui veulent l'opposer à la religion : "Quoi ! parce qu'on sera parvenu à démontrer la simplicité des sucres digestifs ou à déplacer ceux de la génération ; parce que la chimie aura augmenté ou, si l'on veut, diminué le nombre des éléments ; parce que la loi de la gravitation sera connue du moindre écolier ; parce qu'un enfant pourra barbouiller des figures de géométrie ; parce que tel ou tel écrivain sera un subtil idéologue, il faudra nécessairement en conclure qu'il n'y a ni Dieu ni véritable religion ! Quel abus de raisonnement" (5) ! Et un peu plus loin : "Une autre observation a fortifié chez les esprits timides le dégoût des études philosophiques. Ils disent : "Si ces découvertes étaient certaines, invariables, nous pourrions concevoir l'orgueil qu'elles inspirent non seulement aux hommes estimables qui les ont faites, mais à la foule qui en jouit. Cependant, dans ces sciences appelées positives, l'expérience du jour ne détruit-elle pas l'expérience de la veille ? Les erreurs de l'ancienne physique ont leurs partisans et leurs défenseurs. Un bel ouvrage de littérature reste dans tous les temps, les siècles même lui ajoutent un nouveau lustre ; mais les sciences qui ne s'occupent que des propriétés des corps voient vieillir dans un instant leur système le plus fameux. En chimie, par exemple, on pensait avoir une nomenclature régulière, et l'on s'aperçoit maintenant qu'on s'est trompé. Encore un certain nombre de faits, et il faudra briser les cases de la chimie moderne. Qu'aura-t-on gagné à bouleverser les noms, à appeler l'air vital, oxygène, etc. ?" (6) En concluant par cette belle phrase qui pourrait s'inscrire sur le fronton de nombreuses Facultés "Les sciences sont un labyrinthe où l'on s'enfonce plus avant au moment même où l'on croyait en sortir". Et enfin "on sait que nos sciences décomposent et recomposent, mais qu'elles ne peuvent composer. C'est cette impuissance de créer qui découvre le côté faible et le néant de l'homme. Quoi qu'il fasse, il ne peut rien, tout lui résiste ; il ne peut plier la matière à son usage, qu'elle ne se plaigne et ne gémissent" (7). Manifestement il partage le point de vue de Joseph de Maistre pour lequel les théories scientifiques ne sont parfois que des "constructions immenses, appuyées sur des toiles d'araignées" (8) et pour lequel "les sciences sont des auxiliaires qui se vendent à tous les partis comme les Suisses" (9).

C'est ce même esprit qui l'anime une trentaine d'années plus tard. On le retrouve dans l'appendice XVIII de la 1^{ère} partie des *Mémoires* intitulé *de l'âme et de la matière* (10) : "L'étude de la *matière* ... marche le bâton de l'expérience à la main. Cette science de la

matière n'était pas douée tout d'abord de ses propres organes comme celle de l'esprit ; force a été de les composer, de pourvoir le génie de la terre de trépan, du forceps, du creuset, de l'alambic, de la lunette, de tous les instruments perfectionnés. Ce génie n'a guère été complètement armé que de nos jours. Alors agitant son bras de fer et montrant ses ongles d'acier, il s'est précipité dans la carrière où se traînait l'étude de l'esprit pantelante et lassée, il a voulu faire ce que celle-ci n'avait su ; il s'est vanté avec ses machines, ses scies, ses spatules, ses ciseaux, ses hachettes, ses fourneaux d'analyser des mystères échappés aux investigations du spiritualisme : il s'est écrié : "Je tiens l'âme ! J'ai saisi la pensée avec mes tenailles dans cette bosse du cervelet ! Une sangsue appliquée sur cette veine frontale, a bu à la source de la poésie. Je sais comment se coordonne l'univers ; j'en ai dérobé les secrets et les lois. Victoire ! Victoire !" ... "Et voilà qu'il est arrivé à l'étude de la matière, la chose advenue à l'étude de l'esprit ; certaine vérités passées, elle n'a plus rencontré que contradictions, doutes et ténèbres ; elle a vu ses convictions du jour, détruites par ses observations du lendemain ; les horizons se sont refermés ; le mystère a recommencé. Une autre énigme, celle de la matière a pris la place de l'énigme de l'esprit, et le mot en est demeuré inconnu. Le Dieu s'est dérobé à de brutales sollicitations ; en vain le scalpel s'est enfoncé dans le crâne humain ; il n'a pu disséquer la pensée qui survit à la tête dont elle est sortie".

Chateaubriand et les maladies

Taine dit de Balzac (11) qu'"il est médecin. Au lieu de peindre, il disséquait. C'est Saint Simon peuple". Cette métaphore repose chez ces deux auteurs sur une réalité concrète car ils ont décrit des états pathologiques. On ne peut pas en dire autant de Chateaubriand qui, cependant, consacre en incidences du livre premier de la 4ème partie des *Mémoires* (12) une description de trois pages des pestes et une autre de quatre pages, du choléra, mais il s'agit plus de l'histoire de leurs épidémies que d'une description clinique. Ces morceaux méritent d'être rappelés.

Sur les pestes certaines réflexions sont à souligner : "les Athéniens se figurèrent qu'on avait empoisonné leurs puits ; imagination populaire renouvelée dans toutes les contagions". Et l'autre qui vise plus la gent médicale "Il est remarquable qu'à propos de la peste d'Athènes, Thucydide ne dit pas un mot d'Hippocrate". "Cette peste donc attaqua d'abord la tête, descendait dans l'estomac, de là dans les entrailles, enfin dans les jambes ; si elle sortait par les pieds après avoir traversé tout le corps comme un long serpent, on guérissait. Hippocrate l'appela le mal divin et Thucydide le feu sacré ; ils la regardèrent tous deux comme le feu de la colère céleste". Ce sur quoi Paul Mazon pense que Chateaubriand a "puisé son érudition, de deuxième ou troisième main, dans les nombreux articles sur la peste et le choléra qui parurent en 1832 (13). C'est en effet une erreur étrange de prêter au raisonnable Thucydide l'idée que le peste provient de la colère céleste ; et à Hippocrate que le mal divin ou la maladie sacrée c'est la peste et non l'épilepsie". Il y aurait peut-être là une déformation d'un mot grec par le fidèle Pilorge. À propos de la grande peste de Marseille de 1720 notre mémorialiste écrit : "Tout avait fui, même les médecins ; l'évêque, M de Belsunce, écrivait : 'On devrait abolir les médecins, ou du moins nous en donner de plus habiles ou de moins peureux'".

Quant à sa description du choléra, c'est un beau poème. "Qu'est-ce que le choléra ? Est-ce un vent mortel ? Sont-ce des insectes que nous avalons et qui nous dévorent ? Qu'est-ce que cette grande mort noire armée de sa faux, qui traversant les montagnes et les mers, est venue comme une de ces terribles Pagodes adorées aux bords du Gange,

nous écraser aux rives de la Seine sous les roues de son char ?” Suit un tableau quasi onirique de ce que ce fléau aurait entraîné s’il était survenu dans une période religieuse, “un drap mortuaire flottant en guise de drapeau, au haut des tours de Notre Dame”, “le canon tonnant..” des cadavres noircis par le feu de l’enfer”. Plus loin, ce fléau est mis en parallèle avec un autre fléau : Bonaparte !

Si la médecine de ses compatriotes le laisse relativement indifférent, celle des Indiens d’Amérique pique sa curiosité. Il y consacre plusieurs pages dans le *Voyage en Amérique* à la rubrique *Médecine* (14). Il note une certaine similitude de leur médecine avec la nôtre : “La chirurgie n’est pas à beaucoup près aussi avancée que la médecine parmi les Indiens. Cependant ils sont parvenus à suppléer à nos instruments par des inventions ingénieuses. Ils entendent très bien les bandages applicables aux fractures simples : ils ont des os aussi pointus que des lancettes pour saigner et pour scarifier les membres rhumatisés ; ils sucent le sang à l’aide d’une corne, et en tirent la quantité prescrite. Des courges pleines de matières combustibles auxquelles ils mettent le feu leur tiennent lieu de ventouses. Ils ouvrent des ustions avec des nerfs de chevreuil, ils font des siphons avec les vessies des divers animaux....”.

“Nous avons vu le côté sérieux de la médecine des sauvages, nous allons en voir le côté plaisant, le côté qu’aurait peint un Molière indien, si ce qui rappelle les infirmités morales et physiques de notre nature n’avait quelque chose de triste... Le malade a-t-il des évanouissements, dans les intervalles où on peut le supposer mort, les parents, assis selon les degrés de parenté autour de la natte du moribond, poussent des hurlements qu’on entendrait d’une demi-lieue. Quand le malade reprend ses sens les hurlements cessent pour recommencer à la première crise... Comment le même homme, qui s’élevait si haut lorsqu’il se croyait au moment de mourir, tombe-t-il si bas lorsqu’il est sûr de vivre ? Comment de sages vieillards, des jeunes gens raisonnables, des femmes sensées, se soumettent-ils aux caprices d’un esprit dérégulé ? Ce sont là les mystères de l’homme, la double preuve de sa grandeur et de sa misère”.

Chateaubriand et les médecins

Chateaubriand écrit dans les *Mémoires* que Napoléon “ne croyait pas à la médecine” (15), lui non plus. Il n’aimait guère ni la médecine, ni les médecins. “Au mois de juillet 1808, je tombai malade, et je fus obligé de revenir à Paris. Les médecins rendirent la maladie dangereuse. Du vivant d’Hippocrate, il y avait disette de morts aux enfers”. Il ajoute que “grâce à nos Hippocrates modernes, il y a aujourd’hui abondance” (16). Dans ses souvenirs sur son “patron”, le comte de Marcellus (17) rapporte : “Je n’ai pas été souvent malade, me disait souvent l’ambassadeur que j’engageais à soigner ses maux de tête ; mais après mon voyage en Orient et la publication des *Martyrs*, je tombais souvent en défaillance. Les médecins furent bien près de me tuer. Aujourd’hui je ne prends du travail qu’à mon aise, et néanmoins mes migraines continuent. Que voulez-vous ?, ajoute-t-il en souriant, “j’ai une tête que rien ne peut guérir *tribus antyciris caput insanabile*”. Notre grand homme choisit bien ses consultants, essentiellement Laennec et Récamier. Madame de Chateaubriand n’a confiance qu’en eux. Laennec surtout qu’elle appelle dans ses lettres “le petit docteur” ou encore “notre petit secco” (18). Cabanis rapporte que Chateaubriand avait chargé Laennec (dont il orthographe le nom de façons très variées) de transmettre à Londres une petite somme d’argent pour une de ses protégées (19).”

Les antécédents pathologiques de Chateaubriand : accidents et maladies

Avant d'aborder les états pathologiques de François-René, assurons-nous qu'il n'y a pas d'affection héréditaire dont il aurait été porteur. Rien de tel n'apparaît tant dans les écrits de notre auteur que dans les observations de Récamier. Ce dernier note seulement que le comte de Chateaubriand souffrait de rhumatisme chronique. Il décède à 68 ans d'un très probable accident vasculaire cérébral. La mère meurt à 76 ans. Récamier considère qu'elle avait une mauvaise santé. À l'inverse on trouve des centaines du côté Chateaubriand. Il ne semble pas qu'il faille suivre notre confrère Masoin quand il écrit que du côté paternel "la folie existe au foyer des Chateaubriand". Outre les quatre premiers enfants qui selon le même auteur seraient décédés d'une affection cérébrale, ce qui paraît étrange, tant la mortalité infantile est chose courante à cette époque. Le père "mourut subitement d'une attaque d'apoplexie après avoir traversé une période de mouvements convulsifs et de paralysie..., le grand écrivain présenta les symptômes d'une altération du cerveau dans les derniers temps de sa vie" (20, 21). Le plus probable est que dans les deux cas, il s'agit d'un accident vasculaire cérébral qui n'atteste pas d'une tare cérébrale comme l'écrit notre confrère.

En revanche, nous y reviendrons, le tempérament psychologique est, comme il est naturel, fortement influencé par celui de son entourage proche. "Son père, dit-il, était triste, d'une tristesse profonde, taciturne et plein d'orgueil" (22), "un des caractères les plus sombres qui aient été" (23). Sa mère joignait à beaucoup d'esprit et à une imagination prodigieuse, une humeur inégale, grondeuse, elle était "le fléau des domestiques", signes qui selon Potiquet décèlent les hystériques. Certains membres de la proche famille de François-René ont un profil psychologique pour le moins bizarre (24). La piété de Mme de Farcy prend la forme d'une ascèse très rigoureuse, au point qu'elle abandonne sa fille de quinze ans. Bénigne hérite de l'avarice morbide de son père. Quant à la malheureuse Lucile, sa folie ne fait guère de doute. "Lucile était hypochondriaque au degré le plus voisin de la folie" (25). Le docteur Le Savoureux rappelle aussi l'existence d'un oncle maternel qui, féru d'histoire, va s'enfermer tout jeune à Paris dans une bibliothèque d'où il ne donnera de signe de vie à sa mère que tous les premiers de l'an pour toucher sa pension.

Ce qui aurait pu frapper, chez François-René, un médecin appelé à son chevet, c'est son côté habituellement sauvage avec des accès singuliers d'amabilité tels que les décrit Fontanes et rapportés par Sainte-Beuve (26). Pour l'examen physique, reprenons la description bien connue de ce dernier. "Chateaubriand était petit de taille, disproportionné avec les épaules hautes, une forte tête, engoncé, qui deviendra la plus belle en vieillissant, mais évidemment faite pour un autre corps, des manières un peu guindées, même quand elles se piquent d'être faciles et légères" (27) ; "la nature l'avait doté d'une force extraordinaire" ; "son tempérament était très vigoureux". Sa constitution était "saine et robuste", Sainte-Beuve l'affirme et tout le prouve, écrit G. Pailhès (28).

Nous aborderons les épisodes pathologiques qui émaillèrent la vie de Chateaubriand non pas de façon chronologique mais en fonction de leurs caractéristiques : les traumatismes, plaies et fractures, les maladies que l'on peut qualifier de réelles dans la mesure où leur symptomatologie ne peut pas être discutée, les troubles fonctionnels dont l'objectivité est loin d'être évidente, puis tout ce qui touche à la personnalité du sujet. La litanie de ces antécédents est longue et quelque peu fastidieuse. On la retrouve dans l'observation de Récamier qu'il a rédigée lorsqu'il a été appelé auprès du grand homme. Enfin nous aborderons l'aspect psychologique, pour ne pas dire psychiatrique, de notre héros

avec toutes les difficultés pour distinguer le normal du pathologique. Bien qu'il ne s'agisse pas *stricto sensu* de médecine nous citerons tout d'abord les fractures dont notre héros a souffert : fracture du bras gauche lors de son excursion aux chutes du Niagara : "deux lattes, un bandage et une écharpe suffirent à ma guérison" (29). En 1792, pendant son passage à l'armée des Princes, il est blessé à la cuisse d'un éclat d'obus devant Thionville (30). En avril 1796 (31), en Angleterre, il fait une chute de cheval entraînant une fracture du péroné et une luxation du pied (sic) (32) qui l'amènent à être recueilli par les Ives et à voir ainsi plus fréquemment Charlotte. À la suite de cet accident, devant "une jambe malade qui le rend boiteux et inapte" son inaptitude à servir dans l'armée fut reconnue par un médecin anglais Mr Holling (33). En 1846 il se fracture la clavicule à la suite d'un accident de voiture.

Les maladies "réelles" sont relativement nombreuses : affections aiguës telles les fièvres et les dysenteries et affections chroniques, tels les rhumatismes et la goutte.

Les affections aiguës

Abordons d'abord le problème de la petite vérole (alias la variole) qu'il aurait contractée pendant l'automne 1792, alors qu'il était dans l'armée des émigrés. Elle fait l'objet de contestations et de nombreuses discussions approfondies en particulier dans l'étude très approfondie de Christophorof (34). Chateaubriand raconte dans les *Mémoires* que survenant dans un climat fébrile "une ébullition [lui] couvrit le corps et le visage ; une petite vérole confluente se déclara ; elle rentrait et sortait alternativement selon les impressions de l'air" (35) À Ostende, "Le Docteur ne revenait pas de son étonnement : il regardait cette petite vérole sortante et rentrante qui ne me tuait pas, qui n'arrivait à aucune de ses crises naturelles, comme un phénomène dont la médecine n'offrait pas d'exemple" (36). Il semble qu'il n'en garda aucune trace, ce qui serait extraordinaire en cas de variole réelle. Point discutable, car le signalement dont il fait état lors de son débarquement à Southampton le 17 mai 1793 porte la mention "brown hair and fritted with the small pox" (37). Si bien que le diagnostic porté par certains est celui de varicelle confluente.

Outre que la rougeole fut chez lui particulièrement sévère (38), les fièvres affectèrent François René comme tout un chacun. Il nous parle de la fièvre tierce (c'est-à-dire survenant tous les deux jours) guérie lorsqu'il était enfant par un rebouteux à Combourg, fièvre qu'il aurait rapportée des marais de Dol (39). L'épisode tel qu'il est rapporté par notre mémorialiste est assez pittoresque : "Un marchand d'orviétan (40) passa dans le village ; mon père qui ne croyait point aux médecins, croyait aux charlatans : il envoya chercher l'empirique qui déclara me guérir en vingt-quatre heures. Il revint le lendemain, habit vert galonné d'or, large tignasse poudrée, grandes manchettes de mousseline sale, faux brillants aux doigts, culotte de satin noir usé, bas de soie d'un blanc bleuâtre, et souliers avec des boucles énormes. "Il ouvre mes rideaux, me tâte le pouls, me fait tirer la langue, baragouine avec un accent italien quelques mots sur la nécessité de me purger, et me donne à manger un petit morceau de caramel. Mon père approuvait l'affaire, car il prétendait que toute maladie venait d'indigestion, et que pour toute espèce de maux, il fallait purger son homme jusqu'au sang. "Une demi-heure après avoir avalé le caramel je fus pris de vomissements effroyables ; on avertit M. de Chateaubriand, qui voulait faire sauter le pauvre diable par la fenêtre de la tour. Celui-ci, épouvanté, met habit bas, retrousse les manches de sa chemise en faisant les gestes les plus grotesques. À chaque mouvement, sa perruque tournait dans tous les sens ; il répétait mes cris et ajoutait après : *Che ? monsou Lavandier ?* Ce M. Lavandier était le pharmacien du village, qu'on avait

appelé au secours. Je ne savais, au milieu de mes douleurs, si je mourrais des drogues de cet homme ou des éclats de rire qu'il m'arrachait. "On arrêta les effets de cette trop forte dose d'émétique, et je fis remis sur pied. Toute notre vie se passe à errer autour de notre tombe ; nos diverses maladies sont des souffles qui nous approchent plus ou moins du port".

Cette anecdote mise à part, la fièvre tierce peut être le symptôme d'un paludisme bénin, dont François René peut avoir été atteint étant donné l'existence de marais. Mais la persistance d'une telle fièvre, au moins jusqu'à son retour en France, semble alors difficile à rattacher à un paludisme bénin. Notons que la réalité d'une telle fièvre peut être mise en doute dans la mesure où elle n'était pas mesurée, l'usage du thermomètre médical remontant en France à la fin du XIX^{ème} siècle. En 1784 François René a de la fièvre pour laquelle, écrit Bechet, "on fit venir de Bazouches un médecin réputé dans la région, le docteur Chévetel, pour consultation. Celui-ci prescrivit des remèdes contre la fièvre. Mais il est probable qu'il avait lu, comme les plus cultivés de ses confrères", le traité de Tissot consacré au vice solitaire et ses conséquences désastreuse pouvant aller, "selon lui, jusqu'à la mort par inanition" (41, 42).

En 1803, peu après la mort de Pauline de Beaumont, à Rome, il est victime d'une "jaunisse affreuse" qui semble réelle bien qu'il ne la mentionne pas à Récamier (43, 44). En 1806, lors du voyage à Jérusalem, il a vraisemblablement une autre atteinte de paludisme, sans doute attrapée dans les marais de Lerne (en Asie Mineure), au village de Keratia dans le Laurion (45). Il recouvre la santé grâce au quinquina dont il dit grand bien, regrettant que les médecins français en prescrivent si peu, et au vin de Malaga pris à forte dose qui chasse les maux de tête et la fièvre. Il présente aussi un épisode fébrile lorsqu'après la traversée de la mer de Marmara, il passe devant le cap Sigée (46), découvrant Troie et les deux tumulus d'Achille et de Patrocle. C'est aussi lors d'un épisode fébrile que Girodet réalisera le célèbre portrait de 1807 (47) intitulé "homme méditant sur les ruines de Rome" et qui avait amené cette réflexions de Napoléon : "Il a l'air d'un conspirateur qui descend par la cheminée" (48).

Les épisodes de dysenterie ne prêtent pas à discussion. Dans les *Mémoires* (49) lors de son passage à Verdun il parle de "la maladie des Prussiens", célèbre depuis Valmy. Il en est victime lors de son passage à l'armée des Princes, au moment de la soi-disant variole. On retrouve un autre épisode lors du voyage à Jérusalem et on peut y appliquer le nom de la classique et populaire de "tourista".

Les affections chroniques

À son arrivée à Londres, François René est extrêmement fatigué. Il arrive chez son cousin Joseph de La Bouëtardais chez qui "des médecins de quartier se succèdent à son chevet. L'un d'eux, le docteur George Goodwin, que Chateaubriand confondra (50) dans ses *Mémoires* avec son homonyme Edmund Goodwin, illustre praticien, auteur d'un livre célèbre sur les noyés, ne lui laissa guère d'espoir et lui assigne une durée de quelques mois, peut être d'un an ou deux s'il ménage ses force. Assez paradoxalement, ce diagnostic lui procure "une sorte d'apaisement et lui fait envisager l'avenir avec sérénité (51)" ; "Ne comptez pas sur une longue carrière", avait été le résumé de la consultation du praticien (52). Les crachements de sang qui selon les *Mémoires* seraient survenus à cette même époque lors de son arrivée à Londres lors de son émigration sont plus discutables. Cette manifestation est généralement un symptôme de tuberculose pulmonaire grave ou de cancer, diagnostics que l'on peut donc éliminer vu les moyens thérapeutiques du temps et la longévité dont a fait preuve le Maître. Mais de telles expectora-

tions peuvent - rarement il est vrai - s'observer lors de pneumonies sévères, ce qui est peut-être le cas étant donné le climat fébrile dans lequel elles surviennent. On ne les retrouve pas dans l'observation de Récamier.

Parmi les affections dont François René se plaint il paraît difficile de mettre en doute la réalité de ses rhumatismes, affection bien banale à partir de la cinquantaine. La description de Récamier est la suivante : "Dès l'âge de 21 ans, il commença à sentir les atteintes d'un rhumatisme chronique qui a surtout affecté les membres gauches, le côté gauche du corps de la région précordiale et les reins ; lorsque ce rhumatisme fait des excursions sur d'autres parties il ne s'y arrête pas longtemps et revient à son poste dans les parties gauches du corps" (53), "rhumatisme constitutionnel vague avec différents effets locaux, sciatiques, palpitations, dyspnées, dyspepsies, fatigues etc" (54). Il semble que de toutes ces manifestations il ne faille retenir que la sciatique. En revanche la description de Mme de Chateaubriand citée par Cabanis ne ressemble pas à une manifestation rhumatismale. "Le pauvre Chat vient d'avoir pendant 8 jours son rhumatisme tout à fait fixé sur la poitrine et dans la région du cœur, ce qui lui a causé une douleur violente au côté, des étouffements et une toux continue. Laennec et Récamier ont été assez inquiets et lui l'était à l'excès ; pour moi j'avais complètement perdu la tête." Elle ajoute que cela ne l'empêche pas, malgré ses souffrances, qu'il "se frisote" pour aller voir quelque dame (55).

Quoi qu'il en soit, ces rhumatismes le handicapent gravement au point qu'ils l'empêchent d'écrire et il adresse à Fraser Frisell le mot suivant : "Je me sers de la main d'Hyacinthe, mon cher ami, pour vous écrire : une goutte molle comme celle de Fontenelle est en permanence sur ma main droite" (56). Ces rhumatismes peuvent être effectivement liés à la goutte. Chateaubriand trouve sa place dans un petit livre intitulé *Les goutteux célèbres*, où l'auteur, un médecin, lui consacre une page et demie (57). Il rapporte un élément de la correspondance entre Lamennais et le baron de Vitrolles dans laquelle Lamennais dit avoir trouvé le grand homme "bien tracassé de la goutte. Les jambes portent difficilement cette belle et grande tête, qui, elle, n'a rien perdu de sa vigueur." C'est pour cela que Chateaubriand fait plusieurs cures à Nérès, Cauterets, Bourbonne-les-bains...

Sa dernière maladie est rapportée, entre autres, par Sainte-Beuve qui écrit : "(décembre 1847), Monsieur de Chateaubriand ne dit plus une parole ; on ne peut pas lui arracher un son." et un peu plus loin "(mai 1848) Chateaubriand est comme en enfance ; il ne parle plus ; il ne dit que des monosyllabes" et enfin "Monsieur de Chateaubriand est mort (4 juillet 1848) : il était devenu depuis trois ou quatre ans dans un état d'affaissement qui avait fini par être une véritable oblitération des facultés. Il ne s'intéressait à rien, ne causait plus, répondait à peine un *oui* tout court. Sa tête n'était pas assez forte pour suivre une idée. En un mot, il ne vivait plus, il végétait. Là dessus on vient d'écrire dans les journaux qu'il était mort dans la plénitude de ses facultés, et l'abbé D... a déclaré qu'il "avait rendu son dernier soupir en pleine connaissance : "une intelligence aussi belle devait dominer la mort, et conserver sous son étreinte une visible liberté." À qui bon dire ainsi le contre-pied de la vérité et en même temps quelque chose d'aussi anti-chrétien quand on est prêtre ?" (58). Témoignage concordant avec celui de Victor Hugo dans *Choses vues* : "Monsieur de Chateaubriand est mort le 4 juillet 1848 à huit heures du matin. Il était depuis cinq ou six mois atteint d'une paralysie qui avait presque éteint son cerveau, et depuis cinq jours, d'une fluxion de poitrine qui éteignit brusquement la vie".

Quant aux troubles fonctionnels, c'est-à-dire non liés à une lésion objective, ils sont innombrables. On peut y ranger les observations de Récamier : “vers les équinoxes son rhumatisme produit de l'oppression et probablement contribue à l'état nerveux qu'il éprouve alors depuis plusieurs années, il éprouve des douleurs névralgiques dans la région précordiale sans palpitations et sans irrégularités dans le pouls. Le travail intellectuel augmente son malaise, amène même une sensation hystérisforme ascendante du côté gauche de l'épigastre vers la gorge avec gêne de la respiration par resserrement à la gorge. Il éprouve d'ailleurs de l'oppression lorsqu'il est ainsi fatigué” (59). Ce caractère saisonnier de ses maux, le mémorialiste le souligne : “Comme les oiseaux voyageurs, il me prend au mois d'octobre qui m'oblige à changer de climat, si j'avais encore la puissance des ailes et la légèreté des heures : les nuages qui volent à travers le ciel me donnent envie de fuir” (60).

Psychologie et/ou psychiatrie

Comme le fait remarquer José Cabanis, “[les] souvenirs destinés à ses lecteurs sont plus pathétiques que ceux qu'il a confiés à son médecin” (61). Cette réflexion nous amène à aborder le côté psychologique et éventuellement psychiatrique du personnage. Ce pourrait être le sujet d'une thèse, rejoignant la préoccupation de Le Savoureux, psychiatre comme chacun sait, qui écrit : “Chateaubriand malgré son œuvre considérable, sa correspondance, ses *Mémoires*, les souvenirs de ses contemporains, reste un problème psychologique dans beaucoup d'endroits” (62). Un psychiatre ou un psychologue ne peut pas occulter sa tentative de suicide à Combourg au sortir de l'adolescence rapportée longuement et précisément au début des *Mémoires* (63). Le docteur Cabanès (65) classe d'ailleurs François René dans ses biographies des grands névrosés, lui consacrant 64 pages, un peu plus qu'à Wagner [51]. Faut-il le ranger comme le fait le Dr Tardieu dans l'immense galerie des supérieurs intellectuels à tares psychiques en compagnie de Bossuet, Bourdaloue, Victor Hugo et Napoléon, Mme de Staël et Mme Récamier (66) ?

Quelques anecdotes sont particulièrement significatives. Comme l'indique Ghislain de Diesbach (67), “rien de plus drôle que le récit de Madame de Chateaubriand (68) qui, toujours malade elle-même, ne croit guère aux maladies des autres”. En 1812, “nous restâmes à Paris jusqu'au mois de mai ; de retour à la campagne, les palpitations de M. de Chateaubriand augmentèrent au point qu'il ne douta pas que ce fût vraiment un mal auquel il devait bientôt succomber. Comme il ne maigrissait pas et que son teint restait toujours le même, j'étais convaincue qu'il n'avait qu'une affection nerveuse. Cela ne m'empêchait pas d'être horriblement inquiète ; je ne cessais de le supplier de voir le docteur Laennec, le seul médecin en qui j'eusse de la confiance. Enfin, un soir Mme de Lévis, qui était venue passer la journée à la Vallée, le pressa tant qu'il consentit à profiter de sa voiture pour aller à Paris consulter Laennec. Je le laissai partir, mais mon inquiétude était si grande, qu'il n'était pas à un quart de lieue que je partis de mon côté et j'arrivai quelques moments après lui. Je me cachai jusqu'au résultat de la consultation. Laennec arriva : après une longue consultation où il ne diminua pas ses maux, le docteur lui dit qu'il n'avait rien. M. de Chateaubriand eut beau lui faire l'énumération de ses souffrances, il n'en démordit pas et ne voulut jamais rien lui ordonner, sinon de prendre son chapeau et d'aller se promener. “Mais enfin, disait son mari, si je mettais quelques sangsues ? Si cela peut vous faire plaisir, vous le pouvez, mais je vous conseille de n'en rien faire...” je ne puis dire ce que je souffris jusqu'à son départ. Je le guettai au passage et lui demandai ce qu'avait mon mari : “rien du tout”, me répondit-il, et là-dessus il me

souhaita le bonsoir et s'en alla. En effet, cinq minutes après, j'entendis le malade enchanté et guéri qui redescendait l'escalier en chantant et se mit à rire de la cour que MM... et ... avaient voulu lui faire en l'enterrant tout vivant ; et quand il rentra vers 11 heures, il fut enchanté de me trouver là pour me raconter que Laennec avait trouvé son état si alarmant qu'il n'avait pas jugé utile de lui ordonner des sangsues. Il n'avait qu'une petite douleur rhumatismale. M... qu'il rencontrait chez Mme de Duras avait un anévrysme des plus caractérisés et, l'imagination s'en étant mêlée, une douleur à laquelle M. de Chateaubriand n'aurait pas fait attention dans un autre moment, pensa lui causer une maladie réelle”.

Si son hypochondrie paraît évidente (69), cette façon d'exhiber ses souffrances révèle un caractère hystérique, ce que ne manque pas de souligner Potiquet quand il écrit que “ce fleuve de larmes chez un homme de cet âge [35 ans] [...] fait à lui seul soupçonner l'hystérie (70)”. Les maladies du grand homme ne sont guère prises au sérieux. Le jeune Montalembert, par exemple, parlait “des malades de commande et de caprice comme Monsieur de Chateaubriand (71)”. Mais on peut avoir aussi un autre point de vue, certes la tendance hystérique du grand homme l'amène à utiliser ses souffrances pour se rendre intéressant, mais celles-ci n'en sont pas moins partiellement réelles et influencent sûrement son état psychique. “Une certaine année, il consent à se soigner et se rend à Cauterets. Les eaux lui sont très favorables, doublement favorables. Car, en même temps que les douleurs, voilà que l'invétérée tristesse a disparu. Il le constate avec un étonnement joyeux : “Je me trouvais bien des bains ; j'achevais seul de longues courses et me croyais dans l'escarpement de la Sabine. Je faisais tous mes efforts pour être triste et je ne le pouvais (72)”. Le docteur Le Savoureux suggère de prendre conseil de la *médecine mentale* au sujet de son illustre prédécesseur à la Vallée aux Loups (73). Cependant il est très hostile à l'idée qu'il soit atteint de *Spleen* qui, se traduisant cliniquement par un ennui morbide, distinct de l'ennui normalement généré par la non-activité ou par une activité qui répugne à celui qui l'exerce (74). Comme l'écrit Pailhès (75), “un incurable ennui lui rongea le cœur, se posant la question : cet hypochondriaque est-il un vrai malade. Évident dans *René*, on peut le résumer par le passage fameux : “Je m'ennuie de la vie ; l'ennui m'a toujours suivi : ce qui intéresse les autres hommes ne me touche point. Pasteur ou roi, qu'aurais-je fait de mon spectre ou de ma houlette ? je me serai également fatigué de la gloire et du jeûne, du travail et du loisir, de la prospérité et de l'infortune (76)”. En revanche, il récuse les thèses qui feraient du poète un mythomane et assure, en particulier, que son voyage aux Amériques n'est pas une succession d'inventions. Bien que Mme de Staël le considère comme “plus sombre que sensible”(77), devant cette grande sensibilité on se trouve à la frontière du pathologique. Mais bien souvent, celle-ci est, sans doute, une des sources de son inspiration poétique. Elle est sans doute à l'œuvre dans ce recours à la mémoire “involontaire” appréciée par Marcel Proust qui transforma Illiers en Combray par référence à Combourg et qui était fasciné par l'épisode de la grive que nous rappelons ici : “N'est-ce pas à une sensation du genre de la madeleine qu'est suspendue la plus belle partie des *Mémoires d'Outre-Tombe* : “Hier au soir je me promenais seul ; le ciel ressemblait à un ciel d'automne ; un vent froid soufflait par intervalles. À la percée d'un fourré, je m'arrêtai pour regarder le soleil : il s'enfonçait dans des nuages au-dessus de la tour d'Alluye, d'où Gabrielle, habitante de cette tour, avait vu comme moi le soleil se coucher il y a deux cents ans. Que sont devenus Henri et Gabrielle ? Ce que je serai devenu quand ces Mémoires seront publiés. Je fus tiré de mes réflexions par le gazouillement d'une grive perchée sur la plus haute branche d'un bouleau. À l'ins-

tant, ce son magique fit reparaître à mes yeux le domaine paternel. J'oubliai les catastrophes dont je venais d'être le témoin, et, transporté subitement dans le passé, je revis ces campagnes où j'entendis si souvent siffler la grive. Quand je l'écoutais alors, j'étais triste de même qu'aujourd'hui. Mais cette première tristesse était celle qui naît d'un désir vague de bonheur, lorsqu'on est sans expérience ; la tristesse que j'éprouve actuellement vient de la connaissance des choses appréciées et jugées. Le chant de l'oiseau dans les bois de Combourg m'entretenait d'une félicité que je croyais atteindre ; le même chant dans le parc de Montboissier me rappelait des jours perdus à la poursuite de cette félicité insaisissable. Je n'ai plus rien à apprendre, j'ai marché plus vite qu'un autre, et j'ai fait le tour de la vie. Les heures fuient et m'entraînent ; je n'ai pas même la certitude de pouvoir achever ces *Mémoires*. Dans combien de lieux ai-je déjà commencé à les écrire, et dans quel lieu les finirai-je ? Combien de temps me promènerai-je au bord des bois ? Mettons à profit le peu d'instant qui me restent ; hâtons-nous de peindre ma jeunesse, tandis que j'y touche encore : le navigateur, abandonnant pour jamais un rivage enchanté, écrit son journal à la vue de la terre qui s'éloigne et qui va bientôt disparaître. (T1 1ère partie p 103). À laquelle le petit Marcel adjoint le passage suivant (78). " Et une des deux ou trois plus belles phrases de ces *Mémoires* n'est-elle pas celle-ci : Une odeur fine et suave d'héliotrope s'exhalait d'un petit carré de fèves en fleurs, elle ne nous était pas apportée par une brise de la patrie, amis par un vent sauvage de Terre Neuve, sans relation avec la plante exilée, sans réminiscence et de volupté. Dans ce parfum non respiré de la beauté, non épuré dans son sein, non répandu sur ses traces, dans ce parfum chargé d'aurore, de culture et de monde, il y avait toutes les mélancolies, des regrets, de l'absence et de la jeunesse' " (79).

BIBLIOGRAPHIE

- (1) CABANIS José - *Chateaubriand et le Dr Récamier : un dossier médical inédit* paru dans le *Bulletin de la Société des amis de Chateaubriand*, 13-28.
- (2) PAILHÈS - *Chateaubriand sa femme et ses amis*, Feret et fils éditeurs, 1896.
- (3) FERODI J. - *À propos d'un tricentenaire : J.B. Morgagni. Essor de l'Anatomie Pathologique et naissance de la méthode anatomo-clinique*. Conférences de l'Institut d'Histoire de la médecine de Lyon – Cycle 1982-1983, Collection Fondation Mérieux, 55-67.
- (4) SAUVÉ L. - *Le docteur Récamier*, Paris, Spes édit., 1938, p. 12.
- (5) *Génie du Christianisme ou beautés de la religion chrétienne*, Tome troisième nouvelle édition À Paris de l'imprimerie de Migneret, 1803, p. 63.
- (6) *Ibid.*, p. 63-64.
- (7) *Ibid.*, p. 66.
- (8) MAISTRE J. de - *Six paradoxes à Madame la marquise de Nav*, in Bouquin édit, p. 163.
- (9) Cité par Georges COGORDAN - *Joseph de Maistre*, Hachette, Paris, 1894, p. 134.
- (10) *Mémoires d'outre tombe*, édition du Centenaire, deuxième édition revue et corrigée, Flammarion, 1949, 1ère partie, p. 620 et suivantes (626).
- (11) Cité par P. ASTRUC - *Saint Simon et la médecine*, Éditions Hippocrate, Paris, 1949, p. 32.
- (12) Note de bas de page in *Mémoires d'outre tombe*. Édition établie par Maurice LEVAILLANT, deuxième édition, Flammarion, Paris, 1964, IV, p. 59.
- (13) *Ibid.*
- (14) *Œuvres romanesques et voyages*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1969, TII, *Voyage en Amérique*, p. 780-784.
- (15) *Mémoires d'outre tombe*, T II, p. 664.
- (16) *Ibid.*, T. II, p. 249.
- (17) Comte de MARCELLUS - *Chateaubriand et son temps*, Michel Lévy, Paris, 1859, p. 186.
- (18) CABANIS - *op. cit.*, p. 13.

CHATEAUBRIAND ET LA MÉDECINE DE SON TEMPS

- (19) Citant la *Correspondance générale*, T. V, p. 249.
- (20) *Chateaubriand, sa vie et son caractère. Essai médical et littéraire* par le Dr E. MASOIN, Bruxelles, Hayez, 1908. Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, nov. 1907.
- (21) POTIQUET - *Chateaubriand et l'hystérie*, Chez Laisney, Paris, 1911, p. 20.
- (22) *Ibid.*, p. 28.
- (23) PAILHIÈS, p. 220.
- (24) LE SAVOUREUX H. - *Chateaubriand*, Rieder, Paris, 1930, p. 13.
- (25) PAILHIÈS, p. 200.
- (26) SAINTE-BEUVE - *Chateaubriand et son groupe littéraire*, Garnier, Paris, 1861, T. I, p. 84.
- (27) *Ibid.*, p. 152.
- (28) PAILHÈS, *op. cit.* p. 218-219.
- (29) *Mémoires d'outre tombe*, T I, p. 307.
- (30) *Ibid.*, p. 414.
- (31) BERCHET Jean-Claude - *Chateaubriand*, Gallimard, Paris, 2012, p. 245.
- (32) L'authenticité de ces traumatismes a été mise en doute, à tort semble-t-il, par Miss Lucy HARTCUP DE BUNGAY, citée par P. CHRISTOFOROV - *Sur les pas de Chateaubriand en exil*, Éditions de Midi, Paris, 1961, p. 195 (note de bas de page).
- (33) CHRISTOFOROV, p. 196.
- (34) *Ibid.*, p. 14-17.
- (35) *Mémoires d'outre tombe*, TI, p. 418.
- (36) *Ibid.*, p. 427.
- (37) *Ibid.*, p. 249.
- (38) BERCHET, p. 63.
- (39) *Ibid.*, p. 84-85.
- (40) L'orviétan eut son heure de gloire aux XVIIème et XVIIIème siècles. Il se composait de vingt-sept substances, dont "des vipères sèches garnies de leur cœur et de leur foie". Il serait dû à un certain Jérôme Ferrante, né à Orviéto ; mais on retrouve dans l'*Histoire des drogues* (1694) de Pierre Pomel une antériorité vraisemblable.
- (41) BERCHET, p. 86.
- (42) TISSOT Samuel-Auguste - *L'onanisme ou Dissertation physique sur les maladies produites par la masturbation*, traduit du latin de Mr Tissot, DM., À Lausanne de l'Imprimerie d'Antoine Chapuis, 1760.
- (43) PAILHÈS, p. 219.
- (44) BERCHET, p. 399.
- (45) *Ibid.*, p. 461.
- (46) *Itinéraire de Paris à Jérusalem* Chateaubriand œuvres romanesques et voyages T. II, Éditions de la Pléiade, Gallimard, 1969 p. 947.
- (47) Selon C.
- (48) *Mémoires d'outre tombe*, T. II p. 250.
- (49) *Ibid.*, T. I p. 416.
- (50) CHRISTOPHOROV P., p. 42-43.
- (51) *Chateaubriand sa vie et son caractère. Essai médical et littéraire* par le Dr E. MASOIN, Bruxelles, Hayez édit., 1908. Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, nov. 1907, p. 96.
- (52) *Mémoires d'outre tombe*, T I, p. 436.
- (53) *Ibid.*, p. 15.
- (54) *Ibid.*, p. 23.
- (55) CABANIS, p. 20.
- (56) DURRY M.-J. - *La vieillesse de Chateaubriand*, T. II, p. 342, cité par CABANIS p. 25.
- (57) BIENVENU - *Les goutteux célèbres*, À la maison de la Pipérazine Midy, Paris, 1921, p.110-111.
- (58) SAINTE-BEUVE - *Chateaubriand et son groupe littéraire, tome second in Chateaubriana et notes diverses sur Chateaubriand ou à propos de lui*, p. 397-398, Garnier, Paris, 1861.

JACQUES ROUËSSE

- (59) CABANIS, p. 15.
- (60) *Mémoires d'outre tombe* T. II, p. 136-137.
- (61) CABANIS, p. 17.
- (62) LE SAVOUREUX, p. 69.
- (63) *Mémoires d'outre tombe*, T. I, p. 133-134.
- (64) CABANIS José - article cité p. 17.
- (65) Dr CABANÈS - *Les grands névropathes, malades immortels*, Albin Michel, Paris, 1930, p. 137-200.
- (66) MARSOIN, p. 96.
- (67) DIESBACH G. de - *Chateaubriand*, Perrin, Paris, 1995.
- (68) *Les cahiers de Mme de Chateaubriand* publiés intégralement avec introduction et notes par J. LADREIT DE LACHARRIÈRE, Paris, Emil-Paul éditeur, 1909, p. 70-71.
- (69) PAILHÈS note 11 passages dans la correspondance de 1800 à 1804 dans lesquels Chateaubriand se plaint de sa santé.
- (70) POTIQUET, p. 11.
- (71) LALLEMAND P. de - *Montalembert et ses amis dans le Romantisme*, Honoré Champion, Paris, 1927, p. 33.
- (72) Cité par PAILHÈS, p. 219.
- (73) LE SAVOUREUX H. - *Chateaubriand*, Rieder, Paris, 1930, p. 9.
- (74) *Ibid.*, p. 94-95.
- (75) PAILHÈS, p. 217, 218.
- (76) *Œuvres romanesques et voyages*, T I, la Pléiade, Gallimard, 1969, *Les Natchez*, p. 502.
- (77) "J'ai beaucoup vu l'auteur d'*Atala* depuis votre départ... et je le crois encore plus sombre que sensible", Lettre à Fauriel, 17 prairial an IX (1801) cité par PAILHÈS p. 223.
- (78) PROUST M. - *À la recherche du temps perdu*, la Pléiade, Paris, 1954, T. III, *Le temps retrouvé*, p. 919.
- (79) *Mémoires d'outre tombe*, T. I p. 267-268.

RÉSUMÉ

L'auteur examine la situation de la médecine du temps de Chateaubriand, la position de l'écrivain vis-à-vis de cet art et de ses praticiens, puis sa pathologie somatique et psychique.

SUMMARY

The author reviews the situation of medicine in the time of Chateaubriand, then his attitude toward this art and its practitioners, then his own pathology, psychological as well as somatic.

Lecture médicale d'*Aurélia* de Gérard de Nerval *

A medical reading of Nerval's Aurelia

par Dominique MABIN **

On peut regretter, comme Jacques Bony, les longues dissertations sur la folie de Gérard de Nerval, et vouloir lui “rendre le statut d'écrivain” (1). On ne peut cependant interdire au lecteur une interprétation qui lui est propre. “Lire, c'est créer à deux”, nous rappelle Balzac. Le contenu d'*Aurélia* aurait pu permettre à Lautréamont et Artaud “de lire en eux-mêmes”. Dans ce texte, la difficulté est d'établir ce qu'a vraiment vécu l'écrivain Gérard de Nerval, et ce qui relève de la fiction, exprimée par un narrateur qui transforme le réel volontairement, ou du fait de son délire. Il y a en permanence une intrication de ces deux situations, d'où la perplexité du lecteur. Nous n'avons pas vocation à nous inscrire dans les nombreuses et belles études littéraires consacrées à cet auteur. Nous abandonnons la magie poétique de ce texte. Notre propos consiste à relever ce qui, dans *Aurélia*, constitue une observation de pathologie mentale que Nerval cherche à gommer sous une expression qu'il croit, ou feint de croire, rationnelle et convaincante. Cette quête orientée débouche alors sur une découverte que la critique littéraire avait ignorée. Nous mettrons en parallèle la situation clinique de Nerval et celle de l'ancien soldat d'Afrique dont il parle.

Rappelons la genèse d'*Aurélia*. Elle débute en août 1853 lors du séjour de Nerval à la clinique du docteur Émile Blanche. Ce dernier aurait-il encouragé Nerval dans la narration de “cette série de rêves” pour “débarrasser [sa] tête de toutes ces visions”, dans un but thérapeutique ? Quoi qu'il en soit, Blanche est le premier destinataire de ces écrits. D'un autre côté, Nerval veut répondre à l'article d'Alexandre Dumas dans *Le Mousquetaire* du 10 décembre 1853 qui avait dévoilé sa “folie”. Il tente de prouver qu'il a recouvré une parfaite santé mentale et littéraire dans une lettre-préface aux *Filles du feu* destinée à Dumas, et dans la poursuite de son projet d'*Aurélia* (2). Gérard quitte la clinique en mai 1854, voyage en Allemagne, d'où il entretient Blanche sur son état de santé et sur son travail. Il revient fin juillet 1854 à Paris où il est réhospitalisé début août jusqu'au 19 octobre. Il quitte alors la clinique malgré la réticence de son médecin. La rédaction d'*Aurélia* se fait donc par à-coups, difficilement. La première partie est publiée

* Séance de mai 2016.

** 8, rue de la Caillibotais, 35800 Dinard.

le 1er janvier 1855 dans la *Revue de Paris* ; la seconde partie, posthume, le sera le 15 février.

D'une façon un peu surprenante, Nerval aborde le récit d'une période de sa vie en invoquant le monde des Esprits dans un mélange de visions, de rêves et de sommeils, en référence à des modèles littéraires tirés de Swedenborg, Apulée, Dante et Pétrarque (3). Il insiste sur deux points qui rappellent qu'il est avant tout écrivain : le premier est qu'il va "essayer de transcrire les impressions d'une longue maladie" (4), ce qui sous-entend que l'objectivité et l'impartialité ne seront pas son fait, car il ne reconnaît pas cette maladie comme telle ; il ne sait d'ailleurs pas pourquoi il se sert "de ce terme de maladie, car jamais, quant à ce qui est de lui-même, il ne s'est senti mieux portant". Il y a donc une part de fiction dans son récit. Le second point rejoint le premier et le contredit partiellement, car le narrateur pense que "la mission d'un écrivain est d'analyser sincèrement ce qu'il éprouve dans les graves circonstances de la vie", c'est pourquoi il se propose un but qu'il croit utile en essayant de décrire ce qu'il éprouvait "dans une série de visions insensées peut-être, ou vulgairement malades". On constate donc l'ambivalence de Nerval face à son texte et face à sa maladie. Deux difficultés surgissent alors. La première concerne le mot "rêve" que le narrateur utilise indistinctement pour désigner les phénomènes épisodiques qui surgissent durant le sommeil ("songes"), la rêverie de l'état de veille, dont il fut un adepte toute sa vie, et que l'on maîtrise, et l'activité délirante, hallucinatoire ou non, dont est victime le sujet éveillé et que l'on qualifie d'onirisme (5). La seconde difficulté est l'absence de chronologie dans le récit des événements rapportés qui mêlent les dates, les lieux, les souvenirs d'enfance, le souvenir de lectures anciennes ou récentes, les allusions aux religions orientales, à la kabbale, aux idées pythagoriciennes, le tout associé à des affabulations, à des hallucinations ; l'assemblage de toutes ces données constitue un discours qui échappe à la pensée logique, et qui définit le délire. Un exemple est donné de ce désordre chronologique dans le troisième chapitre de la première partie ; le narrateur écrit : "Tci a commencé pour moi ce que j'appellerai l'épanchement du songe dans la vie réelle", et il rapporte un récit délirant hallucinatoire (6). Or dans le précédent chapitre, il décrit un délire maniaque, violent, qu'il a vécu, et qu'il semble donc avoir oublié.

Essayons alors de regrouper les éléments qui permettent d'aboutir à une synthèse clinique (7). Trois ensembles de signes et de symptômes forment chacun une entité définie que l'on appelle syndrome ou trouble. Le premier apparaît à plusieurs reprises dans le texte ; il concerne l'état maniaque que Nerval qualifie dès le premier chapitre d'"état de surexcitation fiévreuse". Il est caractérisé par l'exaltation de l'humeur avec une agitation psychomotrice ; le narrateur est sans cesse en mouvement, il marche beaucoup (dromomanie) dans Paris, dans sa banlieue, et au-delà (8) ; il a le contact facile avec des inconnus, de la familiarité, mais aussi de l'agressivité avec une tendance belliqueuse (il frappe, il gifle un inconnu), il se bat violemment, d'où l'internement et la camisole de force ; il parle beaucoup (logorrhée), il écrit et dessine (graphorrhée) "mille figures accompagnées de récits, de vers et d'inscriptions dans toutes les langues connues", en remontant jusqu'à l'origine du monde ; il accomplit des actes inconsidérés : il se déshabille, jette ses vêtements, achète impulsivement des objets dont il n'a pas l'utilité : chapeau, cigare, bague ; il jette des pièces d'or et d'argent. On observe un tourbillon sans fin d'idées, de souvenirs, d'actions inutiles. C'est une véritable fuite des idées. Il est en proie à des illusions, à des fausses reconnaissances, à une exaltation de son imagination qui donne naissance à une affabulation qui traduit un délire. À cela s'ajoute une "insom-

nie persistante". Sa mégalomanie s'exprime par une idée exagérée de sa propre valeur, de ses dons exceptionnels, de ses pouvoirs sur la guérison des autres et sur l'univers (lutte contre Dieu, contre les dieux, arrêt de l'inondation universelle), de ses connaissances et de ses découvertes importantes sur l'explication du monde, de ses relations personnelles avec les divinités, de sa filiation avec Napoléon. Comme on le voit, le tableau est riche, et il correspond bien aux signes de la manie (9).

Le second syndrome est la dépression. Toute l'œuvre est parcourue par une autodépréciation, un sentiment de culpabilité et de remords pour une faute, non précisée, commise à l'égard d'une personne longtemps aimée, du nom d'Aurélia, dont il n'espère plus le pardon. Il n'est même plus digne de penser à elle. Ce sentiment de culpabilité ressurgit aussi à propos de son père, ou d'un ami ("frère mystique") ou d'une femme qui l'avait aidé dans son enfance et qu'il a négligée, ou bien encore d'un poète allemand dont il n'a pas traduit un texte, ce qui ne constitue pas même une peccadille (10). L'allusion à la mort apparaît à plusieurs reprises, d'abord celle d'Aurélia avec sa tombe, sur laquelle il se trouve indigne de s'agenouiller. Il croise un convoi funèbre ; un hôtelier lui apprend le suicide au pistolet d'un ancien ami. L'expression délirante majeure de cette dépression correspond à ce qu'on appelle la mélancolie. C'est une douleur morale profonde qui aboutit souvent au suicide. Elle apparaît au moins à deux reprises dans le texte. L'une, à la fin de la première partie, mêlée à un délire fantastique. Le narrateur croit entendre Aurélia ; il se voit maudit pour avoir "offensé la loi divine" en troublant l'harmonie de l'univers magique. L'autre, se situe dans la seconde partie. Elle débute par une longue méditation sur ses fautes avec le désir de les confesser et de les réparer. Mais malgré ses efforts, tout ce qu'il entreprend est un échec. Il n'espère plus le pardon de Dieu ni celui d'Aurélia, "il est trop tard". Il est définitivement condamné. Alors il gagne la place de la Concorde avec la pensée de se détruire en se dirigeant à plusieurs reprises vers la Seine. Ce ressassement des mêmes idées d'autoaccusation, d'indignité, de culpabilité, le sentiment d'impuissance face au futur, la péjoration de l'existence, la conviction de ne pas être pardonné par Dieu ni Aurélia, la destruction d'objets, la certitude d'être damné, "maintenant il est trop tard", aboutissent à des idées suicidaires et correspondent à la mélancolie que l'on rencontre en clinique psychiatrique. Il faut ajouter son attitude : il est replié sur lui-même, il ne parle pas ou peu, refuse les invitations, est aboulique, il doute de ses engagements du passé, et il pleure.

Le troisième syndrome concerne l'onirisme qui, rappelons-le, n'est pas un rêve, mais un délire de rêve chez un être éveillé. L'onirisme est particulièrement riche dans cette œuvre, alimenté par les fantasmes, les lectures, les religions, l'occultisme, les cosmogonies, les illusions, les hallucinations, visuelles surtout mais aussi auditives, et, enfin, les idées fixes post-oniriques qui persistent dans l'esprit du malade après l'expérience du délire, et qui renforcent des croyances de rêve. Les effusions mystiques et la théomanie se rencontrent aussi dans la manie. Dans l'œuvre, ces épisodes surviennent soit isolément soit associés à un épisode maniaque mais aussi mélancolique. L'expression onirique peut être congruente à l'humeur ou bien accompagner une humeur maniaque expansive ou une humeur mélancolique. C'est le cas dans *Aurélia* et chez Nerval lui-même. Cependant un onirisme aussi marqué est beaucoup plus rarement observé en clinique que dans cette œuvre.

Ainsi le rapprochement de ces trois syndromes aboutit à une entité clinique décrite depuis l'Antiquité et appelée, à l'époque de la publication d'*Aurélia*, "folie circulaire" ou "folie à double forme" (11). Elle est caractérisée "par l'évolution successive et régulière

de l'état maniaque, de l'état mélancolique et d'un intervalle lucide plus ou moins prolongé" (12). Dans ce texte, on retrouve cette succession d'états et d'intervalles lucides, certes brefs, au cours desquels le narrateur critique, au moins partiellement, ce qu'il a vécu, parfois en y associant une note humoristique. Les deux états distincts s'accompagnent d'hallucinations dans leur forme dite "fantastique" et constituent une psychose maniaco-dépressive avec onirisme (13).

Enfin, évoquons la composition de l'œuvre et son inachèvement. La composition est très particulière, constituée de deux parties, la seconde moins bien circonscrite, avec six chapitres au lieu des dix de la première partie, et une fin, les *Mémorables*, dont on ne perçoit pas l'utilité, si ce n'est peut-être de constituer une réserve d'exemples destinés à être inclus dans l'œuvre. Pourquoi ces chapitres brefs, numérotés ? Pour la plupart ils ne constituent pas une partie bien délimitée du texte, la fin d'un chapitre se poursuivant souvent au début du suivant, dont il aurait dû être exclu pour justifier la numérotation. Quel est le rôle des éditeurs dans cette composition ? Ils n'ont guère été aidés par l'auteur. Dans chacune des sections on observe un mélange de "rêves", fait de rêverie, de fantasmes, de souvenirs, du récit d'un rêve prolongé proprement dit, mais traduit en termes de folie (14), ou être l'expression d'un véritable délire onirique. Il n'y a pas de contour net, et donc pas d'unité. On assiste aussi, dans un même chapitre, au passage d'une phase maniaque à une phase mélancolique, ou l'inverse, l'une et l'autre plus ou moins onirique, et qui font penser à une forme dite mixte, composée d'une intrication de symptômes de la série maniaque et de la série dépressive, qu'il n'est pas toujours facile de différencier d'une "folie circulaire" à cycles courts, c'est-à-dire avec une alternance rapide d'excitation et de dépression, avec ou sans phase intermédiaire normothymique, voire de cycles ultra rapides. À plusieurs reprises le narrateur parle de confusion. Il fait probablement allusion à un épisode psychotique particulièrement important où il a totalement perdu conscience et contrôle de son état à cause de ces symptômes psychotiques (délire et hallucinations) qui ne sont plus congruents à l'humeur ; on est alors à la limite du vécu paranoïde tel qu'on l'observe dans la schizophrénie. Le diagnostic précis devient donc difficile dans ce cas complexe.

Toutes ces données semblent démontrer que Nerval, à cette époque de sa vie, n'était plus capable de conduire un récit cohérent - même les apparitions d'Aurélia ne peuvent constituer un fil conducteur dans l'œuvre -, qu'il ne pouvait, au mieux, que transcrire des "notes" assez brèves, souvent mélangées, les ajouter les unes aux autres, difficilement, pour écrire des chapitres courts et échouer au bout du compte. L'apparente issue heureuse de la fin de la seconde partie, avant les *Mémorables*, est trompeuse, car le "réveil délicieux" qui fait suite à un "rêve" au cours duquel serait apparue Aurélia, est en fait un délire qui a peut-être été écrit plusieurs années auparavant. De ce fait, *Aurélia* aurait pu comporter une troisième, voire une quatrième partie de ces récits, ou supposés tels, de délires fantastiques sans ordre ni lien entre eux, qui n'aboutissent pas à l'élaboration d'une œuvre harmonieuse. En ce sens, cette impuissance est pour l'écrivain une authentique "descente aux enfers" (15). Cela ne nous étonne pas. En effet chacun des épisodes de sa maladie limitait son action créatrice : la manie, avec sa fuite des idées, sa distractibilité, sa dromomanie, empêchait le malade de suivre le fil de sa pensée ; la mélancolie, avec son aboulie, son ralentissement idéique qui correspond à un blocage de l'activité mentale, et ses idées suicidaires, ne l'engageaient évidemment pas à l'écriture. Quant à l'onirisme, il le détachait, à l'évidence, de la réalité, du fait de l'incohérence et de la multitude des idées fantastiques. Une confirmation de cet état est apportée par Louis

Ulbach, directeur de la *Revue de Paris*, qui, décrivant le manuscrit d'*Aurélia* que lui avait remis Nerval, parle "de bouts de papier de toute dimension, de toute provenance, entremêlés de "figures cabalistiques dont l'une visait à démontrer par la géométrie le mystère de l'Immaculée conception, des fragments sans lien que l'auteur reliait entre eux dans le travail pénible de la correction des épreuves, voilà le premier aspect de ce travail". Quant à la seconde partie d'*Aurélia*, Nerval "avait imaginé deux ou trois *visions* nouvelles qui devaient faire suite aux précédentes mais il ne pouvait plus se les rappeler" (16).

Pour un aliéniste, Nerval a échoué dans son désir de démontrer à ses contemporains, souvent ses contradicteurs, qu'il avait maîtrisé les bouleversements, les "mystères" de son esprit, et qu'il en était guéri. En revanche, il a parfaitement rempli sa "mission d'écrivain" (17) dans le récit et l'analyse des "graves circonstances de [s]a vie" et de ce qu'il "éprouvai[t]", pour en faire une œuvre mystérieuse dans laquelle la biographie est intimement liée à la fiction. Le talent de Nerval pour fusionner les différents états de ses "rêves" est remarquable ; il fait l'objet de pertinentes études. L'intérêt pour les récits de rêves ne surprend pas un lecteur d'aujourd'hui. Dans l'histoire littéraire, il ne se limite pas aux seuls apports de Freud, comme en témoigne, par exemple, la curiosité de Breton et des surréalistes pour les "sommeils" qu'ils ont utilisés d'une façon parfois étrange (18). Quant à la composition de l'œuvre qui a abandonné le récit linéaire d'une fiction, elle relève de la déconstruction. Notre tentative de regrouper des éléments épars dans le texte pour en faire une synthèse et une explication cohérente et plausible de l'état mental du narrateur s'apparente, à certains égards, à l'effort d'un lecteur du Nouveau roman.

Dans la seconde partie d'*Aurélia* l'analyse du comportement de Saturnin et du narrateur n'a pas assez retenu la critique littéraire ou médicale. Elle révèle pourtant des surprises que l'on découvre au cours de deux épisodes placés dans un récit non linéaire où se mêlent l'onirisme et le réel. L'analyse de chacun des fragments sera faite après sa citation.

"La figure bonne et compatissante de mon excellent médecin [le Docteur Émile Blanche] me rendit au monde des vivants. Il me fit assister à un spectacle qui m'intéressa vivement. Parmi les malades se trouvait un jeune homme, ancien soldat d'Afrique, qui depuis six semaines se refusait à prendre de la nourriture. Au moyen d'un long tuyau de caoutchouc introduit dans son estomac, on lui faisait avaler des substances liquides et nutritives. Du reste il ne pouvait ni voir ni parler et rien n'indiquait qu'il put entendre. Ce spectacle m'impressionna vivement" (19). Cette scène n'a pas pu être inventée par Nerval ; elle le marque profondément au point de délaisser ses propres difficultés.

"Je rencontrais un être indéfinissable, taciturne et patient, assis comme un sphinx aux portes suprêmes de l'existence. Je me pris à l'aimer à cause de son malheur et de son abandon, et je me sentis relevé par cette sympathie et par cette pitié. Il me semblait, placé ainsi entre la mort et la vie, comme un interprète sublime, comme un confesseur prédestiné à entendre ces secrets de l'âme que la parole n'oserait transmettre ou ne réussirait pas à rendre. C'était l'oreille de Dieu sans le mélange de la pensée d'un autre" (20) ! Cet homme assis a l'apparence d'un sphinx muet, sourd et aveugle. Il oblige le témoin à livrer ses secrets à cette oreille compatissante en s'autoanalysant et en cherchant par là-même à résoudre l'énigme posée par le silence du malade. "Je passais des heures entières à m'examiner mentalement, la tête penchée sur la sienne et lui tenant les mains. Il me semblait qu'un certain magnétisme réunissait nos deux esprits, et je me sentis ravi quand la première fois une parole sortit de sa bouche. On n'en voulait rien croire, et j'attribuais

à mon ardente volonté ce commencement de guérison” (21). À ce stade du récit, et reprenant notre analyse médicale d'*Aurélia*, nous faisons trois constatations. La première concerne le diagnostic. Ce malade souffre vraisemblablement d'un état dépressif grave, dit mélancolique. Il est replié sur lui-même, refuse de manger, de boire et de parler. On ignore s'il est ou non halluciné. Le second point concerne l'attitude de Nerval face à ce patient ; il pratique ce qui était préconisé à cette époque : le traitement moral, sous-entendu psychologique. C'est à la fin du XVIIIème siècle que fut remise en vigueur, grâce à J. Daquin, cette approche de la folie, pour contrer l'usage de nombreuses drogues inefficaces et non dépourvues d'effets secondaires. Daquin souhaite que le médecin ne “considère pas la maladie comme un ennemi, [mais qu'il] s'attache à la caresser, pour ainsi dire, comme un ami”. Selon lui, “la folie est le tableau du plus grand mal de la vie, et la bienveillance en est le plus grand remède” (22). Si elle ne guérit pas, la faute en incombe d'abord aux médecins. Pinel a repris ce traitement moral des aliénés, en agissant sur le milieu de vie hospitalier, et sur le personnel, pour obtenir la douceur et la bienveillance qui incitent le malade à se confier. En entrant dans les vues de l'aliéné, le médecin pourra le raisonner et agir au cœur même de son délire (23).

Le troisième point concerne l'allusion de Nerval à “un certain magnétisme qui réunissait les deux esprits”, en tenant les mains du malade, et en se penchant sur sa tête. F. A. Mesmer élabore sa théorie du “magnétisme animal” à la fin du XVIIIème siècle. L'univers est rempli d'un fluide subtil, intermédiaire entre l'homme et le cosmos. La lune et le soleil causent et dirigent sur notre globe le flux et le reflux dans la mer, ainsi que dans l'atmosphère ; ces sphères exercent aussi une action directe sur toutes les parties constitutives des corps animés, particulièrement sur le système nerveux, moyennant un fluide qui pénètre tout (24). La mauvaise répartition de ce fluide est responsable de la maladie, et il suffit de canaliser ce fluide en provoquant des “crises”, pour parvenir à la guérison. Mesmer exerce à Paris dans un vaste appartement dans lequel est installé un baquet autour duquel siègent les patients, unis entre eux, et à une tige qui plonge dans le bac. De sa baguette de fer, Mesmer dirige le fluide sur l'un des patients déclenchant une crise salutaire maîtrisée par des “valets toucheurs”. Le magnétisme animal est destiné à toutes les maladies nerveuses.

L'action conjuguée du traitement moral et de ce qui est assimilé au magnétisme porte ses fruits sur le patient de Nerval comme la suite du récit le confirme. “Cette nuit-là j'eus un rêve délicieux, le premier depuis longtemps. J'étais dans une tour [...] quand une porte latérale vint à s'ouvrir ; un esprit se présente et me dit : “Viens, frère !...”. Je ne sais pourquoi il me vint à l'idée qu'il s'appelait Saturnin. Il avait les traits du pauvre malade, mais transfigurés et intelligents. Nous étions dans une campagne éclairée des feux des étoiles ; nous nous arrêtàmes à contempler ce spectacle, et l'esprit étendit sa main sur mon front comme je l'avais fait la veille en cherchant à magnétiser mon compagnon ; aussitôt une des étoiles que je voyais au ciel se mit à grandir, et la divinité de mes rêves m'apparut souriante, dans un costume presque indien, telle que je l'avais vue autrefois. Elle marcha entre nous deux, et les prés verdissaient, les fleurs et les feuillages s'élevaient de terre sur la trace de ses pas. Elle me dit : “L'épreuve à laquelle tu étais soumis est venue à son terme [...]. La joie que ce rêve répandit dans mon esprit me procura un réveil délicieux [...]. J'écrivis sur le mur ces mots : “Tu m'as visité cette nuit” (25).

Dans ce passage qui peut, il est vrai, correspondre à un véritable rêve, notamment dans la première partie, l'esprit Saturnin est transfiguré, tout en gardant “les traits du pauvre malade”. Il utilise le magnétisme comme Nerval la veille, avec une double conséquence :

l'apparition d'Aurélia sous la forme d'une étoile qui grandit, et la fin de l'épreuve pour le narrateur de gravir et de descendre sans fin des escaliers. Le magnétisme est donc bien plus qu'une simple métaphore, puisqu'entre les mains de Saturnin il participe à la guérison du narrateur. Par la suite Nerval rapporte sous le titre de *Mémoires* les impressions de plusieurs "rêves", qui sont pour la plupart des récits oniriques. Il fait une fois allusion à Saturnin : "Cette nuit, le bon Saturnin m'est venu en aide", sans préciser le contenu de ce rêve (26). C'est la seconde fois que Saturnin intervient en faveur du narrateur.

Nerval cherche ensuite à découvrir le sens de ses rêves ; ses propos sont d'abord délirants. Puis, brusquement, il revient à Saturnin avec un récit d'apparence objective. "Telles étaient les inspirations de mes nuits ; mes journées se passaient doucement dans la compagnie des pauvres malades dont je m'étais fait des amis [...] Le pauvre garçon de qui la vie intelligente s'était si singulièrement retirée recevait des soins qui triomphaient peu à peu de sa torpeur. Ayant appris qu'il était né à la campagne, je passais des heures entières à lui chanter d'anciennes chansons de village, auxquelles je cherchais à donner l'expression la plus touchante. J'eus le bonheur de voir qu'il les entendait et qu'il répétait certaines parties de ces chants. Un jour, enfin, il ouvrit les yeux un seul instant, et je vis qu'ils étaient bleus comme ceux de l'esprit qui m'était apparu en rêve. Un matin, à quelques jours de là, il tint ses yeux grands ouverts et ne les ferma plus. Il se mit aussitôt à parler mais seulement par intervalle, et me reconnut, me tutoyant et m'appelant frère. Cependant il ne voulait pas davantage se résoudre à manger. Un jour, revenant du jardin, il me dit : "J'ai soif". J'allais lui chercher à boire ; le verre toucha ses lèvres sans qu'il pût avaler. "Pourquoi, lui dis-je, ne veux-tu pas manger et boire comme les autres ? - C'est que je suis mort, dit-il ; j'ai été enterré dans tel cimetière, à telle place... - Et maintenant où crois-tu être ? - En purgatoire, j'accomplis mon expiation" (27).

Ce récit est essentiel pour confirmer le diagnostic d'une variété de mélancolie profonde décrite vingt-cinq ans plus tard sous le titre de "Délire des négations", par Jules Cotard, auquel dorénavant est rattaché ce syndrome (28). La critique nervalienne n'a pas à ce jour fait ce rapprochement, certes très médical. Que comporte ce délire ? Le syndrome est rare en soi, et dans sa forme complète. Il associe des thèmes délirants de négation d'organes, de négation de soi, de négation du monde, de damnation, d'immortalité, parfois associés à des hallucinations visuelles et auditives. L'anxiété y est vive. À ces signes s'ajoutent, au tableau clinique du négateur, mutisme, refus d'alimentation, entêtement ; des tendances impulsives au suicide et aux automutilations sont toujours à craindre. Les formes incomplètes limitées à une négation d'organes ou à la conviction d'un châtement éternel sont plus fréquentes. Il s'agit d'un délire, car c'est la conviction de l'idée des négations. De l'idée de négation naît parfois l'idée d'immortalité, car l'aliéné se croit en dehors des lois de la condition humaine. Il dit qu'il est mort comme il dit qu'il n'a plus d'organes, même s'il ne se croit pas réellement mort. Il est en dehors du monde, de la vie réelle, mais sans avoir connu la mort physique. Sa survie se prolongera indéfiniment. Le sentiment des besoins physiologiques de l'organisme est altéré : la sensation de la faim et de la soif est perdue, d'où le refus d'aliments. La nourriture est inutile puisqu'il est immortel, qu'il n'a plus d'estomac, d'intestin, etc. On rapproche de ces réactions le mutisme qui peut être lié à une idée de négation des organes de la phonation, ou n'être qu'une opposition systématique. Ce délire mélancolique offre souvent une teinte mystique qui se traduit par des idées de damnation pour l'éternité ; le malade s'accuse d'avoir commis toutes sortes de fautes envers Dieu. La culpabilité est associée à la

crainte du châtement. L'idée d'une immortalité n'est qu'un équivalent majeur de l'idée de négation.

Revenons au jeune Saturnin. Nerval livre progressivement ses principaux signes cliniques. L'attitude du malade est caractéristique : il ne bouge pas, ne parle pas, ferme les yeux, il n'a aucun contact avec l'extérieur ; il est en quelque sorte hors du monde, replié sur lui-même, assis, et sourd au monde, dans une position de sphinx. Sa "vie intelligente s'était si singulièrement retirée" (29). Il refuse la nourriture depuis six semaines, au point qu'il faut le nourrir à l'aide d'une sonde gastrique. Quelque temps plus tard, le malade dit qu'il a soif, mais il refuse de boire l'eau qu'on lui offre, ce qui est impensable quand on sait la souffrance de ceux qui meurent de soif. Ce rejet de la nourriture remonte alors à plus de six semaines. La raison qu'il donne est qu'il est mort et enterré dans un cimetière qu'il nomme, à une place bien précise. Ainsi, outre les signes habituels de la mélancolie, il existe un délire de négation d'organes, d'immortalité, donc d'inutilité de la nourriture. Bien qu'il se croie réellement mort et enterré, sa survie sur la terre et à la fois en dehors du monde est éternelle. Est-il damné ? Du moins il a un profond sentiment de culpabilité pour une faute qu'il n'avoue pas mais qu'il doit expier au purgatoire. Sera-t-elle pardonnée ? Sans doute pas ; il peut rester pour l'éternité au purgatoire. Il y a une grande ressemblance entre les épisodes mélancoliques de Nerval et l'état clinique de ce patient. L'attachement profond de Nerval à ce malade - associé au traitement du docteur Blanche - porte ses fruits. Un jour il prononce un mot, puis plusieurs par intervalle ; il ouvre un œil et le ferme ; plus tard il ouvre les deux qu'il garde ouverts. Il se déplace, car il va dans le jardin, mais on ne sait pas s'il le fait souvent. Nerval a alors la certitude qu'il entend puisqu'il répète certaines parties des chants de la campagne qu'il lui chante. Il se crée donc un réel courant de sympathie entre le thérapeute Nerval et son patient, même si l'impact reste superficiel, car la mélancolie de ce dernier est trop profonde avec ses dénégations.

Un dernier point concerne le prénom de Saturnin attribué à deux reprises au malade durant les rêves du narrateur. Ne serait-il pas un enfant de Saturne, lequel, dieu et planète, est rattaché à la mélancolie ? Dans la théorie des quatre humeurs, le tempérament mélancolique, et la dépression qui lui est liée, résulte d'une hypersécrétion de la bile noire qui n'est plus régulée. Quittons le macrocosme pour le microcosme, c'est-à-dire pour l'homme, chez qui la rate productrice de la bile noire est l'organe de la mélancolie sous l'influence de Saturne. Ce rapport étroit qui semble dater du IX^{ème} siècle est essentiel. La constitution mélancolique, qui sous-entend le froid, le sec, le noir, est en relation avec la plus sombre et la plus froide des planètes alors connues (30). Saturnin qualifie le rêveur Gérard de "frère". Ce dernier parle du "bon Saturnin [qui lui] est venu en aide" durant un autre rêve. Au cours de la veille, le malade appelle Nerval "frère". Ainsi, tant dans les "rêves" que dans la veille, Saturnin et Nerval se reconnaissent "frères". Saturnin n'est pas un double littéraire de Nerval, ni d'ailleurs un double clinique. Ils sont objectivement différents, mais ils souffrent d'une même maladie à un degré différent, la mélancolie. Ce sont en quelque sorte des personnages en miroir. Saturnin et Nerval adoptent le même rôle de thérapeute l'un vis-à-vis de l'autre. On comprend alors l'attachement de Nerval pour ce déprimé profond : ils sont enfants de Saturne.

La conclusion du récit est difficile à interpréter du fait de l'état incertain de la composition d'un texte posthume constitué de fragments épars assemblés au mieux par les différents éditeurs et non relu par l'auteur. Cependant, en gardant l'optique médicale retenue pour la lecture d'*Aurélia*, la fin apparaît logique. Nerval écrit : "Telles sont les idées

bizarres que donnent ces sortes de maladies ; je reconnus en moi-même que je n'avais pas été loin d'une si étrange persuasion. Les soins que j'avais reçus m'avaient déjà rendu à l'affection de ma famille et de mes amis, et je pouvais juger plus sainement le monde d'illusions où j'avais quelque temps vécu. Toutefois, je me sens heureux des convictions que j'ai acquises, et je compare cette série d'épreuves que j'ai traversées à ce qui, pour les anciens, représentait l'idée d'une descente aux enfers" (31).

La rédaction de ce paragraphe est parfaitement maîtrisée. Elle a été écrite dans un intervalle lucide de son jugement. Nerval ne parle pas de folie, mais "d'illusions [...], d'idées bizarres [...], d'une si étrange persuasion [...], que donnent ces sortes de maladies". Il a acquis la conviction que ce qu'il a vécu dans une "série d'épreuves" mélancoliques est une véritable "descente aux enfers". Le lecteur en est persuadé. On est loin de la fiction d'Apulée et de la *Divine Comédie* à laquelle nous conviait l'auteur au début du récit. Car les deux protagonistes, le jeune homme et Nerval, sont de réelles victimes de Saturne, le "soleil noir de la mélancolie" (32), qui vivent une douleur morale intense les conduisant à la mort. À ce sujet, la raison du suicide de Nerval, qui a coïncidé avec la publication d'*Aurélia*, ne peut être que conjecturale. Il est peu probable que "Gérard se soit donné la mort dans l'euphorie de celui qui peut s'élever au-dessus de la condition humaine", comme l'écrit Claude Pichois (33). Deux hypothèses sont possibles : Nerval était alors dans une phase mélancolique dont on sait qu'elle aboutit très naturellement au suicide, souvent dans un raptus ; les raisons d'une telle dépression sont "endogènes", c'est-à-dire qu'elles relèvent de l'individu qui en est atteint, de son "terrain", de sa "constitution", de son "caractère moral" ; souvent, d'autres causes, dites "exogènes", s'y associent : échec, maladies, difficultés diverses, stress intense, qui peuvent déclencher la mélancolie. Il y a eu peut-être aussi l'impossibilité d'achever *Aurélia*, cuisante épreuve pour un écrivain qui ne pouvait plus vivre de sa plume. Car depuis deux ans, les accès maniaques et dépressifs de plus en plus rapprochés exigeaient des internements et l'éloignaient de l'écriture. C'est sans doute ce qui s'est passé. L'autre hypothèse serait que, lors d'une phase onirique, une hallucination auditive ou visuelle l'aurait engagé à un tel acte, dans un contexte de nuit noire, de froid, de porte close et de rue sordide (34).

L'intention de ne vouloir expliquer *Aurélia* qu'en termes d'aliéniste est réductrice et a ses limites, car, quelles que soient ses imperfections, cette œuvre a une grande qualité d'écriture et elle est un très touchant témoignage du drame implacable que vivait alors cet écrivain d'exception. C'est pourquoi l'approche proprement littéraire (35) constitue l'autre versant indispensable de son analyse, et elle est la seule façon d'espérer percer le mystère de la personnalité et de la capacité créatrice d'un auteur. La folie du narrateur n'explique pas le génie de l'écrivain.

NOTES

- (1) BONY J. - *Le récit nervalien*, José Corti, 1990, p. 15.
- (2) Nerval se souvient du cruel article de Jules JANIN dans le *Journal des Débats*, du 1er mars 1841, qui annonçait la fin de l'écrivain du fait de sa folie.
- (3) NERVAL G. de - *Aurélia, Les Nuits d'Octobre, Pandora, Promenades et souvenirs*, préface de Gérard Macé, éd. Jean-Nicolas Illouz, Gallimard, Folio classique, 2005, p. 123-124.
- (4) *Ibid.*, p. 123. Plusieurs passages d'*Aurélia* proviennent de ses souvenirs, de ses écrits, de sa correspondance, ou de celle de ses amis entre eux (Ourliac, Loubens, Robert, Ida Dumas) qui ont traité à l'importante crise de l'année 1841, laquelle nécessita un internement à la clinique du docteur Blanche de février à novembre (Claude Pichois et Michel Brix, *Gérard de Nerval*, Fayard, 1995, p. 183-210).

- (5) MOREAU de Tours, dans son ouvrage *Du hachisch et de l'aliénation mentale. Études psychologiques*, Fortin, Masson, 1845, probablement connu de Gérard de Nerval, écrit qu'il "emploie indifféremment les mots *délire, folie, aberration mentale*, pour désigner les désordres de l'esprit", et qu'il a "dû admettre, pour le délire en général, une nature psychologique, non pas seulement analogue, mais *absolument identique* avec celle de l'état de rêve"; aussi Moreau "décalque" les phénomènes du "délire" sur ceux développés par le haschisch, p. 32-33. L'identité du rêve et de la folie ne peut être admise; en revanche, certains aspects du rêve sont retrouvés dans l'onirisme avec cependant cette grande différence que le premier s'impose chez le dormeur passif, et le second survient chez un être éveillé et réactif à son environnement.
- (6) NERVAL G. de - *op. cit.*, p. 128.
- (7) Nous conservons la description de la clinique psychiatrique française traditionnelle. Celle du DSM IV sera précisée ultérieurement.
- (8) Nerval aimait les voyages, et il marchait beaucoup; il a toujours été noctambule. Cependant, lors d'une phase maniaque, la dromomanie n'a souvent pas de but, et elle peut aboutir à un épuisement physique.
- (9) Ce tableau est incomplet, car le narrateur ne signale pas la prise d'alcool fréquente en état maniaque, à la fois liée à cette excitation psychique, et parfois activatrice; il ne parle pas non plus de sa conduite ou de ses préoccupations sexuelles, elles aussi fréquentes et qui peuvent entraîner des actes délictueux. Nerval n'était indifférent ni à l'un ni aux autres. Il y a donc eu une maîtrise de l'expression écrite à cet égard.
- (10) Le "frère mystique" est Georges Bell, qui fut d'un grand secours pour Nerval. Le "poète allemand" est Henri Heine, dont Nerval avait traduit en 1848 deux séries de poèmes. Précision de J.-N. Illouz.
- (11) FALRET J.-P. - "De la folie circulaire", *Bull. Acad. Med.*, 1854, 19, 382-400; BAILLARGER J. - "De la folie à double forme", *Ann. Med. Psychol.*, 1854, 6, 369-384.
- (12) FALRET J.-P. - *ibid.*
- (13) C'est en 1980 qu'a été publiée la troisième édition du *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (DSM III)*, et donc des troubles de l'humeur. La perspective du classement est strictement descriptive et neutre (en théorie). Cette standardisation a pour but de permettre la communication entre spécialistes et chercheurs de cette discipline. La classification introduit la distinction entre troubles unipolaires (U) et bipolaires (BP). Le terme de bipolarité regroupe partiellement l'ancienne dénomination psychose maniaco-dépressive. Le trouble bipolaire de type I (MD) repose sur l'existence d'au moins un épisode maniaque majeur (M) précédé ou suivi d'un épisode dépressif majeur (D), (version simplifiée). Dans le manuel DSM IV TR 2000, (4ème version, texte révisé), les troubles mentaux du narrateur et sans doute de Gérard de Nerval seraient classés BP I, troubles bipolaires de type I, avec épisodes caractéristiques psychotiques. Dans la classification internationale des maladies (CIM 10), ce tableau serait qualifié de troubles affectifs bipolaires avec symptômes psychotiques.
- (14) En effet, il est surprenant que ce que l'on considère comme un rêve ("songe" du sommeil) soit rapporté avec un luxe de détails. Dans la réalité ceux-ci s'estompent et disparaissent très rapidement après le réveil. Ce qui laisserait supposer que Nerval recrée, invente des situations ou réutilise des souvenirs de rêves, de lectures, ou de tout autre chose, ce qui expliquerait alors la durée du récit qui mêle le réel à l'imaginaire.
- (15) NERVAL G. de - *op. cit.*, p. 192. *Aurélia* représente l'actrice Jenny Colon, à laquelle il était très attaché, et la grande pianiste Marie Pleyel. Nerval retrouva ces deux jeunes femmes à Bruxelles, en décembre 1840. Jenny Colon mourut le 5 juin 1842 et fut enterrée au cimetière Montmartre. Cette mort fut un grand choc pour Nerval. J.-N. Illouz souligne que "Le nom d'Aurélia, qui était lui-même un masque ("que j'appellerais du nom d'Aurélia") est à son tour masqué: il devient: "A+++". Il s'effacera totalement dans les *Mémorables*, devenant alors "+++"*"*(p. 187)".

LECTURE MÉDICALE D'AURÉLIA DE GÉRARD DE NERVAL

- (16) Cité par Claude PICHOS et Michel BRIX, Fayard, 1995, p. 355 - 356. L. ULBACH - "Notes et Impressions", *Revue politique et littéraire*, 20 août 1881, p. 254. La publication de cette seconde partie est posthume, inachevée, et a fait l'objet de controverses.
- (17) NERVAL G. de - *op. cit.*, p. 129.
- (18) MABIN D. - "Les sommeils surréalistes. Un point de vue neurophysiologique", *Mélusine*, éd. L'Age d'Homme, n°23, 2003, 269-287.
- (19) NERVAL G. de - *op. cit.* p. 184. Les aliénistes se heurtent souvent au refus d'un malade de s'alimenter. Pinel conseillait de frapper l'imagination des malades à l'aide d'appareils, de douches, de bains froids, de friction, de lavements. Si tous les moyens échouent, il faut recourir à l'introduction forcée d'aliments dans l'estomac par des moyens mécaniques pour ouvrir la bouche. Ces moyens sont violents, et parfois inopérants. Esquirol, le premier, eut l'idée d'utiliser une sonde de gomme élastique introduite par les narines dans l'œsophage. É. Blanche qui soigna Nerval fit une thèse sur le sujet ; il utilisa un mandrin pour éviter le repliement de la sonde. Baillarger utilisa un double mandrin. D'autres améliorations furent apportées. Dans *Aurélia*, le narrateur dit "qu'on lui (Saturnin) faisait couler dans l'estomac une assez grande quantité de substances liquides et nutritives". Des liquides, oui ; des substances nutritives, c'est peu probable, car il est difficile de faire couler un tel aliment, même liquéfié, dans un tube dont la lumière a 3 mm de diamètre. Les éditeurs de la *Revue de Paris*, du 15 février 1855, ont raison de préciser que la sonde est introduite par une narine et non directement dans l'œsophage.
- (20) *Ibid.*
- (21) *Ibid.*
- (22) DAQUIN J. - *La Philosophie de la folie*, Chambéry, Gorrin, 1791.
- (23) PINEL P. - *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale, ou la manie*, Paris, Richard, Caille et Ravier, an IX (1800) ; cf. le chapitre "Maximes de douceur et de philanthropie à adopter dans les asiles", p.63. Pinel ne cite pas Daquin, mais des auteurs anglais. Cependant Daquin lui dédiera l'édition de 1804 de son ouvrage. Esprit Blanche et son fils Émile, disciples de Pinel, préconisaient le traitement moral des malades au détriment des méthodes d'intimidation.
- (24) MESMER F. A. - *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*, Paris, Didot le jeune, 1779. En 1784, Louis XVI nomme deux commissions d'enquête. Les conclusions des rapports affirment que le fluide magnétique animal n'existe pas, et que les effets observés sont liés à l'imagination.
- (25) NERVAL G. de - *op. cit.*, p. 184-185.
- (26) *Ibid.*, p. 186.
- (27) *Ibid.*, p. 191.
- (28) COTARD J. - "Du délire hypocondriaque dans une forme grave de la mélancolie anxieuse", *Ann. Med. Psychol.*, septembre 1880, t. IV, 168-174. "Du délire des négations", *Arch. Neurol.*, n°11 - 12, 1882, 152-170 et 282-286. C'est Emmanuel Régis qui accola le nom de Cotard à ce syndrome. Dans les classifications internationales, aucune spécificité ne lui est reconnue. Il est observé chez des sujets jeunes, et non seulement d'âge moyen comme dans les premières observations.
- (29) NERVAL G. de - *op. cit.*, p. 191.
- (30) KLIBANSKY R., PANOFSKY E. - *Saturne et la Mélancolie*, Gallimard, 1989. Pluton fut découverte en 1930.
- (31) NERVAL G. de - *op. cit.* p. 191-192.
- (32) NERVAL G. de - *Les Chimères, El Desdichado*, in *Les Filles du feu*, Paris, Nouvelle Librairie de France, 1958, p. 325.
- (33) PICHOS C. - *op. cit.*, p. 363.
- (34) Les études médicales consacrées à Nerval sont peu nombreuses ; elles associent toujours l'autobiographie et l'œuvre fictionnelle. En écartant les interprétations psychanalytiques, diverses dans leurs conclusions, pour ne nous en tenir qu'à la psychiatrie française, retenons : Jean

DOMINIQUE MABIN

DELAY - "Autour d'Aurélia", *Les Nouvelles littéraires*, 29 mai 1958 ; Docteur BENASSIS - "Essais de clinique littéraire. Gérard de Nerval", *Revue thérapeutique des alcaloïdes*, septembre - octobre 1930 ; Juan RIGOLI - *Lire le délire*, 2001, fait une lecture plus littéraire que médicale. La photocopie de la page du registre de la clinique consacrée au diagnostic de Nerval, publiée récemment par Laure Murat (*Histoires littéraires*, n°61, 2015, p. 69-79) précise qu'Émile Blanche ne voulait plus garder Nerval à Passy, car il réclamait "avec insistance sa liberté". Le considérant comme toujours "très malade", le médecin envisageait de l'envoyer à la Préfecture pour un placement d'office si aucun membre de sa famille ne voulait s'en charger. Sa tante, Jeanne Labrunie, l'emmena chez elle, le 19 octobre 1854.

- (35) Les études consacrées à *Aurélia* sont nombreuses dans des ouvrages, articles, colloques. Citons : Claude PICHOS et Michel BRIX - *Gérard de Nerval*, Fayard, 1995 ; J. RIGOLI - *Lire le délire*, Fayard, 2001, p. 517 - 570 ; R. CHAMBERS - *Gérard de Nerval et la politique du voyage*, José Corti, 1969 ; *Le rêve et la vie, Aurélia, Sylvie, les Chimères, de Gérard de Nerval*, Actes du colloque du 19 janvier 1986, éd. Sedes ; M. JEANNERET - *La lettre perdue. Écriture et folie dans la vie de Nerval*, Flammarion, 1978 ; J.-N. ILLOUZ - *Nerval le "rêveur" en prose. Imaginaire et écriture*, PUF, 1997, et *Aurélia*, Classiques Garnier, 2014.

RÉSUMÉ

L'étude littéraire seule d'Aurélia de Gérard de Nerval élimine l'expression de la maladie mentale de l'auteur. Nous en proposons une analyse clinique qui met en évidence certains aspects méconnus de l'œuvre.

SUMMARY

The single literary study of Aurélia of Gérard de Nerval eliminates the author's mental illness expression. We set a clinical analysis that brings to the fore some unrecognized aspects of the work.

Léopold Chauveau (1870-1940) médecin, écrivain, peintre et sculpteur *

*Léopold Chauveau (1870-1940),
a doctor, writer, painter and sculptor*

par Jacques CHEVALLIER **

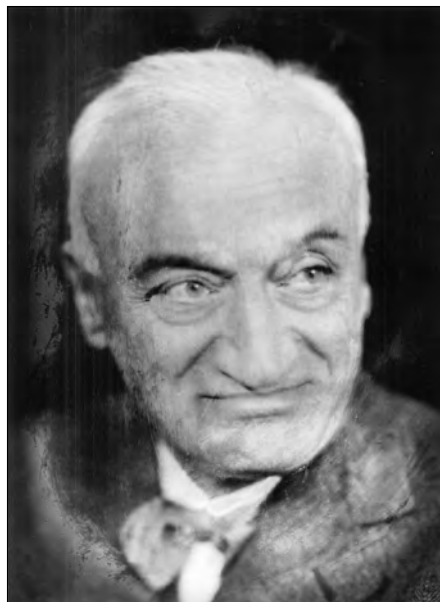


Fig. 1 : Portrait de Léopold Chauveau.

nage s'exprime : les littéraires analysent ses contes pour enfants, une biographie (2) par le Pr Jacques Poirier est sous presse!

La famille Chauveau

- Adrien Louis *Léopold* Chauveau est né le 19 février 1870 à Lyon 6ème ; ses parents habitaient 32, avenue de Noailles. Il est le second fils du professeur Auguste Chauveau

* Séance de mai 2016.

** 15, rue Guilloud, 69003 Lyon.

(1827-1917), vétérinaire (et médecin) de grand renom. Il s'appelle manifestement Léopold en l'honneur de l'ami et collègue de son père, Léopold Ollier, qui fut son parrain (baptême à l'église de la Rédemption, Lyon 6ème, le 1er mars 1870). Ses deux premiers prénoms sont ceux des deux témoins de son acte de naissance : Adrien Bondet et Louis Lortet, futurs professeurs de médecine ! Il va au lycée à Lyon avant de déménager pour Paris, à l'âge de seize ans ; il ne reviendra pratiquement jamais à Lyon... À Paris, il est élève du lycée Janson de Sailly.

- Son père est le professeur Jean-Baptiste Augustin (dit *Auguste*) Chauveau. La figure toute puissante du père nous oblige à résumer les grandes étapes de sa vie et de sa carrière. Ce père s'est marié le 7 août 1867 à Lyon 2ème avec *Sophie* Clothilde Buffard (1840-1894). Il a quatre enfants : René (23 mai 1868-1958), Léopold, Henri (22 octobre 1872-1951) et Hélène (26 novembre 1876-1934). Sophie Buffard avait deux enfants d'un premier mariage : Charles (né en 1859) et Jeanne Bertolus (née en 1861).

Fils d'un maréchal-ferrant, né dans l'Yonne à Villeneuve-la-Guyard le 21 novembre 1827, Auguste Chauveau va réussir son entrée à l'École vétérinaire d'Alfort à l'issue de la classe de troisième, en 1844. Il fait de brillantes études et sera remarqué par ses maîtres dont Henri Bouley ; il termine major de sa promotion le 4 juillet 1848. Il a été surnommé "Vercingétorix" par ses collègues en raison de sa carrure, de sa moustache et de sa détermination ! Il réussit le concours de chef de service d'anatomie à l'École vétérinaire de Lyon le 8 novembre 1848. Cette dernière, la "Prime École" car la première école vétérinaire au monde, existe depuis un décret royal de 1761 sur l'initiative de Claude Bourgelat. De 1848 à 1855, Chauveau va essentiellement faire des recherches anatomiques et publiera en 1855 son *Traité d'Anatomie comparée des animaux domestiques*. Puis il va se tourner avec passion vers la physiologie ; de 1855 à 1865 ce sera la physiologie expérimentale (circulation, glycogénie et système nerveux) ; de 1865 à 1886 (départ de Lyon pour Paris) ce seront des recherches de pathologie expérimentale relatives à l'étiologie des maladies virulentes ; enfin de 1886 à 1914 il se consacrera à l'énergétique biologique (3).

Il échoue en 1855 à un poste de professeur à l'École vétérinaire d'Alfort. La rencontre avec Étienne-Jules Marey sera décisive : cathétérisme intracardiaque, enregistrement des pressions. En 1863 il est nommé professeur titulaire de la chaire d'anatomie et physiologie, de géologie et d'extérieur, à Lyon, mais marquera peu d'intérêt pour l'enseignement. En 1875, il est nommé directeur de l'École vétérinaire de Lyon. En 1876 sa chaire est doublée et Chauveau choisira de conserver la physiologie. En 1877, lors de la création de la faculté de médecine de Lyon, Chauveau sera nommé à la chaire de médecine expérimentale. Pour cela, il dut soutenir une thèse de doctorat en médecine à Paris le 3 mars 1877, *Contribution à l'étude de la vaccine originelle*. Il fut dispensé des examens préalables par décision ministérielle mais dut payer tous les frais des inscriptions et examens, soit 1305 f ! L'année suivante, il est nommé l'un des deux assesseurs du doyen Lortet.

En 1886, Chauveau est nommé inspecteur général des écoles vétérinaires de France et doit quitter Lyon après 38 ans de vie lyonnaise. Il est également nommé professeur de pathologie comparée au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Il sera autorisé à poursuivre ses activités au-delà de l'âge de la retraite mais renoncera à celles-ci en 1911 pour l'Inspection, en 1914 pour le muséum ! Ses fils spirituels sont Saturnin Arloing et Henri Toussaint. Il s'éteint à Paris le 4 janvier 1917 dans sa quatre-vingt dixième année ; sa dépouille sera transférée après la guerre à Lyon où des funérailles solennelles auront lieu

(cimetière Loyasse). En 1926, un monument Chauveau est inauguré à l'École vétérinaire de Lyon en présence des sommités médicales et vétérinaires de la ville et de toute sa famille, y compris son fils Léopold et son épouse. En 1919, son nom est donné au quai bordant l'École vétérinaire. Son frère Henri (1872-1951) est interne des hôpitaux de Paris en 1898, puis médecin de famille à Arcachon.

Léopold Chauveau chirurgien

Léopold se marie une première fois le 20 novembre 1897 à Paris 6ème avec *Renée* Susanne Penel (née aux Eaux-Vives, Suisse, le 18 août 1875, décédée le 27 août 1918), fille d'un journaliste devenu diplomate. Après des études forcées (par son père) de médecine à Paris, il est interne des hôpitaux de Paris en 1894 (promotion d'Édouard Fournier et de Robert Proust) et soutient sa thèse de doctorat à Paris le 22 décembre 1898 sous la présidence du Pr Berger, professeur de clinique chirurgicale. Sa thèse porte sur un sujet d'oto-rhino-laryngologie avec le titre : *Étude critique des opérations pratiquées dans la caisse pour remédier à la surdité chez les sujets atteints d'otite chronique non suppurée* (4). Ce travail sera publié l'année suivante. Il est à noter qu'aucune dédicace, notamment à son célèbre père, ne figure sur sa thèse. Il exerce à Versailles de 1902 à 1906, en Algérie (Tlemcen) de 1906 à 1908, en Haute-Savoie (Samoëns) de 1908 à 1909, puis à Genève de 1909 à 1914, avant d'être mobilisé lors de la Première guerre mondiale. Son livre *Derrière la bataille* témoigne de son activité chirurgicale de guerre.

Il a quatre garçons : Pierre (Paris 8ème, 26 avril 1899-Varengueville-sur-mer, 21 septembre 1915), Paul *Michel* (Paris 8ème, 13 juin 1901 ; marié à Paris 8ème le 12 mai 1923 avec Jeanne Gilberte Hepp), Renaud (Versailles 2 mars 1906-Paris 3 décembre 1918) et Olivier (Genève 11 septembre 1912 - Paris 5ème 22 octobre 1991). Ce dernier épousera Marika Brissaud (1911-2012, petite-fille du Pr Édouard Brissaud, neurologue) et aura trois enfants : Pierre (né en 1937, docteur en médecine), Catherine (née en 1939) et Marc (né en 1943).

Trois drames familiaux vont bouleverser Léopold. Tout d'abord la noyade de son fils aîné Pierre, en vacances, à la veille de la rentrée scolaire, à Varengueville-sur-mer (Seine-maritime) en septembre 1915 ; loin de ses parents Pierre, 16 ans et demi, est victime d'une hydrocution (accident ou suicide ?). Après la mort au front du fils Michel de son ami Paul Desjardins (1859-1940) en juillet 1918, son épouse s'éteint de maladie et de chagrin en août 1918, suivie quatre mois plus tard par son troisième fils Renaud, à l'âge de 12 ans, emporté par une septicémie, après avoir été opéré par son père ! Dans son journal du 12 décembre 1918, il note : "La guerre a passé, tuant, mutilant. [...] et tandis qu'elle passait, j'ai perdu trois des miens ; je ne peux même pas me raccrocher à cette consolation qu'ils sont morts pour quelque chose. Ils sont morts pour rien [...]. Ils n'ont fait que s'ajouter à l'immense amoncellement des morts pour me déchirer". Paul Desjardins organise les rencontres de Pontigny (ou Décades de Pontigny, de 1910 à 1914 puis de 1922 à 1939) où de très nombreux intellectuels et écrivains seront invités. Il n'est donc pas étonnant que Chauveau présent à ces rencontres dès 1922 ait pu rencontrer André Gide, Roger Martin du Gard, André Maurois, Léon-Paul Fargue, André Malraux, Raymond Aron, Pierre Bost, André Chamson, Claude Aveline, Eugène Dabit... et fraterniser avec eux.

Après la guerre, il exerce à l'hôpital américain de Blérancourt en Picardie, puis "lâche la médecine" selon ses propres dires. Après le traumatisme de la Grande guerre et le drame familial, "par horreur de voir souffrir, par manque de confiance dans sa main" (5),

il abandonne définitivement la chirurgie et va trouver un réconfort dans sa vocation artistique et littéraire : l'art comme exorcisme et thérapie.

Léopold Chauveau écrivain

- Deux livres pour enfants signés L. Chauveau *Petite Rosette* (6) et *La dette du Capitaine* (7) sont souvent attribués à tort à notre écrivain (y compris par la BnF pour le premier titre, le second étant absent du catalogue). Ces deux livres datés de 1890 et ca.1900 auraient été publiés à l'âge de vingt ans, soit vingt-trois ans avant les premiers textes publiés dans *La Nouvelle Revue Française*. Leur style n'est pas celui de notre auteur ; la signature L. Chauveau (dont le prénom ne nous est pas connu) doit correspondre à un auteur bien oublié de livres à l'eau de rose pour les enfants ! Enfin ces deux ouvrages ne sont jamais mentionnés parmi les premiers ouvrages de Chauveau.

- Le premier texte *Proses* (8) en 1913 : il s'agit de neuf courts textes réunis sous ce titre sous huit pages, parus dans *La Nouvelle Revue Française*. On remarque dans ces saynètes la poésie un peu moraliste développée ultérieurement.

- Son expérience de médecin major et de chirurgien pendant la Grande Guerre, *Derrière la Bataille* (9) en 1916. Ce très grand livre de souvenirs de guerre est plein d'humanité. Il nous décrit le sort, les attitudes, le comportement, les réflexions des grands blessés revenant du front et de leur chirurgien. Chaque court chapitre porte généralement le nom du blessé soldat ou officier. Chauveau décrit la vie du service ; l'écriture est simple, les mots sonnent justes, le lyrisme efficace. Dans une première partie, nous nous trouvons dans un hôpital de deuxième front, les blessés sont surtout des lourds traumatisés des membres ou de la tête. Le problème récurrent est celui de l'amputation souvent inévitable et parfois salutaire. Puis l'auteur quitte ce service pour le front d'où il décrit les blessés mourants dans les tranchées de manière particulièrement pathétique et efficace. Il est regrettable que ce livre inoubliable et sincère soit devenu introuvable car jamais réédité depuis le petit tirage initial.

Citons un extrait p.122 : "On les apporte, on les emporte, barbes sanglantes, faces ouvertes, yeux arrachés qui pendent, crânes béants, membres tordus, broyés, coupés, déchiquetés, ventres crevés d'où les entrailles sortent, du sang partout, du sang noir et de la boue, du sang rouge qui coule, odeur de sang, du sang, de la souffrance, de la mort". La dédicace s'adresse à la mémoire de Pierre Chauveau, son fils aîné. Cet ouvrage est paru un peu avant la *Vie des martyrs* (1917) d'un autre médecin écrivain Georges Duhamel, auquel il ressemble tant par la méthode que par le style. Jean-Norton Cru dans *Témoins* s'étonne de cette similitude, mais préfère le ton de Chauveau, plus incisif et moins littéraire.

- *L'Ombre du Pantin* (10) en 1924. C'est un recueil de courtes réflexions et sentences. La morale, souvent influencée par la religion, est omniprésente et tranche avec le réalisme du précédent ouvrage. La mort et la déprime sont omniprésentes. L'ouvrage, tiré à 400 exemplaires, est rare. Extrait p. 64 : *Inconscient* : "Apprends beaucoup et oublie presque autant.

Ce que tu as su pendant un instant, ou entrevu à la lueur d'un éclair restera pour toujours en toi.

N'en écrase pas le souvenir sous le poids de ta lourde mémoire.

Le cuistre retient tout et peut devenir un illustre savant.

Toi qui sais oublier, tu deviendras peut-être un riche esprit d'homme".

- *Le Roman de Renard* (version moderne par Léopold Chauveau) (11) en mai 1924. Cet ouvrage est dédié "À la mémoire de Renée Chauveau". Dans la *Bibliographie de la France* du 9 mai 1924, il est noté : "Un livre délicieux qui sera un succès de librairie. La première version moderne du chef-d'œuvre littéraire le plus savoureux que nous a laissé le Moyen Âge". Dans son avant-propos, Chauveau précise : "Ceci n'est pas une traduction. [...] J'ai essayé de tirer de ces versions fragmentaires, un récit suivi qui formât le Roman complet de Renard. [...] J'ai dû, parfois, mettre un peu de mon grossier ciment entre deux chapitres - j'en ai mis le moins possible. [...] Je considérerais que j'ai réussi si cette version permettait à ceux que rebutent la langue difficile des vieux conteurs et le désordre dans lequel ils nous présentent les aventures de Renard - si cette version, dis-je, permettait à ceux-là de comprendre quelle prodigieuse épopée - la lutte, contre la force brutale, de l'intelligence servie par la ruse - quels trésors d'invention et d'observation psychologique sont enfouis dans ce désordre". Une édition pour les enfants, raccourcie, adaptée et illustrée par l'auteur, verra le jour en 1928.

L'année 1924 sera aussi celle de son second mariage (le 12 février) à Paris XIVème avec *Madeleine* Marie Charlotte Lamy (1890-1966). Les rencontres avec André Gide et Roger Martin du Gard seront déterminantes pour son activité d'écrivain. À son tour, Chauveau va encourager Eugène Dabit (1898-1936), d'abord peintre, à écrire. Selon Gide (12), son amitié et sa confiance ont été déterminantes dans le succès de son chef d'œuvre *Hôtel du Nord* paru en 1929. L'hommage de Chauveau à Dabit, mort brutalement d'une scarlatine à Sébastopol le 21 août 1936, est émouvant (13).

Léopold Chauveau romancier

Quatre romans pour adultes ont paru au *Sans Pareil*, pour les deux premiers, puis chez *Gallimard (NRF)* pour les deux derniers. Aucun n'est réédité à ce jour.

- *Monsieur Lyonnet* (14) 1930

Ce premier véritable roman est une réussite. Formé de courtes saynètes juxtaposées, il fait intervenir un enfant narrateur, ses parents, une petite voisine amie et un ami de la famille "Monsieur Lyonnet" : très proche ami de l'enfant (on apprendra à la fin et dix ans plus tard qu'il est son père !). La vie se passe dans une ville innommée qui est de toute évidence Lyon, et les fleuves et les ponts y jouent un rôle récurrent. L'ambiance est à la fois intimiste et souvent fantaisiste, voire onirique. De petits détails, par petites touches, suggèrent des pistes aux événements ; la description des attitudes et de la psychologie infantiles est, comme dans les albums de contes pour enfants, étonnante d'originalité. L'ensemble baigne dans une atmosphère un peu décalée de la réalité. Pour Marie-Pierre Litaudon, "cette fiction, qui problématise le rôle et l'identité du père, entretient d'étranges liens avec les souvenirs traumatiques de son auteur. Non seulement le destin de M. Lyonnet se déroule entre deux noyades qui évoquent celle de Pierre ; mais qui plus est, la dévotion que ce père "naturel" porte aux montres s'éclaire à la lumière de celle qui appartient autrefois à son fils décédé" (15). Marc Allégret, en 1948, réalise l'adaptation radiophonique de *Monsieur Lyonnet*, avec la voix de Fernand Ledoux.

- *Ramponnot* (16) 1931

Le prince Ramponnot est une marionnette de bois amoureuse de la princesse Nasmise. Ils jouent dans le théâtre du couple aviné Lapipe, communiquent ensemble et sont persuadés que ce sont eux qui manipulent les humains avec les ficelles ! Toute la fantaisie enfantine de Chauveau nous raconte les aventures de ces marionnettes. Roi des marionnettes, Ramponnot devient "vrai roi d'un vrai pays", prend Lapipe comme premier ministre, fait la guerre avec le roi du royaume voisin Ventripond. Puis il advient

que la vie ambulante reprit, que le père Lapipe mourut, ressuscita puis mourut définitivement, ainsi que la mère Lapipe.... Ce conte philosophique n'est pas vraiment un conte pour enfants ! Un chapitre est paru en pré-original dans la revue *Le Crapouillot* en février 1931 avec sept illustrations de l'auteur (17).

- *Pauline Gropsain* (18) 1932

Pauline, l'héroïne de cette histoire, a 9 ans et demi au début du roman ; elle est la fille "naturelle" de la concierge d'un petit immeuble populaire. Toute la première partie, très savoureuse, gravite autour de la loge et des occupants de l'immeuble, ainsi que des commerçants proches. Melle Sauvage, étudiante en médecine, apprend à lire et écrire à Pauline, puis, après la mort de sa mère d'un sarcome foudroyant, va la prendre en charge et l'introduire dans son hôpital pour en faire une infirmière. Cette seconde partie se déroule uniquement à l'hôpital où la vie du service, des médecins, des infirmières et beaucoup des malades est particulièrement juste et bien décrite. Malheureusement, la solitude et une déception amoureuse vont pousser Pauline au suicide, qu'elle va finalement réussir en se sacrifiant pour sauver une inconnue. Le réalisme poétique et toujours triste de Chauveau fait de ce texte son chef-d'œuvre le plus abouti tant au point de vue du style que des sentiments suggérés. Le jury du prix Renaudot ne s'y est pas trompé et ce roman obtint trois voix, ce qui le mit en seconde position après le chef d'œuvre d'un autre écrivain-médecin, Louis-Ferdinand Destouche dit Céline, *Voyage au bout de la nuit* (qui obtint six voix) ! *Pauline Gropsain* est dédié "À Roger Martin du Gard, mon ami".

- *Grelu* (19) 1934

Reprenons le texte du "prière d'insérer", manifestement écrit par Chauveau lui-même, envoyé avec les "services de presse" : "Œuvre réaliste qu'une forte dose de fantaisie, même de "loufoquerie", n'empêche pas de rester telle. L'histoire de Grelu commence en plein Pacifique, se continue à Marseille, sur la route Marseille-Paris, à Paris. Grelu entre dans une banque où il atteint le summum de la grandeur professionnelle. Il retombe au plus bas - Santé, berges de la Seine -, remonte modestement, tient boutique de bondieuseries. Sa fille, qu'il adore, le place enfin, pour se débarrasser de lui, dans un asile de vieillards. Réalité toute nue, dès lors, serrée de près et - dans la vie de Grelu, comme dans beaucoup de vies authentiques - dernière partie la plus réussie peut-être, pas la plus joyeuse. Si nous sommes tentés de reprocher à Grelu son manque d'unité, rappelons-nous qu'on n'en trouve guère dans la plupart des existences, bien que certains romanciers veillent nous faire croire le contraire". Les scènes chez les clochards et à l'hospice sont effectivement saisissantes de vérité. Un film de Serge Korber de 1974 *Ursule et Grelu*, avec Annie Girardot et Bernard Fresson, est tiré de *Grelu*.

De nombreux manuscrits de romans inédits existent, ils n'ont jamais trouvé d'éditeur !

Léopold Chauveau écrivain pour enfants, illustré par les autres

- *Histoire du Poisson Scie et du Poisson Marteau* (20) 1923 (Fig. 2). Ce recueil comprend quatre contes : "Histoire du poisson scie et du poisson marteau", "Histoire de la poule et du canard", "Histoire du vieux crocodile" et "Histoire de la placide tortue". Il est illustré de 38 dessins de Pierre Bonnard (1867-1947). Ces contes inaugurent un dialogue entre le père narrateur et son fils, "le petit père Renaud" âgé de quatre ans. La narration est interrompue par les questions de l'enfant ou du père :

“ — Est-ce que tu comprends ?

— Oui.

— En es-tu bien sûr ?

— C'est-à-dire que je ne comprends pas, mais ça m'amuse.

— Alors, puisque tu comprends pas, ce n'est pas la peine que je continue.

— Mais si ! puisque ça m'amuse !

— Comment cela peut-il t'amuser, si tu ne comprends pas ?

— Je ne sais pas ! Mais puisque je te dis que ça m'amuse !

— Alors je continue" (21).

- *Les histoires du petit Renaud* (22) 1927. Ce livre de contes est illustré de 52 dessins originaux rehaussés à l'aquarelle bleue et rouge de Pierre Bonnard. Prestigieux ouvrage que publie la NRF pour les étrennes de 1927 : imprimé sur grand papier, en tirage limité à 344 exemplaires, avec des gravures rehaussées de pochoir. Ce véritable livre de bibliophilie atteignait le prix de 160 francs pour un exemplaire broché sur vélin d'Arches, une somme considérable pour l'édition enfantine. L'idée de rehausser les images de touches de couleur, alternativement, en bleu et en rouge, donne une luminosité remarquable à l'ouvrage. Il est probable que le coloris a été réalisé à la main par l'artiste lui-même. Il contient cinq contes : "Histoire du gros escargot" ; "Histoire du petit serpent" ; "Histoire du gros arbre qui mangeait les petits enfants" ; "Histoire du petit ours" ; "Le loup et la tortue".

- *Petit tour de France* (23) 1938. Ce petit livre pour enfant est illustré de 16 lithographies en couleurs à pleine page et 15 illustrations in-texte en noir de Véra Braun (1902-1997) qui a été la muse de l'écrivain Eugène Dabit, ami de Léopold. Il s'agit de faire découvrir les grandes villes françaises (15 au total) à partir d'un événement (carnaval de Nice par exemple) ou d'une figure célèbre (Guignol pour Lyon). Les illustrations sont naïves et sans originalité. Le texte de Chauveau est souvent drôle et moqueur, toujours alerte et jamais mièvre. Extrait p. 5 (*Nice, promenade des Anglais*) : "De vieilles dames parfumées et peintes, en claires toilettes, de vieux messieurs noirs de cheveu, assis en de larges fauteuils, regardent passer, aller, venir, la foule cosmopolite".

- *Monsieur Tigre et Madame Tortue* (24) 1957. Cet album est joliment illustré par Jean Trubert. Le magnifique tigre est battu par la tortue pleine de malice dans cette histoire assez cruelle de lutte pour la vie. Ce texte est inédit.

- *Le petit cochon de pain d'épice* (25) 1962. Il s'agit de deux histoires du petit père Renaud (*in Les deux font la paire*, 1937), où, comme à l'accoutumée, le père Léopold

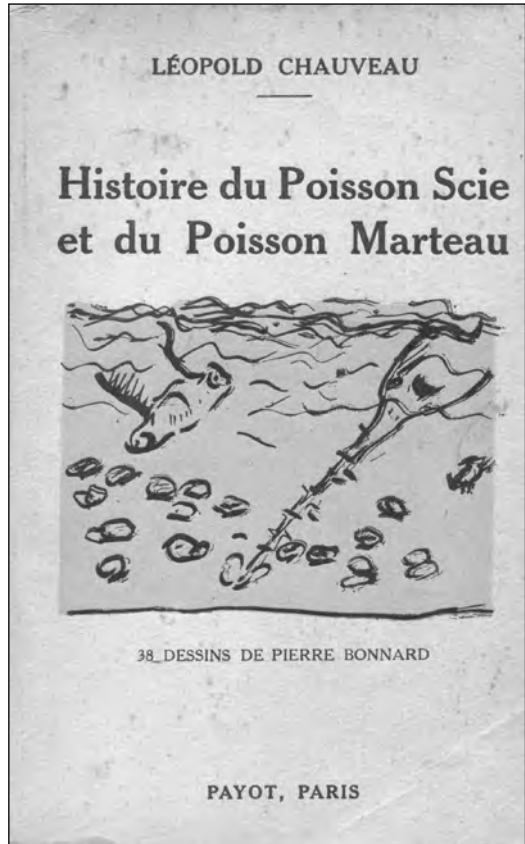


Fig. 2 : *Histoire du Poisson Scie et du Poisson Marteau* (illustration de P. Bonnard), 1923.

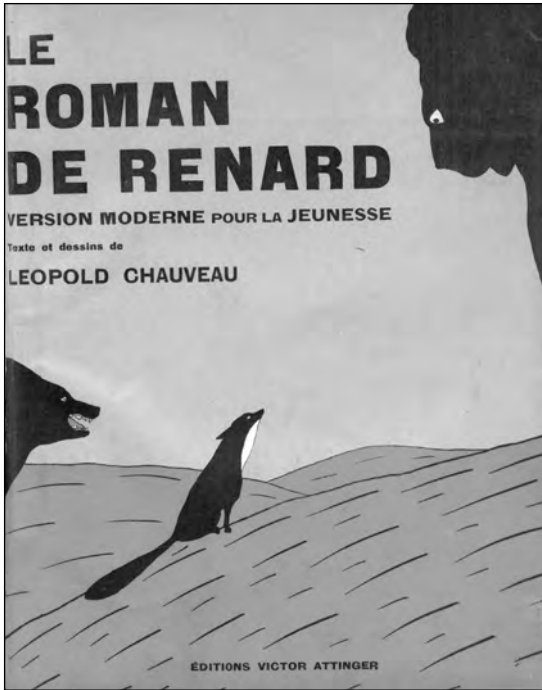


Fig. 3 : *Le Roman de Renard*, 1928 (version pour enfants)

1928 (Fig. 3). Elle est illustrée de 71 dessins remarquables de simplicité, à pleine page et en noir et blanc. Des rééditions ont lieu à partir de 1956 aux éditions La Farandole (sans le prologue et illustrées de 12 dessins).

- *Albums du petit père Renaud : Histoire de Roitelet* (29) 1928. Il s'agit d'un conte original unique dans un album de plus grande taille avec de belles illustrations (Fig. 4).

- *Albums du petit père Renaud : Petit poisson devenu grand* (30) 1928. Conte également original dans la même présentation que la précédente.

- *Histoire du Poisson Scie et du Poisson Marteau* (31) 1929.



Fig. 4 : *Illustration de Chauveau* in *Histoire de Roitelet*, 1928.

dialogue avec son fils Renaud : *Le petit cochon de pain d'épice* et *Le pied et le caillou*. Les histoires sont belles mais les illustrations hautes en couleurs de José et Jean-Marie Granier sont bien naïves ...

Léopold Chauveau écrivain et illustrateur pour enfants

- *Les cures merveilleuses du docteur Popotame* (26) 1927. La préface est du "Petit Père Renaud" ! Il contient quatre contes : Les cures du docteur Popotame (en dix chapitres), Le petit phoque, Le boa et le tapir, Histoire de l'ogre et 98 illustrations à pleine page. En 1929, l'ouvrage connaît une édition anglaise (27) - en français - pour apprendre le français aux petits Anglais avec questions en français après chaque chapitre et un glossaire français-anglais. La préface d'Isabelle Clarke compare Chauveau à Kipling.

- *Le Roman de Renard* (version moderne pour la jeunesse) (28)

Toujours dans la même présentation, un ensemble de trois contes : *Histoire du Poisson Scie et du Poisson Marteau*, *Histoire du vieux crocodile* et un inédit *Histoire de la limace*.

- *Histoires du petit père Renaud* (32) 1932. Ce recueil de huit contes comprend : Histoire du gros escargot, Histoire du petit serpent, Histoire du gros arbre qui mangeait les petits enfants, Histoire du petit ours, Le loup et la tortue, La placide tortue, La poule et le canard, Histoire de roitelet. Il est illustré en noir : 85 illustrations dont 18 à pleine page.

- *Les deux font la paire* (33) 1937 (Fig. 5). Recueil de 43 contes originaux ; les illustrations en noir sont de petite taille.

Léopold Chauveau peintre aquarel- liste

Ami de Pierre Bonnard, de Paul Gauguin et intime du sculpteur et peintre nabi Georges Lacombe (1868-1916), Chauveau a réalisé environ 500 aquarelles et 300 dessins. Une grande partie de son œuvre concerne les monstres : ainsi un de ses carnets de dessins daté de 1910 s'intitule "la maison des monstres".

- *Illustrations pour l'Ancien Testament* (inédites)

- *Les fables de La Fontaine* 1992. Les 26 aquarelles datées de 1921 sensées illustrer les fables de La Fontaine n'ont été éditées, avec une préface de son petit-fils Pierre, qu'en 1992 (34). Pour l'éditeur : "la précision du trait, la sobriété et l'apparente naïveté des dessins, le choix des couleurs rendent immédiatement accessibles les fables de La Fontaine ainsi mises en images".

- *Les Créatures hypothétiques* 2010. Édité par Élisabeth Brunet, libraire à Rouen, ce carton à dessins de kraft noir, à rubans, contient la reproduction en quadrichromie de 32 aquarelles en planches séparées : "dessins à l'encre de Chine rehaussés d'aplats à l'aquarelle, dont la facture épurée évoque les élaborations des surréalistes mais dont la teneur incongrue tire sa force et sa cohérence d'un graphisme qui n'a pas pris une ride". Ces "paysages monstrueux" selon ses dires, sont accompagnés d'un cahier réunissant quatre textes : une nouvelle de Chauveau probablement inédite, *Petit-Monstre* ; un hommage de Roger Martin du Gard ; une préface de Claude Aveline à une exposition ; et un texte de Philippe Dumas ; tous quatre illustrés, in-texte, de quelques "petits monstres" sculptés. La pièce de titre qui figure sur le carton à dessins, reproduit une 33^{ème} aquarelle. Le tirage a été limité à 500 exemplaires.

Léopold Chauveau sculpteur de monstres

"Fait des monstres généralement peu appréciés", écrit-il dans la notice bio-bibliographique du "prière d'insérer" de *Grelu* (1934). Cet intérêt est précoce puisqu'un tiers des



Fig. 5 : *Les deux font la paire*, 1937.

sculptures est réalisé avant guerre. André Malraux admirait aussi Chauveau dont il était l'ami. Le personnage de Möllberg dans *Les Noyers de l'Altenburg* a une ressemblance physique avec Chauveau et modèle aussi des figurines en glaise et en bronze, qu'il appelle "ses monstres". "Le mot leur convenait mal. C'étaient des animaux imaginaires,



Fig. 6 : sculpture d'un "petit monstre".
(©Marc Chauveau ; photographie J. Chevallier)

pingouins à face de chat, écureuils à nageoires, poissons à tête d'ectoplasme, rapaces à corps de singe... [] Mais tous appartenait à la même famille de gargouilles nostalgiques, et il y avait quelque chose d'inquiétant dans cette longue unité de tristesse..." (35). Pour M.P. Litaudon, "son imaginaire engendre des êtres difformes, mi-hommes, mi-bêtes, créatures inquiétantes ou fragiles, livrées à l'immense solitude d'un temps hors de l'Histoire". Exposée à trois reprises, son œuvre retint l'attention de l'écrivain et critique d'art Ramón Gómez de la Serna. Dans son ouvrage *Ismos* (1931), dédié aux avant-gardes du XXème siècle, celui-ci consacre à l'œuvre de Chauveau un chapitre intitulé "Monstruosismo", reconnaissant dans cette difformité que l'artiste sait rendre juste et nécessaire, une rupture de ban moderne, l'affirmation d'un humain trop humain pour ne pas porter en lui, naturellement, la boue des origines" (36). Un catalogue d'exposition à la galerie Billiet de Paris en 1938 contient un texte de Claude Aveline (37) (Fig. 6).

La mort et la postérité de Léopold Chauveau

Pour son ami Roger Martin du Gard, "Léopold Chauveau est une victime de Juin 40" ; il meurt brutalement en effet le jour du discours de capitulation de la France par le Maréchal Pétain, le 17 juin 1940, au château du Tertre à Sérigny près de Bellême dans l'Orne, chez cet ami absent. "Après l'invasion de la Belgique, il avait, malgré son âge, accepté la mission d'improviser, dans l'Eure, avec des moyens de fortune, un centre d'hébergement pour coucher, nourrir et soigner au passage les colonnes de réfugiés belges et français que l'avance terrifiante des blindés allemands jetait en désordre sur les routes. Durant des jours et des nuits, avec un dévouement inlassable, cet homme de 70 ans a fait preuve d'une initiative, d'une énergie surhumaines. Mais, l'excès de sa fatigue physique, joint au contact quotidien du déprimant spectacle de la déroute, et au sentiment de son impuissance devant tant de souffrances et de détresse, ont eu raison à la fois de sa résistance nerveuse et d'une santé qui était déjà secrètement atteinte" (38). Il est enterré dans le cimetière local avec grande difficulté en raison de la débâcle. Martin du Gard, après la guerre, fait poser, à ses frais, une pierre tombale. La tombe a disparu depuis !

Génie méconnu pour Roland Topor, il aura fallu attendre soixante-dix ans après sa mort pour que l'on redécouvre Léopold Chauveau en France, l'un des artistes les plus doués et les plus surprenants de sa génération. Selon son ami Martin du Gard, "Chauveau

LÉOPOLD CHAUVEAU (1870-1940), MÉDECIN, ÉCRIVAIN, PEINTRE ET SCULPTEUR

se mouvait à l'aise dans cette zone incertaine et d'une richesse inépuisable, qui commence à la réalité et se perd dans la fiction. Il possédait à la fois un sens exigeant du concret et le goût inné du fantastique. [...] Chez lui, l'embarquée dans le fantastique, voire dans le terrifiant, était bien une manifestation authentique de son génie personnel”.

NOTES

- (1) Exposition *Léopold Chauveau : art et littérature : les deux font la paire* à Orly, Centre culturel Aragon-Triolet, 2010, 46 p.
- (2) POIRIER J. - *Léopold Chauveau (1870-1940), chirurgien, écrivain, peintre et sculpteur*. Hermann, Paris, 2016.
- (3) PITOIS C. - Chauveau : sa vie son œuvre anatomique et physiologique. *Thèse méd. vét. Lyon*, 1998, 227 p.
- (4) CHAUVEAU L. - Étude critique des opérations pratiquées dans la caisse pour remédier à la surdité chez les sujets atteints d'otite chronique non suppurée. *Thèse méd. Paris*, 1898, puis G. Steinheil, Paris 1899, 84 p.
- (5) SAINT-CLAIR M. - *Galerie privée*. Gallimard (nrf), Paris, 1947, p. 124.
- (6) CHAUVEAU L. - *Petite Rosette*. Émile Guérin, Paris, sd [1890, puis 1906], 210 p.
- (7) CHAUVEAU L. - *La dette du Capitaine*. Boivin & Cie, Paris, sd (ca. 1900), 96 p.
- (8) CHAUVEAU L. - Proses. In *La nouvelle Revue Française*, n°53, 1^{er} mai 1913 : 718-725.
- (9) CHAUVEAU L. - *Derrière la Bataille*. Payot, Paris, sd (1917), 159 p.
- (10) CHAUVEAU L. - *L'Ombre du Pantin*. Au Sans Pareil, Paris, 1924, 205 p.
- (11) CHAUVEAU L. - *Le Roman de Renard*. Payot, Paris, 1924, 316 p.
- (12) GIDE A. - *Feuillets d'Automne*. Mercure de France, Paris, 1949, p. 123.
- (13) CHAUVEAU L. - Dabit au cœur fidèle. In Collectif. *Hommage à Eugène Dabit*. Gallimard (nrf), Paris, 1939, p. 45-52.
- (14) CHAUVEAU L. - *Monsieur Lyonnet*. Au Sans Pareil, Paris, 1930, 192 p.
- (15) LITAUDON M.P. - Léopold Chauveau et ses “histoires du petit père Renaud” : Cronos au cœur de l'invention. *Strenae* [En ligne], 6/2013, mis en ligne le 27 mai 2014, consulté le 29 décembre 2015, p. 5-6.
- (16) CHAUVEAU L. - *Ramponnot*. Au Sans Pareil, Paris, 1931, 205 p.
- (17) CHAUVEAU L. - *Ramponnot*. *Le Crapouillot*, février 1931, p. 10-13.
- (18) CHAUVEAU L. - *Pauline Grospain*. Gallimard (nrf), Paris, 1932, 221 p.
- (19) CHAUVEAU L. - *Grelu*. Gallimard (nrf), Paris, 1934, 215 p.
- (20) CHAUVEAU L. - *Histoire du Poisson Scie et du Poisson Marteau*. Payot, Paris, illustrations de Pierre Bonnard, 1923, 168 p.
- (21) *Ibid.*, p. 12.
- (22) CHAUVEAU L. - *Les histoires du petit Renaud*. Gallimard (nrf), Paris, illustrations de Pierre Bonnard, 1927, 46 f.
- (23) CHAUVEAU L. - *Petit tour de France*. Gallimard (nrf), Paris, illustrations de Véra Braun, album du Gai Savoir, n°9, (1938), 32 p.
- (24) CHAUVEAU L. - *Monsieur Tigre et Madame Tortue*, Éditions La Farandole, Paris, dessins de Jean Trubert, Collection mille images, 1957, 16 p.
- (25) CHAUVEAU L. - *Le petit cochon de pain d'épice*, Éditions La Farandole, Paris, dessins de José et Jean-Marie Granier, 1962, 8 f.
- (26) CHAUVEAU L. - *Les cures merveilleuses du docteur Popotame*, Les Arts et le Livre, Paris, 1927, 160 p.
- (27) CHAUVEAU L. - *Les cures merveilleuses du docteur Popotame*, J.M. Dent, London & Toronto, 1929, 97 p.
- (28) CHAUVEAU L. - *Le Roman de Renard*. Victor Attinger, Paris et Neuchâtel, 1928, 326 p.
- (29) CHAUVEAU L. - *Albums du petit père Renaud : Histoire de Roitelet*, Victor Attinger, Paris, 1928, 46 p.

- (30) CHAUVEAU L. - *Albums du petit père Renaud : Petit poisson devenu grand*, Victor Attinger, Paris, 1928, 46 p.
- (31) CHAUVEAU L. - *Albums du petit père Renaud : Histoire du poisson-scie et du poisson-marteau*, Victor Attinger, Paris, 1929, 46 p.
- (32) CHAUVEAU L. - *Histoires du petit père Renaud*. Denoël et Steele, Paris, 1932, 254 p.
- (33) CHAUVEAU L. - *Les deux font la paire*. Éditions Sociales Internationales, Paris, 1937, 190 p.
- (34) LA FONTAINE (J. de) - *Fables illustrées par Léopold Chauveau*. Circonflexe, Paris, 1992, 29 f.
- (35) MALRAUX A. - *Les Noyers de l'Altenburg*. Gallimard (nrf), Paris, 1948, p. 104-108.
- (36) Litaudon M.P. *Op. cit.* note 15.
- (37) Les Monstres de Léopold Chauveau : sculptures et dessins. Exposition du 28 janvier au 10 février 1938. Galerie Billiet, Paris, 1938.
- (38) MARTIN DU GARD R. - Léopold Chauveau. Introduction à l'adaptation radiophonique de *Monsieur Lyonnet* par Marc Allégret, 1948 (publié *in extenso* dans le catalogue de l'exposition *Léopold Chauveau, Art et Littérature : Les deux font la paire*. Orly, 2010).

RÉSUMÉ

Fils du grand vétérinaire Augustin Chauveau (1827-1917), Léopold Chauveau, né à Lyon, a eu son heure de gloire comme écrivain dans les années 1920-1930, avant d'être presque oublié ! Il a surtout été apprécié comme écrivain pour enfants et certains recueils ont même été illustrés par Pierre Bonnard, son ami. Ses romans ont été publiés à la NRF dans la collection blanche, il était l'ami de Gide, de Martin du Gard, d'Eugène Dabit... Médecin, interne des hôpitaux de Paris, chirurgien-ORL, chirurgien "derrière la bataille" pendant la Grande Guerre, il abandonne totalement la médecine après la guerre suite au carnage et au décès de son épouse et de deux de ses quatre garçons. Il sera alors écrivain, illustrateur de talent et sculpteur de monstres ! Il meurt épuisé pendant la débâcle de 1940. Ses contes pour enfants, adressés au petit Renaud (son fils décédé), établissent un dialogue outre-tombe réalisant un exutoire pour le père et une manière de faire exister son enfant ! Ils sont étudiés aujourd'hui par les spécialistes, réédités et découverts par les Japonais. Les contes de Chauveau sont délicieux et les illustrations exceptionnelles.

SUMMARY

Léopold Chauveau born in Lyon was a renowned writer during the years 1920-1930, then nearly forgotten. He was the son of Augustin Chauveau (1827-1917) the famous veterinary who had a leading role in the scientific life in the 19th century. Léopold Chauveau was particularly appreciated for his tales for kids. Some of his compilations were illustrated by his friend the painter Pierre Bonnard. His novels were published by the NRF so he was very closed to Gide, to Martin du Gard, to Eugène Dabit partners of this publishing house. At the first he was a medicine doctor, house doctor in Paris hospitals, ORL-surgeon, surgeon "beyond the fight" on the battle front during the WWI. But at that time greatly moved by the slaughter he had seen and by the deaths of his nearest and dearest : his wife and two of his four sons, he completely renounced his medical practice. He actually became writer, talented illustrator, monsters sculptor... He died exhausted during the debacle in 1940. His tales for children are a talk to little Renaud (his dead son) beyond the hereafter, they are an outlet for one's sorrow. All these texts are now studied by specialists, republished, discovered by the Japanese. All his books and novels are very sensitive, full of a philosophic spirit and a delicious imagination. His pictures are outstanding.

Le docteur Vangeon, alias Henri Ghéon un écrivain briard cofondateur de la NRF, en 1909 *

*Dr Vangeon, a.k.a. Henri Ghéon, a writer from Brie and
associated founder of the Nouvelle Revue Française*

par Francis TRÉPARDOUX **

Dans la production littéraire éclectique apparue en France durant la fin du XIX^{ème} siècle, le courant symboliste a rassemblé les œuvres les plus originales et innovantes de ce domaine, par les noms de Mallarmé ou de Verhaeren. Pour introduire notre propos, celui qui lie la médecine à la littérature, nous avons choisi de contempler le tableau peint en 1903 par Théo Van Rysselberghe (1862-1926), intitulé *La Lecture*, dans lequel est figuré assis autour d'une table encombrée de papiers un groupe d'hommes en habit bourgeois, recueillant les échos de la lecture poétique de celui dont la veste rouge de brique lance un bras éloquent vers eux ; c'est Émile Verhaeren. Vers le haut de l'image à droite, se tient debout un homme jeune, portant la barbe, les bras en appui derrière le fauteuil où s'assied André Gide, voisin ici de Maurice Maeterlinck. Cet auditeur barbu est le docteur Henri Vangeon, mieux connu de son nom de plume comme Henri Ghéon, poète, critique et dramaturge. De face Francis Vielé-Griffin, et debout à l'arrière Félix Fénéon.

Avec ce tableau, nous sommes à Paris, ou plutôt en banlieue, à Saint-Cloud où demeurait Verhaeren. Dans sa technique et dans son style, Van Rysselberghe (1) se réfère à Signac, agrémentant sa toile de patines discrètes qui nous rapprochent des nabis et de Maurice Denis. Nous assistons à une fusion du verbe, de la couleur et bientôt des orchestres tels que Ghéon en fera plusieurs chroniques analytiques, esprit fin qui capte les courants de l'esthétique de son temps, oscillant entre symbolisme et réalisme d'une part, entre classicisme et modernité, vocable inédit qui s'attachera à son nom.

Un enfant précoce en littérature, candidat au doctorat médical

Notre approche biographique vient satisfaire aux impératifs du genre, débutant sur les bords de la Seine. Henri Vangeon naît le 15 mars 1875, dans l'appartement jouxtant la pharmacie paternelle, officine dont le titulaire est Alphonse Vangeon, pharmacien de première classe, diplômé de l'École supérieure de pharmacie de Paris, reçu en 1858 (2). Marié l'année précédente, il est âgé de 42 ans, établi à Bray-sur-Seine dans la limite qui

* Séance de mai 2016.

** 9, rue des Gâte-Ceps, 92210 Saint-Cloud.

<http://www.mskgent.be/fr/collection/1900-trois-portraits/th-o-van-rysselberghe-la-lecture-par-emile-verhaeren>

sépare la Seine-et-Marne du département de l'Yonne, après avoir exercé à Paris. Il est originaire de Chartres, où il est né en 1833 dans une famille d'artisans, tandis que son épouse Pamela Petit vient de Rouen, où elle est née en 1845 issue d'une famille de commerçants, éduquée dans l'aisance, largement instruite et familiarisée à Paris dans le domaine des lettres et des arts. Témoin présent pour elle à son mariage (4), apparaît Charles Desolme, écrivain et journaliste parisien (3), qui a été lié au parti républicain, puis créateur en 1853 de la revue *L'Europe Artiste*, feuille dans laquelle on traitait de la littérature, des beaux-arts, des théâtres et de la musique, à la façon saillante de l'esprit parisien. Vaudevilliste de boulevard, homme d'industrie, Desolme révèle ici un lien d'esprit qui met la littérature en bonne place dans le couple Vangeon, partagé entre la province et la capitale. Avec la navigation à vapeur, la voie fluviale reliait Paris par la Seine jusqu'à Nogent, comme l'évoquait Flaubert à l'entrée de son *Éducation*. Depuis cet épisode de l'année 1840, elle a été supplantée par le chemin de fer en 1848, présent à la station Les Ormes, en direction de Nogent-sur-Seine et de Troyes. La famille mène une vie paisible, dans cette bourgade animée de commerces, ornée de promenades ombragées.

Adolescent au regard enjoué, à l'abord aimable, le jeune Henri reçoit une large éducation. Lecteur des auteurs latins, de Shakespeare et de Racine, il a huit ans, nous dit-on, lorsqu'il écrit sa première pièce de théâtre intitulée *La trahison d'un mari*. Élève brillant ouvert à l'art et à la poésie, il suit des études d'abord au collège de Sens (de nouveau Frédéric Moreau et Deslauriers), puis à Paris. Bientôt l'attrait des livres occupe son temps lorsque la volonté paternelle exige de lui qu'il devienne médecin. Âgé de 57 ans, son père décède en 1890. La famille, avec sa jeune sœur Marie-Charlotte, va se transférer à Paris après la vente de la pharmacie, et le jeune Vangeon débute ses études de médecine en 1897. Il va les mener de front avec ses premiers engagements en littérature, au moment de son entrée dans l'équipe de rédaction de *L'Ermitage*. Déjà familier de ce monde qui s'ouvre à sa plume, il adopte pour elle le nom de Ghéon.

Durant sa dernière année d'études, Henri Vangeon se trouve affecté dans le service médical d'obstétrique du professeur Ad. Pinard (5), célébrité reconnue dans sa spécialité. Nous sommes en 1901, date à laquelle sa sœur Marie épouse Albert Macquin (8), ingénieur agronome, industriel du sucre à Bray-sur-Seine, lequel s'est illustré dans le Bordelais pour lutter contre le phylloxéra de la vigne. Avec ses succès, il y a acquis d'importants domaines vinicoles. Présent à ce mariage, le docteur Labadie-Lagrave (6), ami de la famille, est mandaté pour intervenir auprès de Pinard en faveur de Vangeon. Mal orientée, sa requête échoue; Henri est recalé. Toutefois, il ouvre son cabinet médical à Bray et obtient son diplôme en novembre (7). Dans le pays, le nom de Ghéon est interdit car ses clients n'accepteraient pas que leur médecin fût poète. La population est banale, sans pensée; mais les bords de Seine et la nature briarde sont riches d'attraits qui l'émeuvent et lancent sa plume sur le papier. C'est le fond gaulois de ses *Chants d'aube*; de ses *Campagnes simples*; des *Solititudes de l'été*; des *Chansons du potager*, où vient bruir la plénitude de sentiments du pays et de son peuple. Le docteur Vangeon dans sa pratique du jour, ressent-il le besoin de rejoindre ses collègues de plume, ôtant le masque lorsque le train parvient à la gare de l'Est ?

Un changement se prépare pour le rapprocher de Paris. Abandon de Bray pour s'installer en 1909 avec sa mère à Orsay, riante bourgade baignée d'étangs dans les eaux de l'Yvette, localité de l'ancien département de Seine-et-Oise, bien desservie par la ligne de Palaiseau. Son nouveau cabinet sera ouvert au numéro 9 du boulevard Dubreuil, bâtisse

harmonieuse de bourgeoisie provinciale, sobre et discrète. Sa présence en banlieue lui permettra de circuler rapidement, le rendra disponible pour inaugurer ce qui sera bientôt la *NRF* lorsque sera fondée la maison Gallimard.

Au sein de *L'Ermitage*, un jeune auteur rédacteur, 1896 - 1906

L'attrance vers Paris est celle qui le relie aux cercles littéraires, à ses mouvements, à ses idées, à ses créations dans la stimulation des sens, des confrontations des cercles, des personnes, des œuvres, de la production des éditeurs, des scènes de théâtre. Si chez lui l'insouciance est présente, elle est celle de sa jeunesse heureuse: "Tel il s'élançait dans la vie, plein d'ardeur ; tout joie, jeunesse, enthousiasme, don et abandon", écrira de lui André Gide. Avec le *Mercur de France* où il publie ses *Chants d'aube*, ce sera la rencontre des tenants de *L'Ermitage*, revue mensuelle de littérature, créée en 1892, dirigée par Edouard Ducoté lorsque Ghéon y est nommé rédacteur. En mars 1897, débute sa revue des livres en prose. Il s'annonce à son public avec retenue : "J'entreprends de parler tous les deux mois en cette place des livres en prose. Ce n'est pas sans une certaine appréhension que j'assume la tâche délicate qui me fut si aimablement confiée, et je me fais une idée trop haute de ce qui doit être la fonction de critique pour ne pas craindre de m'y trouver inférieur. Il est difficile à celui qui tente lui-même de faire quelque œuvre originale et qui par conséquent a sur l'art une opinion personnelle, de rester équitable en jugeant les œuvres des autres". La personnalité dominante de Gide cimenter les composants de la revue, ceux de l'équipe de direction, et ceux qui y participent de l'extérieur, à la fois producteurs que l'on publie, devenant à la suite critiques de leurs collègues dans un jeu de miroirs rendu possible par l'abondance des publications, romans et poésies, et parfois sur le théâtre. Dédié au mouvement symboliste, celui-ci y est généreusement servi sous les noms de Mallarmé, Verhaeren et Maeterlinck. Viennent ensuite Albert Samain, Henri de Régnier, Francis Jammes, Gustave Kahn, Francis Vielé-Griffin (9) et Paul Fort. Les parutions s'ornent de lithographies de Paul Berthon, champion de l'Art nouveau, post-raphaélite, parcouru de fraîcheur végétale, fragilité des traits donnés à Mélisande surprise par Pelléas dans les feuillages bruissants. Plus viril est le trait lourd et profond d'Eugène Vibert dans la violence du geste contondant. Ce dessinateur fruste s'oppose à ses voisins de pages, comme s'oppose le symbolisme au courant réaliste du roman de cette fin de siècle, déjà avec Balzac, puis Goncourt, Zola et aussi Bourget que Ghéon juge arrivés à une phase d'épuisement du genre. Renouveau, lui semble-t-il, chez les auteurs analystes de l'introspection, Ibsen, Tolstoï et Dostoïevsky, possesseurs d'un fluide véridique et puissant. Voilà pour les grandes lignes, prolongées par des entrées multiples et variées, pour René Boylesve, Henri Bordeaux, Edmond Jaloux, Alphonse Germain. *L'Ermitage* n'est pas empressé pour Alfred Jarry, ni pour Georges Courteline. L'équation d'équilibre tendrait à se rompre entre le classicisme et le modernisme. On accueille Paul Adam, Rémy de Gourmont, ainsi que Jacques Copeau et Paul Claudel.

La cohésion et les affinités du groupe sont confirmées. En 1899, Ghéon a publié son roman *La vieille dame des rues*, puis en 1903 *Le consolateur* édité par Fasquelle. Favorables commentaires sur lui portés par Edmond Jaloux, jugeant ce roman comme "un livre unique et délicieux, absolument neuf, à la fois plein de comique latent et d'humanité" ; ne serait-ce pas en raccourci le portrait de caractère de son auteur ? Les séjours et les échanges de visites à la campagne, en Normandie, sur le val de Loire, nourrissent les discussions, les projets, de la famille Van Rysselberghe, de Viellé-Griffin, de Gide et



a



b



c



d

Figures extraites de *L'Ermitage*, année 1902. - De Paul Berthon, la page de couverture (a.) avec sa maisonnette en contre-jour, isolée dans la verdure. Souvent reprise, la vignette de Berthon figurant l'art poétique (b.), où le jaune orangé tranche sur le vert tendre et le blanc des lys. En bas (c.), La ruade gravée en noir par E. Vibert. Teintes délicates pour le *Pelléas* de Maeterlinck (d.).

de Ghéon, ponctués de voyages en Méditerranée. Pour le médecin, les affaires à Bray sont ralenties. Il envisagerait de postuler pour un poste de fonctionnaire à Paris. Sa mère se plaint de l'éloignement de sa fille. Ce sera le choix de son installation à Orsay (Essonne) en 1909. Chiffrée par Koffeman (cf. Biblio.), la contribution rédactionnelle de Ghéon dans les parutions de *L'Ermitage* de 1896 à 1906 a été la plus abondante avec 927 pages, et 463 pour Gide. Leurs ambitions de création, comme leur entente réciproque, fortifient la pérennité de ce périodique, cependant que sur le fond apparaissent les prémices d'une époque différente lorsque le XIX^{ème} siècle se clôt, et qu'un renouvellement de genre et de format de leur revue serait à envisager.

Transition et rebond éclatant avec la création de la *Nouvelle Revue Française* - NRF

Mené par Gide, le noyau littéraire de ses collègues et amis s'apprête à donner à leurs productions de prose ou de vers un nouvel organe de publication dont la vocation s'impose à eux naturellement dans le prolongement de leurs idéaux partagés. La création de la *Nouvelle Revue Française* - NRF oscillera entre modernisme et anti-modernisme, mieux défini selon le vocable donné par Henri Ghéon de "classicisme moderne". La venue de Jean Schlumberger, et peu après de Gaston Gallimard, donne financièrement la possibilité de débiter ses publications qui se font sous forme d'abonnements, de recensions et de critiques d'ouvrages, de textes originaux servis par un nombre de pages suffisant, par une typographie propre et soignée, sans ornements graphiques. Ses dirigeants sont des littérateurs confirmés et des érudits, sortant ainsi des contraintes de l'édition purement commerciale. L'expansion de la *Revue* est notable, entraînant vers elle les auteurs de qualité certaine. Placé en première ligne parmi les fondateurs, Ghéon brille par son aisance rédactionnelle utile aux pages de présentation et à celle des notes littéraires intercalées dans les chapitres, faculté particulière que lui reconnaissent ses collègues. Il prend en charge l'édition de la partie poétique, où sera présent son ami Vielé-Griffin. Parmi les manuscrits reçus, Ghéon vient de repérer en 1911 les premières pages données par Marcel Proust, ce débutant mal connu. Il sera élogieux en janvier 1914 pour son premier roman *Du côté de chez Swann*, à rebours de la position malheureuse de Gide et de Gallimard.

Porté par les acquis de sa maturité littéraire, Ghéon produit un volume intitulé *Nos directions* dans lequel il discute des effets du réalisme sur la poésie, des limites acceptées dans la composition poétique en vers libres et des questions du rythme, de la renaissance théâtrale et du lyrisme en poésie et à la scène. Déjà en 1909, il en exposait savamment la question au cours de sa conférence donnée au Salon d'automne, *Le mouvement dans la Poésie lyrique française*, édifié depuis Malherbe, par les classiques, puis les romantiques suivis des symbolistes. Ardent vers-libriste Ghéon est un admirateur des poésies de Walt Whitman, présentées dans les pages de *L'Ermitage*, et portées par les traductions de Francis Vielé-Griffin.

Tropisme spontané autour de Paul Desjardins (1859-1949), journaliste et normalien, fils de l'académicien Ernest Desjardins, qui lance au voisinage d'Auxerre (Yonne) les séminaires littéraires et philosophiques de Pontigny auxquels prend part Henri Ghéon. Ainsi les Décades de Pontigny se proposent d'être un laboratoire d'idées et de sentiments, prestige intellectuel et mondain, où brille le groupe de la NRF parmi des journalistes et des hommes politiques, au sein d'une société choisie, dont les entretiens devaient satisfaire aux aptitudes de l'esprit et aux exigences du cœur. Avec talent, apparaît le secrétaire de rédaction Jacques Rivière (1885-1925), professeur de lettres (10), beau-

frère du romancier Alain Fournier. Il est le fils du professeur de médecine bordelais, Maurice Rivière. Écarté de sa fonction par la guerre, il relance la revue en 1919, accueillant de grands auteurs, Proust, Claudel, Valéry, Martin du Gard, Saint-John Perse et Fargue. Bientôt d'autres noms apparaissent Malraux, Breton, Aragon, Supervielle, Artaud, Morand, Jouhandeau et Mauriac. Avec sa disparition prématurée en 1925, lui succèdera Jean Paulhan.

Dans cette période précédant la guerre, c'est aussi la venue des Ballets Russes de Diaghilev qui se produisent dans la salle du Théâtre des Champs-Élysées, inaugurée en 1911, ornée des fresques de Maurice Denis. Ghéon en fait la présentation rédactionnelle, s'émerveillant de *Petrouchka* et de *L' Oiseau de feu*, goûtant la musique de Stravinski. La fusion des éléments lui paraît originale, dans la beauté naïve des contes merveilleux, d'où le drame est absent. Dans sa nouveauté, ce spectacle rejoint les conceptions données par Mallarmé une décennie auparavant, dans une vision scénique et thématique déparée du XIX^{ème} siècle. Ghéon s'investit dans la rénovation dramatique, associé à Jacques Copeau (1879-1949) lorsqu'apparaissent les premières soirées du Théâtre du Vieux-Colombier (6^e arrondissement), antithèse des pièces de boulevard, pour offrir des textes de références à un public exigeant. En 1912, Ghéon y donne *Le Pain*, tragédie populaire en quatre actes, dans la distribution de laquelle apparaît le jeune Louis Jouvet, pharmacien dévoyé sur la scène. Le texte est publié par la NRF et la pièce est bien accueillie par les connaisseurs du vers libre, dans une acoustique du verbe qui fait le choix des associations. Le sujet met en scène le thème de la solidarité dans un village ravagé par la guerre, sauvé de la famine par l'action courageuse de son boulanger. Ghéon signe une dramaturgie dépouillée, [mue par des cerveaux échancrés] où surgit une part furtive des personnages modelés sous la plume d'Henrik Ibsen, pharmacien engagé dans le drame. Une seconde pièce de lui sera remarquée en avril 1914, *L' eau de vie*.

1914-1918, Vangeon médecin dans la guerre, Ghéon poète et patriote

Alors qu'une malformation cardiaque l'exemptait du service, Ghéon s'engage en septembre 1914, et reçoit son affectation en décembre dans le 29^e régiment d'artillerie sur le front belge. En 1915, on le trouve à Dunkerque, Nieupoort et Dixmude. La violence des combats, l'horreur des hécatombes humaines forment un chaos qui repousse dans l'oubli les belles années de sa vie antérieure. Une dimension nouvelle dans la condition humaine vient prendre possession de son esprit au moment où apparaît le capitaine Dominique Dupouey au contact duquel Ghéon trouve un écho aux questions posées, lui révélant la force de la foi retrouvée. Dupouey est tué à la bataille de l'Yser. Sur ces années de guerre, s'impose la lecture de ses *Carnets* et celle de *L' Homme né de la guerre: témoignage d'un converti*, qu'il publie en 1919. Son patriotisme résonne en vers lorsqu'il publie à la NRF en 1916, son volume intitulé *Foi en la France, Poèmes du temps de guerre, per patriam ad dominum*.

Aux hommes de la tranchée et de l'assaut

Tant aux morts qu'aux vivants

et aussi à mes camarades du 29^e d'artillerie

Je dédie en hâte ces pages

aux armées, décembre 1915, H.G.

La grande ronde de la communion des hommes

“Votre main mes frères, de tous les cieux

à qui fut donnée la même lumière . . .

- et pour l'aimer les mêmes yeux !
Dans ma main droite, dans ma main gauche,
votre main, et fermez le rond
où tous les hommes sentiront
courir une onde large et chaude !
Nous ne sommes qu'un fleuve autour
de l'immense terre commune ; etc...
Oui, la mort et toutes les morts : celle que
l'on subit et celle que l'on brave . . .
Oui, la patience, la souffrance et l'endurance . . .
Oui, l'assaut :
- alors, on se serre les mains, on bondit et
Vive la France !

En 1918, le docteur Vangeon fait l'objet d'appréciations élogieuses de la part de sa hiérarchie, déclarant qu'il est un médecin capable, instruit, très méritant, très digne d'obtenir de l'avancement. Ce jugement confirme pour lui des qualités professionnelles qu'il tient dans la discrétion. Son endurance, sa bonne humeur communicative lui ont donné la capacité de stimuler ceux qui l'entourent, tout au long du conflit. Il est décoré de la croix de guerre, et recevra celle de chevalier de la Légion d'honneur en 1920 à titre militaire.

Retour à Orsay et à Paris, le temps de la foi et des mystères

Malgré l'appel cordial de Jacques Rivière, Ghéon prend des distances avec la NRF lorsque sa route est tracée dans l'esprit de la tradition religieuse. À pas mesurés dans l'indépendance, sa rupture sera effective en 1925. Ce n'est pas une trahison; c'est un ailleurs, mieux à même de satisfaire ses besoins de créations personnelles, car la NRF conquérante impose ses codes à ses adeptes, navigue dans les courants mouvants du genre littéraire, dans ce qui devient un monde d'intellectuels. Ghéon souhaite entrer dans la communauté du Tiers Ordre de saint Dominique dont il suivra la règle. Rien ne l'en détournera.

D'une guerre à l'autre, Ghéon s'affirme comme un auteur dramatique chrétien, avec une production abondante de pièces d'inspiration religieuse, retraçant pour la plupart les légendes mystiques des saints du passé, et ceux plus proches de son époque, telle sa *Sainte Thérèse de Lisieux*, ou bien sa *Bernadette devant Marie, histoire véridique du fait de Lourdes*, en cinq actes et douze tableaux, et un prologue légendaire donnée en 1931. Dans l'ordre des grands spectacles, il compose celui qui vient couronner les cérémonies du renouveau de la cathédrale de Reims en juillet 1938, intitulé *Le jeu des grandes heures de Reims*, qui sera donné en présence du président de la République. Dans l'expression de sa foi catholique, il trouve une voie de parole appropriée à son désir de la communiquer, de la partager lorsque les saints peuvent revenir au présent devant l'assemblée des fidèles. Venus du Moyen-âge et de ses ogives gothiques, la forme des mystères renaît sous sa plume, incitée peut-être par la trame du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* composé par Charles Péguy dès 1895. La présence de Péguy à Orsay de 1909 à 1914, leurs rencontres et leurs conversations ont laissé une empreinte de marque sur Ghéon jusque dans ses *Poèmes du temps de guerre* où il évoque sa mort de septembre 1914. Il serait utile d'approfondir leurs influences dans ce qui a été pour le premier une reconquête spirituelle, et vécu plus comme un retournement pour le second.



Henri Vangeon, médecin-major avec ses brancardiers en 1917.

Il compose des féeries pour les enfants (*La belle au bois dormant, Le Chat botté, La fille du sultan*), des livrets mis en musique par André Jolivet, le ballet *Guignol et Pandore* dansé par Serge Lifar. Ces titres, dont la liste est nombreuse dans le catalogue de la BnF avec plus de deux cents entrées, peuvent susciter l'étonnement par la diversité des sujets et des genres abordés, mais ne peuvent être détaillés dans le cours de ce bref exposé. Nous nous arrêterons sur son principal ouvrage de musicologie, témoignage d'une démarche personnelle vers l'œuvre de Mozart.

En 1930, il s'associe à François Mauriac dans la création de la revue catholique *Vigile* à laquelle collaborent Paul Claudel, Jacques Maritain et Étienne Gilson, soutenus par l'éditeur Grasset. Ghéon y publie un article intitulé *L'enfant Mozart*, qui annonce la suite qu'il donnera à ce sujet. C'est en 1932 que paraît aux éditions Declée-De Brouwer (Bruges-Lille), son volume intitulé *Promenades avec Mozart*, fort de près de cinq cents pages, divisé en douze chapitres, dont le premier inscrit l'enfant en costume de soie, *De cinq à dix ans, le temps des promesses*, jusqu'au final porté par *Le Requiem interrompu dans l'incognito de la gloire*. Biographie fragmentée, en forme d'évocations et de promenades à Salzbourg, Vienne et Paris, c'est aussi un essai sur l'esthétique musicale et ses mouvements dominants en Europe, soutenu par des analyses des œuvres les plus marquantes, de musique de chambre et d'opéra de ce compositeur.

La place particulière faite à l'enfant Mozart révèle la question portée par Ghéon, sur sa précocité, comme sur son génie créateur. La précocité tient de l'inné, frappant d'inégalité les individus quant à leur degré de capacités. Associée aux dons de la création, pourrait-on l'expliquer par une physiologie d'exception ? Laquelle et comment ? La science médicale n'a pas répondu. L'enfant Mozart fut-il exploité par son père ? Ghéon y voit une part de rudesse : "on a dédaigné l'enfant Mozart. Un enfant ne réfléchit pas, ne pense pas; il demande le *pourquoi* de tout, et se satisfait des *parce que* de la fable comme de celui de la science". L'harmonie lumineuse, comme la construction de ses mélodies portent à la perfection, là où domine de façon inextinguible la vivacité du mouvement inégalée dans sa verve insouciant, marque raffinée des cours de la fin du XVIIIème siècle. Voilà comment le souligne Ghéon : "Sur quelques cordes à violon, Mozart a édifié pour les "purs" un palais plus miraculeux que ceux de tous les princes archevêques", citant ici le *Divertimento en mi bémol* (K. 563) et le *Trio en sol avec piano* (K. 554). Dans le même champ de la perfection, il choisit le *Quintette à cordes avec clarinette en la* (K. 501) comme emblématique de l'intime dans l'art mozartien, développant pour les passages plus retenus ce qu'il nomme "la tendre fraîcheur du sentiment". S'agissant de *La Flûte enchantée*, Ghéon en rappelle la genèse scénique, remaniée et accommodée aux besoins du commanditaire, sorte de mélanges ou de : "salade de thèmes disjoints", qui caracolent entre l'Égypte et les étoiles, tableaux irréels de bande dessinée, vivement animés et colorés de chant et de musique, sans recherche profonde, nous dit Ghéon, "car Mozart n'avait pas l'esprit philosophique; mais il avait le cœur religieux". Sur ce point, chacun appréciera son jugement, porté par la beauté de l'ultime *Requiem*. D'une manière générale, il est intéressant de noter les commentaires de Ghéon sur les procédés d'unification de la composition musicale, de l'importance des variations et de leur abandon, de la structure des passages intermédiaires, sortes de raccords incertains au temps de la mélodie obligée, celle-ci disparaissant chez Wagner alors que les premiers y sont partout sans structure palpable à l'oreille. On sait que le docteur Vangeon touchait le clavier sur les partitions classiques, et qu'il maniait le pinceau avec l'art du début du siècle. Sa double identité est révélée en 1926 lorsqu'il écrit dans le *Journal paroissial* d'Orsay (imp. Mariquot) un article sur les bienfaits du théâtre chez les jeunes gens et jeunes filles des patronages. Ainsi porte-t-il de façon inattendue, sa double signature "Henri Ghéon (Docteur Vangeon)".

En 1934, il quitte Orsay et vit à Paris rue Saint-Didier, entouré de ses nièces, jusqu'au mois de juin 1944 lorsqu'il décède. Sa dernière œuvre romanesque *La Jambe noire* associe la médecine à la mystique chrétienne, en s'appuyant sur la légendaire transplantation du membre par les saints Côme et Damien. Ghéon a suivi sa voie d'inspiration religieuse, marquée de haute considération au Canada lorsqu'y est donné son mystère *Le jeu de Saint Laurent du fleuve*, y recevant le grade de Docteur *honoris causa* de l'université Laval. Pour clore notre propos à l'issue de ce retour sur une œuvre riche de sa belle créativité, nous disons qu'avec ses dons d'écrivain et d'artiste, le docteur Vangeon fut un médecin praticien dans la ville d'Orsay qui l'a honoré d'une inscription sur la maison qu'il habita. La masse de ses écrits, de ses correspondances fait l'objet d'études approfondies, par la valeur informative qu'ils révèlent dans cette période particulièrement féconde et diverse pour la littérature de cette partie du XXème siècle, celle des heurts des conflits de guerre autant que des courants de l'esthétique littéraire et théâtrale.

FRANCIS TRÉPARDOUX

REMERCIEMENTS

L'auteur exprime sa gratitude au docteur Jacques Chevallier, à la municipalité d'Orsay (Essonne), ainsi qu'à celle de Saint-Cloud (Hauts-de-Seine) ; également à la bibliothèque de l'Académie nationale de médecine, ainsi qu'à la bibliothèque diocésaine de Versailles pour l'aide attentive dont il a bénéficié.

NOTES

- (1) RYSELBERGHE Théo Van, peintre belge fixé à Paris en 1897, se lie avec Gide, Ghéon et de nombreux artistes. Son épouse Maria apprécie la littérature ; leur fille Élisabeth sera la mère de Catherine Gide, née en 1920. Son tableau *La Lecture* appartient au musée des beaux-arts de Gand (Belgique).
- (2) VANGEON (Alphonse-Antoine), né à Chartres en 1833. - "Synthèse de pharmacie et de chimie", mémoire présenté le mardi 17 août 1858 pour obtenir le titre de pharmacien de 1ère classe, École supérieure de pharmacie, Paris, Thunot imp.
- (3) DESOLME (Charles-Laurent), né en 1817 à Paris, décédé en 1877, boulevard de Clichy. Après de brillantes études au Collège Bourbon, il est correcteur à la *Gazette de France*, puis gérant de *L'Europe industrielle* (1836). Republicain engagé très à gauche, il est arrêté et déporté en Algérie, et rentre à Paris en 1853, collabore avec Alexandre Dumas dans *Le Mousquetaire* (1855), aussi avec Théophile Gautier ; il crée différents périodiques d'annonces financières.
- (4) Acte de mariage du 10ème arrondissement à Paris, du 15 mars 1873. La mère d'Alphonse Vangeon est veuve ; les deux parents Petit sont présents. Pour témoins, Adolphe Vangeon, frère du marié, et Pierre Planche. Pour elle : Charles Desolme ci-dessus nommé, et Auguste Miroude, rentier de 72 ans domicilié à La Ferté-sous-Jouarre (arrondissement de Meaux, 77), originaire de Rouen, d'une famille de commerçants alliée aux Foloppe et Halbou (ceux-ci marchands à La Ferté), cousin de Pamela Petit.
- (5) PINARD (Adolphe) 1844-1934. Natif de Méry-sur-Seine, département de l'Aube, il est diplômé à Paris en 1874, obstétricien français parmi les plus illustres, membre de l'Académie nationale de médecine, professeur agrégé à la Faculté de médecine (1878). Sur plusieurs décennies jusqu'en 1910, son action persévérante concerne les maternités et l'allaitement. L'aboutissement de son engagement viendra avec la création de l'Institut de puériculture, boulevard Brune à Paris, sans omettre les établissements et cliniques qui portent son nom (Nancy). Au terme de la guerre 1914-1918, il publie en faveur du *Comité national de l'éducation physique et sportive et de l'hygiène sociale*, dans le but de promouvoir les activités corporelles de plein air. Son fils Georges, âgé de 26 ans, tombe au champ d'honneur en 1915.
- (6) LABADIE-LAGRAVE (Frédéric), Nérac 1844 - Paris 1917. Médecin de la Faculté de Paris, il œuvre dans les ambulances durant le conflit de 1870. Il est connu par des publications médicales remarquées en gynécologie (*Traité médico-chirurgical de gynécologie*, qui connaîtra quatre éditions successives de 1898 à 1914), dans les domaines du diabète, des maladies du foie. Médecin des hôpitaux, il collabore avec S. Jaccoud dans le *Nouveau dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques* (J.-B. Baillière, Paris 1864 - 1886, 40 vol.) ; il est traducteur pour *De la température dans les maladies* (Savy, Paris, 1872) de C. A. Wunderlich (*Das Verhalten der Eigenwärme in Krankheiten*, Leipzig, Wigand 1870), ainsi que pour *Traité pratique des maladies des reins* (Delahaye, Paris 1874), traduit de l'allemand de S.S. Rosenstein (*Die Pathologie und Therapie der Nierenkrankheiten*, Berlin, Hirschwald, 1870.)
- (7) VANGEON H., thèse de médecine soutenue à Paris en 1901, réf. T.XLVII, n° 444, intitulée "Contribution à l'étude du cacodylate de fer dans le traitement des anémies en général et en particulier dans celui de la chlorose". Pas de surprise sur un sujet amplement étudié en son temps pour favoriser diverses thérapeutiques martiales.
- (8) MACQUIN (François-Albert), né en 1852 au château de Villeceaux, à Jaulnes, village proche de Bray (77), fils d'un industriel du sucre, il est ingénieur agronome. Durant la crise du phylloxera, il propose le plant greffé qui devait sauver le vignoble bordelais. À partir de 1887, il achète plusieurs domaines à Maison neuve, qui formeront le Château Macquin. Association de raison, son mariage avec Marie-Charlotte Vangeon a lieu le 28 janvier 1901 à la mairie de

LE DOCTEUR VANGEON, ALIAS HENRI GHÉON

Neuilly-sur-Seine (Hauts-de-Seine) lieu de résidence de Pamela Vangeon et de sa fille. De cette union naissent deux fillettes propriétaires dans les vignobles de Bordeaux. Elles rassembleront les archives de Ghéon, que leurs familles donneront en 1992 à la BnF. En ligne, voir le site Corre-Macquin.

- (9) VIELÉ-GRIFFIN (Francis), citoyen américain, né en 1864 à Norfolk (Virginie), établi en 1872 à Paris avec sa mère divorcée ; il est écrivain et poète. Avec Mallarmé et Gustave Kahn, c'est un théoricien du vers libre, auquel il donne sa densité, ses nuances, dans une mélodie révélant son être secret. Il dirige la revue *Les entretiens politiques et littéraires* (1890), et rejoint *L'Ermitage*. Sa correspondance avec Ghéon et avec Gide entre autres a fait l'objet de publications détaillées. De situation aisée, il reçoit longuement ses amis en Poitou au château de La Roche-à-Giré, puis à Nazelles, et à La Thomasserie, près d'Amboise et de Chaumont. Il traduit les auteurs américains et fait connaître Whitman (1817-1892) au public parisien. Décédé à Bergerac (Dordogne) en 1937, il était commandeur de la Légion d'honneur.
- (10) RIVIÈRE (Jacques), né en 1885 à Bordeaux, fils du professeur Maurice Rivière, obstétricien, enseignant à la Faculté de médecine. Il se lie d'amitié avec Alain Fournier dont il épouse la sœur. Professeur de lettres, il entre en contact en 1911 avec Gide qui l'accueille chez lui. En 1919, Rivière affirme la neutralité politique de la NRF, alors que le séisme de la guerre a pu affecter les convictions des uns et des autres. Sa direction de la NRF est une réussite jusqu'à sa mort prématurée en 1925.

BIBLIOGRAPHIE

- ASSOULINE P. - *Gaston Gallimard, un demi-siècle d'édition française*, folio Gallimard, Paris 2006.
- BOSCHIAN-CAMPANER C. - "La conception du vers libre dans la correspondance Viellé-Griffin - Ghéon", in *actes du colloque : L'esthétique dans les correspondances d'écrivains et de musiciens XIXème et XXème siècles*, Université Paris-Sorbonne (dir. Michel A. et Chotard L.) P.U. Sorbonne, Paris, 2001.
- BOSCHIAN-CAMPANER C. - *Henri Ghéon camarade de Gide, biographie d'un homme de désir*, Presses de la Renaissance, Paris, 2008.
- CAP J.P. - *Jacques Rivière Henri Ghéon, correspondance établie par JP. Cap*, Centre d'études gidiennes, Lyon, 1988.
- COSTE H. - *Henri Ghéon et le théâtre*, thèse École des Chartes, Paris, 2001.
- DÉCAUDIN M. - *La crise des valeurs symbolistes : vingt ans de poésie française 1895-1914*, Toulouse, Privat, 1960, 532 p.
- GASSIES DES BOULIES G. - *Anthologie du théâtre français du Moyen-âge*, Delagrave, Paris, 1925.
- GIDE A. - *Feuilles d'automne : Henri Ghéon*, Mercure de France, 1949, p. 115-118.
- GUGELOT F. - "Henri Ghéon ou l'histoire d'une âme en guerre", in *Chrétiens dans la Première Guerre mondiale* (dir. CHALINE N.J.), 1993, Cerf, Paris, 67-93.
- JOLIVET A. - *Dolorès ou le miracle de la femme laide*, opéra-bouffe sur un livret de H. Ghéon, Durand, Paris, 1942.
- KEELER J. - "Henri Ghéon and his religious plays", *Studies in Irish quarterly review*, vol. 26, n°104, déc.1937.
- KLEIN D. - "Henri Ghéon écrivain, peintre, dramaturge et musicologue orcéen (1875-1944)", *Cahiers de Chloé, histoire locale d'Orsay et de ses environs*, n°14, nov. 2007, 38-41.
- KOFFEMAN M. - *Entre classicisme et modernité, La Nouvelle revue française dans le champ littéraire de la Belle Époque*, Rodopi, Amsterdam, New-York, 2003.
- PRÉVOST J.-P. - *Une lecture, Théo Van Rysselberghe 1903*, Rencontres, Orizons P. 2015, ill.
- SAINT-HÉLIER M. - *Souvenirs et portraits littéraires : Rilke, Gide, Ghéon, de Reynold*, éd. de l'Aire, Paris, 1985.
- TRANSFIGURATION, FRÈRE P. (de la). - "Henri Ghéon : le dramaturge et la grâce", *Renaissance catholique*, n° 48, juin-juillet 1997, ill., en ligne.

RÉSUMÉ

Né en 1875 à Bray-sur-Seine d'un père pharmacien, Henri Vangeon obtint son doctorat de médecine en 1901. Auteur précoce, il composait ses poésies dans le courant des symbolistes (Chansons d'aube, 1896), proche de Mallarmé et de Verhaeren. Responsable de rédaction dans la revue L'Ermitage, Henri Ghéon se partageait entre son cabinet médical et les cercles littéraires de Paris. Le groupe conduit par Gide dont il était proche, fonda la NRF financée par Gallimard et Schlumberger. Militaire combattant, il fut décoré en 1919. Romancier et auteur dramatique, il créa une forme de drame chrétien originale dans la ligne spirituelle qu'il se fixait au delà des courants littéraires contemporains. Il mourut à Paris en 1944.

SUMMARY

A medical doctor graduated in 1901, Henri Vangeon (1875-1944) was early known as a writer with the name of Henri Ghéon. In poetry, he joined the group of the symbolists lead by Mallarmé and Verhaeren. His activity grew with publishing responsibility for the review l'Ermitage, followed by the NRF founded in 1909 by Gide, Schlumberger and soon after with Gallimard. Mainly devoted to novels and plays, the NRF rapidly succeeded. During the war, Ghéon acted in the health service. Then, he returned to the christian faith, and lead his own way for creating numerous religious plays, honored in Canada in 1938. In june 1944, he died in Paris.

Boris Vian

Ses rendez-vous manqués avec la cardiologie *

Boris Vian and his failed meetings with cardiology

par Jean-Marie GILGENKRANTZ **



Fig. 1 : Boris Vian (*alalettre.com*)

À la fois ingénieur, écrivain, journaliste, musicien, compositeur, auteur de livrets d'opéra et de scénarios de films, Boris Vian a marqué la vie intellectuelle et artistique française de la première moitié du XX^{ème} siècle. Si, à travers son œuvre, il est souvent considéré comme avant-gardiste, en tant que cardiaque, il a manqué, parfois de peu, les bénéfices qu'il aurait pu attendre des progrès thérapeutiques de l'époque. Ce sont ses rendez-vous manqués avec la cardiologie qui méritent d'être évoqués (Fig. 1).

Boris Vian (1, 2) est né le 10 mars 1920 à Ville-d'Avray. Son père, Paul Vian, est rentier, ayant bénéficié de la fortune de son propre père Henri, célèbre ferronnier d'art. Sa mère, Yvonne Woldemar-Ravenez est elle-même fille d'un riche industriel, Louis-Paul Woldemar. Paul épouse Yvonne le 3 décembre 1917. Ils auront quatre enfants : Leilo le 17 octobre 1918, Boris en 1920, Alain le 24 septembre 1921 et Ninon le 15 septembre 1924.

Quelques revers de fortune obligent la famille Vian à quitter l'hôtel particulier qu'elle occupait rue de Versailles à Ville-d'Avray pour une villa plus modeste, "Les Fauvettes", 33, rue Pradier. Mais le krach boursier de 1929 les frappe de plein fouet à tel point que Paul Vian doit chercher un travail (représentant en produits homéopathiques) et que toute la famille se trouve dans l'obligation de s'installer dans la maison du gardien pour louer leur villa à la famille Menuhin. Boris a

* Séance de mai 2016.

** 9, rue Basse, 54330 Clérey-sur-Brenon. jmgilgen@gmail.com

9 ans ; il partage quelques jeux avec Yehudi qui en a 13 et qui est déjà connu pour s'être produit à Paris avec l'orchestre Lamoureux quand il avait 11 ans.

La crise de rhumatisme articulaire aigu (RAA)

C'est à 12 ans que Boris commence une angine accompagnée rapidement de douleurs articulaires. Le docteur Georges Vrigny (3), bien connu à Ville d'Avray et médecin de la famille Vian, évoque tout de suite le diagnostic de rhumatisme articulaire aigu (RAA). On connaît en effet, en cette année 1932, la fréquence de cette affection à streptocoque hémolytique chez les enfants de 5 à 15 ans et surtout l'éventuelle survenue de complications cardiaques dues à cette infection.

Les dérivés salicylés constituaient, à l'époque, la seule médication prescrite dans le RAA depuis la communication princeps devant l'Académie de médecine, en 1877, du professeur Germain Sée (4), connu du grand public pour avoir été appelé, en 1885, au chevet de Victor Hugo mourant. Ces dérivés salicylés, s'ils pouvaient avoir une action sur la température et les douleurs articulaires, ne permettaient pas de réduire la fréquence des cardites rhumatismales dont les atteintes valvulaires aortiques et/ou mitrales demeuraient l'expression habituelle. Nous sommes en 1932 et les statistiques de l'époque estimaient que les cardiopathies rhumatismales constituaient schématiquement près de 50% des maladies cardiaques.

Le 3 septembre 1928, Albert Fleming (5) découvrait la pénicilline qui devait transformer le pronostic du RAA. Bien que la crise rhumatismale de Boris Vian soit survenue quatre années après la découverte de Fleming, il n'a pu bénéficier de ce traitement puisque la mise sur le marché de la pénicilline n'avait pas encore eu lieu. De même, c'est en 1933 - quelques mois après l'infection streptococcique de Boris Vian - que Kendall (6) *et al.* de la Mayo Clinic parvenaient à isoler, à partir de glandes surrénales animales, le cortisol qui allait contribuer, avec la pénicilline, à l'éradication complète et définitive des cardiopathies rhumatismales dans les pays industrialisés. Ayant été atteint un peu trop tôt pour bénéficier de ces progrès thérapeutiques, Boris Vian a donc développé une valvulopathie rhumatismale qui s'est traduite par une insuffisance aortique.

En 1935, alors qu'il vient d'être reçu, à 15 ans, au baccalauréat, il est atteint d'une fièvre typhoïde qui n'aura pas d'incidence sur son état cardiaque mais qui incitera surtout sa mère à redoubler de vigilance vis-à-vis de ce fils qui, dans sa vie au quotidien, tient à oublier ses problèmes de santé comme en témoignent les soirées Jazz qu'il organise, dès 1936, avec ses deux frères à Ville-d'Avray. Il devient, en même temps, membre du Hot Club jazz de France comme trompettiste.

L'évolution de son insuffisance aortique

La Seconde guerre mondiale éclate trois mois après son succès, en juin 1939, au concours d'entrée à l'École Centrale des Arts et Manufactures. Il est réformé, en novembre 1939, pour cardiopathie aortique. Il n'est pas fait mention de symptomatologie fonctionnelle.

Les dix années qui vont suivre sont marquées par une activité débordante dans tous les domaines, aussi bien musicaux que littéraires ; et pourtant, à aucun moment, il ne fait état de sa santé. Toutefois il n'est pas illogique de se demander si certaines sensations, voire quelques limites fonctionnelles, ne commencent pas à se faire sentir. Il joue par exemple un peu moins de trompette. Il publie par ailleurs le 16 avril 1947 *L'écume des jours*, et ce nénuphar qui grandit dans la poitrine de Chloé, héroïne de ce roman, n'a-t-il pas valeur de symbole : celui de ce cœur dans sa propre poitrine qui commence à limiter ses

possibilités ? D'ailleurs, c'est en 1951 qu'il abandonne définitivement la trompette, signe que ses possibilités cardio-pulmonaires étaient devenues incompatibles avec les exigences de l'instrument.

Le 20 juillet 1956 survient un œdème aigu du poumon, sans que soient précisées les conditions dans lesquelles est survenue cette manifestation d'insuffisance ventriculaire gauche. Or, c'est justement en cette moitié du XXème siècle que se situent les débuts de la chirurgie cardio-vasculaire. Les premières interventions sur cœur battant ont eu lieu en 1948 avec pour unique indication les rétrécissements valvulaires. La technique consistait à introduire soit un doigt, soit un instrument dans le cœur pour dilater l'appareil valvulaire rétréci : par exemple, pénétration dans l'oreillette gauche par l'auricule pour dilater l'appareil valvulaire mitral. Le 2 septembre 1952, Walton Lillehei (7) effectue la première intervention cardiaque sous hypothermie. Mais cette technique ne laissait au chirurgien que quelques minutes d'arrêt cardiaque pour entreprendre la réparation, ce qui en limitait considérablement l'utilisation. Pour pallier cet inconvénient Lillehei conçoit la technique dite de circulation croisée qui permet un arrêt cardiaque suffisamment long pour entreprendre une réparation. Il l'applique pour la première fois le 26 mars 1954 chez un enfant pour fermer une communication interventriculaire. Le sang veineux de l'enfant est injecté dans le système veineux de son père (de groupe sanguin compatible) et une pompe permet de prélever le sang artériel du père pour le réinjecter (Fig. 2). Quarante-cinq interventions de ce type ont été effectuées en quinze mois. Cependant, les risques opératoires restaient élevés non seulement chez l'opéré mais également chez celui qui

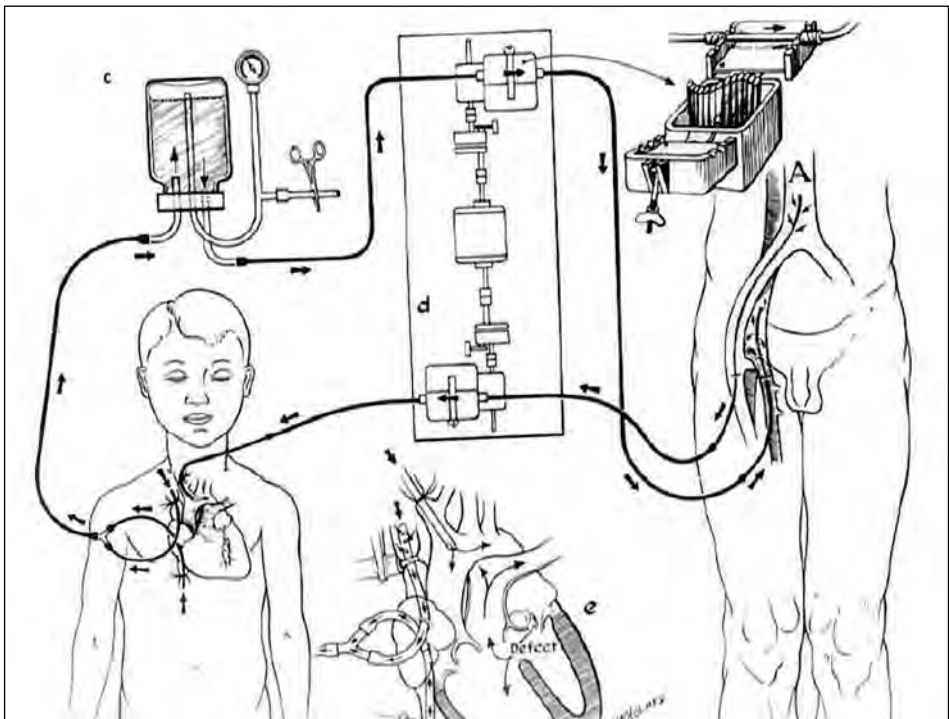


Fig. 2 : Circulation croisée (A.Thevenet Acad. Sci.)

“servait d’oxygénateur”. En 1955, Richard de Wall (8) met au point un oxygénateur artificiel. La première intervention à cœur ouvert sous circulation extracorporelle (CEC) est entreprise par Lillehei. En 1956, pour la première fois en Europe, Charles Dubost (9) utilise cette même technique, marquant ainsi le début du traitement des cardiopathies congénitales mais aussi des valvulopathies.

C’est donc cette même année de la décompensation de l’insuffisance aortique de Boris Vian que commence cette ère de chirurgie cardio-vasculaire qui bouleversera le pronostic, en particulier, des cardiopathies valvulaires. Boris Vian consulte pour avis sur une éventuelle intervention chirurgicale. Malheureusement, en cette année 1956, seuls les rétrécissements aortiques peuvent être opérés, les insuffisances aortiques nécessitant en effet le complet remplacement de l’appareil valvulaire, donc la mise en place d’une valve artificielle qui n’en était encore, à l’époque, qu’au stade de recherche. Ce n’est qu’en 1958 qu’Albert Starr concevra, avec l’ingénieur Lowell Edwards (10), une valve à bille qui sera implantée pour la première fois en 1960, quelques mois après la disparition brutale et inattendue de Boris, survenue en juin 1959.

Le dernier rendez-vous manqué

Malgré tous les conseils de ménagement qui lui sont prodigués par ses médecins, Boris Vian ne modifie en rien son rythme de vie. C’est ainsi qu’en septembre 1957 survient une nouvelle crise d’œdème aigu du poumon qui l’oblige momentanément à se reposer. Mais, très rapidement, il est à nouveau sollicité. Il rédige des articles pour *Le Canard enchaîné*, le *Franc-Observateur*, la revue *Constellation*, la revue du Collège de Pataphysique... Il continue d’écrire des chansons ... Il rédige une adaptation dialoguée du film en préparation *J’irai cracher sur vos tombes* (Fig. 3).

C’est donc le 23 juin 1959 qu’il est invité à assister à une représentation privée de ce film. Il se rend au Cinéma Marbeuf. Dès le début de la projection, quand il voit apparaître sur l’écran : “D’après le roman de Vernon Sullivan, traduit de l’américain par Boris Vian”, fou de colère, il se lève d’un bond de son fauteuil et s’écrie “Ah, non ...”, et il s’effondre sans connaissance. Dans l’affolement général, la projection de film est arrêtée, les secours appelés. Une ambulance arrive en urgence pour le transporter à l’hôpital Laennec.

Il resterait à connaître la cause de cette perte subite de connaissance. Les conditions de survenue de cet accident (émotion - colère) permettent, en toute logique, d’évoquer l’hypothèse d’une fibrillation ventriculaire sur cette insuffisance aortique sous-jacente. Or, c’est cette même année 1959 que, pour la première fois, le choc électrique a été utilisé, dans les services hospitaliers pour interrompre une fibrillation auriculaire, technique rapidement étendue aux fibrillations ventriculaires (11). Les ambulances n’étaient pas encore équipées d’un défibrillateur. Le décès de Boris Vian est mentionné dans le rapport comme étant survenu durant son transport, peu de temps avant son arrivée à l’hôpital Laennec.

Pour clore ces rendez-vous manqués - ironie du sort qui n’aurait peut-être pas manqué d’amuser Boris Vian - le jour de son enterrement, les employés des pompes funèbres du cimetière de Ville-d’Avray étaient en grève. Ce sont quelques amis présents qui se sont dévoués pour décharger le cercueil du fourgon et le descendre, non sans mal, dans la fosse ...

Conclusion

Ainsi, à tous les stades de sa cardiopathie, Boris Vian a manqué de peu tous les progrès thérapeutiques qui auraient pu éventuellement en modifier le cours. Peut-être présentait-il cette évolution inéluctable puisqu'il devait confier à son ami Henri Salvador, en 1956, au lendemain de son premier œdème du poumon : "Dans quatre ans je ne serai plus là".



Fig. 3 : L'affiche du film.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

- (1) DUCHÂTEAU J. - *Boris Vian*, La table ronde, Paris, 1982.
- (2) NOAKÈS D. - *Boris Vian*, Éditions Universitaires, Paris, 1964.
- (3) MARCHAND V-M. - *Le sourire créateur*, Éditions Écriture, Paris, 2009.
- (4) SÉE G., LABADIE-LAGRAVE F. (dir.) - *Du diagnostic et du traitement des maladies du cœur et en particulier de leurs formes anormales, par le professeur Germain Sée*, leçons recueillies par le Dr F. Labadie-Lagrave, in-8, Paris, A. Delahaye et E. Lecrosnier, 1883.
- (5) ALHARBI SA, WAINWRIGHT M, ALAHMADI TA, et al. - What if Fleming had not discovered penicillin ? *Saudi Journal of Biological Sciences*. 2014, 21, n°4, 289-293.
- (6) HAZARD J. - "Découverte des hormones surrénales", *Histoire des Sciences Médicales*, 2004, 28, n° 4, 441-448.

- (7) DAND NC, WIDMANN WD, HARDY MA. C. - Walton Lillehei, a father of open-heart surgery. *Current Surgery*. 2003, 60, n°3, 292-295.
- (8) DE WALL R., DUBOST C., GUERY J. *et al.* - Extra-corporeal circulation and heart surgery. *British Heart Journal*. 1957, 19, n°1, 67-69.
- (9) DUBOST C, LENFANT C, PASSELECQ J. *et al.* - Chirurgie à cœur ouvert sous circulation extra-corporelle : Appareil Lillehei-DeWall, notes sur 8 cas. *Poumon Cœur*. 1956, 12, n°9, 827-833.
- (10) MATTHEWS AM. The development of the Starr-Edwards heart valve. *Texas Heart Institut Journal*. 1998, 25, n°4, 282-93.
- (11) SILVERMAN ME. - Hearts are too good to die. The history of défibrillation. *Pharos Alpha Omega Alpha Honor Medical Society*. 2005, 68, n°2, 17-22.

RÉSUMÉ

Boris Vian, figure mythique de l'après guerre, aura manqué, parfois de peu la succession des progrès thérapeutiques en cardiologie de cette moitié du XXème siècle. Son rhumatisme articulaire aigu est survenu en 1932 alors que la pénicilline, découverte en 1928, n'était pas encore sur le marché. Il s'ensuit une insuffisance aortique. Un œdème aigu du poumon survient le 20 juillet 1956 et la première opération cardiaque sous circulation extra corporelle est effectuée, en France, par Charles Dubost en 1955. Mais, seuls, les rétrécissements aortiques peuvent en bénéficier Pour les insuffisances il faut une valve artificielle. La première valve de Starr n'est implantée qu'au début 1960. Le 23 juin 1959, Boris Vian fait une perte brutale de connaissance due, en toute vraisemblance, à une fibrillation ventriculaire. C'est cette même année que le choc électrique est utilisé pour la première fois, mais uniquement en milieu hospitalier. Boris Vian décède durant son transport à l'hôpital Laennec, les ambulances n'étant pas encore équipées de défibrillateur.

SUMMARY

Boris Vian, a mythical figure of the post war years, just missed the succession of therapeutic advances in cardiology in the mid of the XXth century. A acute articular rhumatism occurred in 1932, as penicillin, discovered in 1928, was not yet on the market. Aortic regurgitation followed. On July 20, 1955, a pulmonary edema occurs as the first case of open-heart surgery with extra corporeal circulation is performed by Charles Dubost in 1955. But only the aortic stenosis may benefit from this surgery. Regarding aortic regurgitation, an artificial valve is necessary. The first Starr-Edwards heart valve is implanted on August 25, 1960. June 23, 1959, Boris Vian made a sudden loss of consciousness probably due to a ventricular fibrillation. It is this same year that the electric shock is used for the first time, but only in hospital. Boris Vian died during transport to the Laennec hospital. Ambulances were not yet equipped with defibrillator.

Syndrome post-traumatique lors de la première guerre mondiale et littérature *

*Post traumatic stress during World War I and literature **

par Marc GENTILI **

Circonstances historiques

Immense traumatisme à la naissance d'un XXème siècle que d'aucuns voyaient comme celui de l'avènement du progrès et de la prospérité pour l'Humanité, la Première guerre mondiale a atteint une échelle et une intensité inconnues jusqu'alors : se déroulant sur plusieurs continents, mobilisant plus de soixante millions de soldats avec environ neuf millions de morts, et vingt millions de blessés. Parmi ces derniers, soumis aux bombardements massifs des tranchées, certains en apparence quasi-indemnes présentèrent des troubles sans explication alors. Ces soldats se présentaient mutiques, parfois sourds ou aveugles, souvent pliés en deux ou accroupis, incapables de se relever et dénommés alors "plicaturés vertébraux" par les médecins militaires. Les autopsies se révélaient souvent sans anomalie patente, de même que la radiologie qui existait depuis deux décennies à peine. L'examen médical ne pouvant expliquer ces attitudes, de nouvelles dénominations médicales fleurissent: on décrit ainsi des "myocloniques rythmiques", des "météoriques abdominaux" ou des "éructants avec régurgitation alimentaire". Aujourd'hui de telles manifestations entrent dans un ensemble que l'on appelle le syndrome post-traumatique, retrouvées dans diverses situations relevant de conflits, militaires ou non (1-5). En fait des troubles psychiques proches avaient déjà été rapportés lors des conflits précédents de la Guerre de Sécession, de la Guerre franco-prussienne de 1870 ou encore de la Guerre russo-japonaise de 1905. Le grand neurologue américain Silas Weir Mitchell qui décrivit précisément à la suite de la Guerre de Sécession ce que l'on appelle le "membre fantôme", c'est-à-dire la perception parfois douloureuse des membres amputés, devant ces troubles inconnus d'allure psychosomatique qu'il ne pouvait expliquer par une quelconque lésion, parlait de "malingering" ou simulation. La situation sanitaire en France dans les premiers mois de la guerre est catastrophique, les morts et disparus se comptent par centaines de milliers et l'impréparation sanitaire ajoute au drame des blessés. Divers établissements se muent en hôpitaux militaires : asiles de

* séance de mai 2016 (cette communication n'a pas pu être présentée).

** DAR Centre Hospitalier Privé Saint-Grégoire, 35760 Saint-Grégoire. Marc.e.gentili@orange.fr.

vieillards, couvents, séminaires, établissements de cures, casinos, hôtels, demeures particulières ou châteaux. Cent mille à 250 000 hommes sont ainsi passés par les centres militaires français de neuropsychiatrie. La division sociale et militaire est bien sûr la règle (officiers, sous-officiers, hommes de troupe) mais aussi ethnique (troupes coloniales). Des hôpitaux à visée neurologique ouvrent enfin leurs portes, ce qui ne va pas forcément améliorer la prise en charge de ces traumatisés “sans blessure”.

De grands noms ou futurs grands noms de la médecine vont s’y fourvoyer. À commencer par Joseph Babinski (1857-1932), élève de Jean-Martin Charcot qui est le chef de file de l’école de neurologie française où il a développé une recherche scientifique de haut niveau. Babinski sera le fils spirituel de Charcot mais aussi son “liquidateur” quant à la question de l’hystérie. Pour les nombreux soldats présentant ces troubles, en l’absence d’apparente relation de cause à effet, il définit une nouvelle catégorie de troubles relevant du “pithiatisme” (du grec persuader) qui seraient une nouvelle forme d’hystérie, associée à des “troubles nerveux d’ordre réflexe”. Emboitant le pas, la Société de neurologie recommande dès octobre 1915 que “les sujets atteints de troubles fonctionnels ne soient ni réformés ni pensionnés ni évacués mais traités sur place et renvoyés au front” et que les “simulateurs, exagérateurs et persévérateurs” soient envoyés “vers des services spéciaux... soumis à une direction médicale compétente et à une discipline militaire sévère”. Ces recommandations seront suivies à lettre. Pour dépister les simulateurs, certains malades sont même anesthésiés au chloroforme (le procédé a été utilisé en France dès 1847 chez des soldats) et perdent leurs rigidité et contractures provisoirement durant l’anesthésie : des plâtres sont alors réalisés pour positionner le membre dans une attitude plus “orthodoxe” au regard de la normalité médicale. Entraînant au réveil des douleurs insupportables. Certains médecins militaires jugent que les pithiatiques sont curables par contre-suggestion et décident de les soumettre à un traitement par courant électrique faradique rapidement dénommé “torpillage électrique” par ceux qui les subissent en raison de l’intensité des décharges appliquées. Le terme de torpillage ne fait pas référence au poisson torpille, mais bien sûr à certains obus utilisés dans les combats de tranchée “faisant torpille”, c’est-à-dire pénétrant dans le sol avant d’exploser, bouleversant alors les fortifications. Des traitements similaires sont utilisés par les Britanniques et les Austro-allemands sans que l’on sache si ce l’était de manière aussi véhémence. Certains médecins et non des moindres vont s’illustrer dans la répression des “déviant” : Clovis Vincent neurologue de formation et l’un des pères de la neurochirurgie française (surnommé Vincent de Pôle) ou encore Gustave Roussy qui deviendra le fameux cancérologue que l’on sait. Ce dernier dirigera un établissement de triste mémoire, au fort de Saint-André à Salins dans le Jura, n’hésitant pas à dénoncer des soldats “réfractaires” devant le Conseil de guerre. Heureusement des campagnes d’opinion et la fin proche du conflit évitent le pire. Les Britanniques ne sont pas en reste : l’analyse à rebours des dossiers des patients hospitalisés au National Hospital de Londres, spécialisé avant-guerre dans la prise en charge des épileptiques et des paralysés, est intéressante : l’évolution des dénominations des symptômes observés du début à la fin du conflit évolue de l’hystérie à la reconnaissance progressive de la réalité des troubles observés. Certains électrothérapeutes, aussi brillants médecins que leurs collègues français, n’en démordent pas moins d’une attitude sans égard vis-à-vis de ces soldats traumatisés. En Autriche, Freud et Ferenczi, mobilisés lors du conflit, et sans doute plus aptes du fait des travaux psychanalytiques antérieurs, auront une vision plus réaliste des troubles observés et ils interviendront après le conflit dans des procès en réhabilitation de soldats autrichiens

injustement condamnés. Il est à noter que les Américains envoyèrent dès avant leurs troupes des médecins militaires dont des psychiatres, conscients sans doute des problèmes à venir et surent en tenir compte lors du second conflit mondial. La majorité des écrivains confrontés au conflit traduira la souffrance des soldats dans leurs œuvres ainsi Genevoix (*Ceux de 14*), Barbusse (*Le Feu*) ou Giono (*Le troupeau aveugle*). Certains témoignages littéraires sont intéressants au-delà de la souffrance immédiate.

Témoignages littéraires

Louis-Ferdinand Céline, grand écrivain du XX^{ème} siècle et compromis lors du second conflit, s'est engagé peu avant la guerre. Il sera blessé lors de ce que l'on a appelé à l'automne 14, la "Course à la Mer". Nous avons consulté le journal de marche du 12^{ème} cuirassier concernant la citation de sa blessure : il est à noter que ce document ne fait référence qu'aux décès et blessures des officiers et sous-officiers. Dans *Voyage au bout de la nuit*, Bardamu, son double, revient de convalescence et revit dans une sorte de "flashback" les combats récents caractéristique des syndromes post-traumatiques. "Nous nous décidâmes finalement pour Duval. Mais à peine étions-nous à table que l'endroit me parut insensé. Tous ces gens assis en rangs autour de nous me donnaient l'impression d'attendre eux aussi que des balles les assaillent de partout pendant qu'ils bouffaient. "Allez-vous en tous! Que je les ai prévenus. Foutez le camp ! On va tirer! Vous tuer! Nous tuer tous ! On m'a ramené à l'hôtel de Lola en vitesse". À la suite de cet épisode, Bardamu sera hospitalisé dans une infirmerie du Fort de Bicêtre sous la houlette du Dr Bestombes partisan de l'électrothérapie... Vraisemblablement il s'agirait de Gustave Roussy qui officiait alors à l'hôpital de Villejuif. Autre personnalité troublante, est le Capitaine Conan du roman éponyme de Vercel dont la violence guerrière et l'incapacité à concevoir le retour à la paix, puis l'alcoolisme secondaire traduisent sans doute un traumatisme psychologique bien compréhensible. Quant au roman *Moravagine* de Cendrars, autre grand blessé du conflit, écrit dans les années 20, on peut se demander si la violence de Moravagine ne relève pas d'un tel trouble et si l'écriture n'a pas été une sorte d'autoanalyse et de "mise à plat" de même que *À l'Ouest rien de Nouveau* pour Erich Maria Remarque ou *L'initiation d'un homme : 1917* chez Dos Passos ou encore *Orages d'Acier* pour Jünger encore que la guerre fût loin de déplaire à ce dernier. *Mrs Dalloway*, publié en 1925 par Virginia Woolf, raconte la journée de deux personnes qui ne se rencontreront jamais : Mrs Dalloway et Septimus. Ce dernier est revenu traumatisé de la guerre, ses journées sont un long monologue avec son capitaine disparu, au désespoir de son épouse. Son suicide brutal sera la seule porte de sortie qu'il saura trouver. La question de la difficulté pour les vétérans au retour du conflit à se réadapter à la vie civile sera abordée par William Faulkner dans *Treize Nouvelles* et *Monnaie de singe*. Certains ouvrages traduisent la question de la confrontation directe à "sa propre mort" : ainsi en est il de *La Mort de près* de Maurice Genevoix écrit plus de soixante ans après le conflit où l'écrivain revit les circonstances dans lesquelles il échappa de peu à la mort pendant le conflit. Nous citerons aussi le *Lieutenant Sturm*, petit roman méconnu de Jünger où le héros est sans doute le double mortel de l'auteur et il y a là aussi une "mise à plat" post-traumatique. Enfin et pour clore nous citerons la *Compagnie K* de William March qui est un véritable recueil clinique de plus d'une centaine de courts passages, chacun dédié à un seul soldat pendant ou après le conflit et où s'expriment non seulement la violence et la stupidité de la guerre mais aussi tous les troubles caractéristiques du

syndrome post-traumatique à savoir dépression, psychose, hallucinations, agressions et suicide.

Conclusion

Les travaux de Freud et ses disciples, les progrès de la neurologie en particulier par l'imagerie, l'amélioration de la pharmacopée et de la prise en charge dès le terrain permirent quelques progrès lors du second conflit encore que chaque conflit ultérieur, même les plus récents, eut son lot de souffrance et de troubles post-traumatiques.

BIBLIOGRAPHIE

- (1) DARMON Pierre - "Des suppliciés oubliés de la Grande Guerre : les pithiatiques", *Histoire, économie et société*, 200, 20e année, 49-64.
- (2) MAURAN Liliane - "Troubles nerveux et pithiatisme chez les soldats français, pendant la Grande Guerre", *Histoire des sciences médicales*, 29, 1995, 63-69.
- (3) CROC Louis - *Les traumatismes psychiques de guerre*, Odile Jacob, Paris, 1999.
- (4) LE NAOUR Jean-Yves - *Les Soldats de la honte*, Perrin, Paris, 2013.
- (5) *Expériences de la folie. Criminels, soldats, patients en psychiatrie (XIXème-XXème siècles)*, Ouvrage collectif sous la direction de Laurence GUIGNARD, Hervé GUILLEMAIN, Stéphane TISON, Presses Universitaires de Rennes, 2013.

RÉSUMÉ

La première guerre mondiale, archétype du conflit quasi-industriel a eu pour conséquence, outre plusieurs millions de morts, des traumatismes physiques lourdement handicapants mais aussi des atteintes neurologiques et/ou psychiques sévères. Parmi ces séquelles ont pu être observés des troubles, pressentis lors des précédents conflits (Crimée, Guerre de sécession, Guerre de 1870, Guerre russo-japonaise) et qualifiés d'obusite en France et de shellshock par les Anglo-saxons. À côté de la littérature médicale, il est retrouvé chez certains auteurs (Céline, Virginia Woolf, William, March, Guéhenno, etc.) des éléments autobiographiques, des situations ou des personnages se rattachant à ces troubles qui seront décrits secondairement sous le titre de syndrome post-traumatique.

SUMMARY

World War I was the archetype of an industrial conflict and its consequences have been million dead, some heavily disabling physical traumatismes beside serious neurological/psychological suffering. Some of the sequels had been noticed during previous wars such as Crimea War, Civil War, Franco-Prussian War, and were labeled as shellshock. In literature (Céline, Virginia Woolf, William, March, Guéhenno and so on) some situations or characters evoked disorders, which have been described later as post-traumatic syndrome.

Pierre et François Mauriac une amitié fraternelle privilégiée *

*Pierre and François Mauriac,
a privileged friendship between brothers **

par Jacques BATTIN **

On dit souvent dans les familles que les enfants vont par paires. Sur les cinq enfants Mauriac, Pierre (1883-1963) et François (1885-1970) ont tissé des liens particuliers fondés sur une mutuelle admiration, comme en témoigne le livre de souvenirs de Jean Mauriac (2), qui a préfacé celui où son père est promu ethnologue aquarelliste des pays aquitains (1-2). Nombreux sont les Mauriac qui, sur plusieurs générations, ont hérité du goût de l'écriture (4). Dans cette fratrie, le caractère qui s'avère d'emblée le plus fort, c'est Pierre. Sa mère disait de lui enfant qu'il était têtu et orgueilleux comme un pou. Il se montra en effet très flatté de devenir académicien avant le futur prix Nobel de littérature. Il fut membre de l'académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux avant l'entrée du romancier Quai Conti à un âge inhabituellement jeune. Comme ses frères, Pierre fit ses classes chez les Marianites du Mirail, puis à Grand Lebrun, où il remportait tous les prix ; aussi doué pour les sciences que pour les lettres, il passe avec succès le baccalauréat philo-sciences en 1900. Le médecin gardera cette double polarité qui lui fera écrire de nombreux livres et fréquenter les écrivains amis de François, Paul Valéry, "le maître cerveau", Roger Martin du Gard, André Maurois et bien d'autres. Il commence une licence de science, mais influencé par son beau-frère agrégé d'obstétrique, il s'engage en médecine ; interne des hôpitaux en 1905, il soutient sa thèse en 1909 sur la sérologie de la syphilis et se met à l'écoute des grands patrons de l'époque, le neurologue Albert Pitres, le pédiatre André Moussous, le dermato-vénérologue William Dubreuilh, l'oto-rhino-laryngologiste Emmanuel Jules Moure, le chirurgien Albert Demons et l'interniste Xavier Arnozan, dont il sera le successeur à la clinique médicale de l'hôpital Saint-André, après avoir été agrégé à trente ans en 1913. Ce parcours rapide est interrompu toutefois par la Grande Guerre à laquelle il participe activement, car il est foncièrement patriote. Nationaliste et monarchiste, il n'a jamais caché son orientation maurrasienne et son hostilité au suffrage universel. Blessé, il reçoit la Croix de guerre avec deux citations et la Légion d'honneur.

Dans les lettres que François adresse à son frère se lit l'angoisse, car il le sait menacé et les morts de cette génération sacrifiée se succèdent, Alain-Fournier, l'auteur du *Grand*

* Séance de mai 2016.

** 251, avenue de la Marne, 33700 Mérignac.

Meaulnes, beau-frère du bordelais Jacques Rivière, ainsi que le délicat poète des *Horizons chimériques*, Jean de la Ville de Mirmont.

La paix revenue, Pierre Mauriac fait un cours de pathologie générale, puis des travaux pratiques de bactériologie. De 1920 à 1930, il dirige le laboratoire central de l'hôpital Saint-André, qui assume la biologie et la chimie dont la distinction n'est pas encore faite. La démarche de Pierre Mauriac, originale à l'époque, intégrant la biologie à la clinique dut séduire, car en 1926 il est promu professeur de médecine expérimentale et prononce une première leçon inaugurale, où il admire et critique à la fois le grand Claude Bernard. En 1931, il accède à la chaire de clinique médicale, illustrée par son maître Xavier Arnoz, à qui il rend hommage dans une seconde leçon inaugurale, où il développe sa conception bioclinique de la médecine et les procédures appropriées aux examens correspondant aujourd'hui à la docimologie. Il dénonce l'arbitraire et le sadisme de certains et se montre aussi ardent polémiste que son frère François. Il est si individualiste, qu'il écrit *Une libre histoire de la médecine* car il ne peut admettre que l'organisation de la santé publique, la prévention et l'information puissent se faire sans le concours des pouvoirs publics. Son ouverture lui fit admettre le souhait de ses élèves de se spécialiser : Pierre Broustet fondera la cardiologie clinique et fréquentera le laboratoire de physiologie de Victor Pachon, Fernand-Joseph Traissac se dirigera vers la gastro-entérologie, Émile Aubertin poursuivra la voie ouverte en diabétologie, René Saric sera un pathogéniste critique et Jacques Leng-Lévy un clinicien renommé.



Pierre Mauriac revêtu de sa toge professorale et des décorations obtenues lors de la Grande Guerre

Fig. 1 : Portrait de P. Mauriac.

Ayant ainsi fondé une école prestigieuse, Pierre Mauriac (Fig. 1) n'avait rien à gagner en étant élu doyen de la Faculté en 1936 lors d'un choix émotionnel pendant une période de plus en plus troublée. Pendant la guerre ses quatre fils, déjà pères de famille, partent au front, tandis que lui condamne les raids aériens des alliés qui font des victimes civiles et appelle à se rassembler autour du maréchal, commettant ainsi une méprise historique. Lecteur de Pascal, quel pari perdu ! Sur cette période troublée et l'attitude de Pierre Mauriac, qui eut le tort d'être fidèle à Pétain, on trouvera des éléments tirés du dossier conservé dans les archives de l'université, la révocation et le recours en Conseil d'État, la réponse du président du Conseil, dans la 2ème édition de mon livre (5). Pour ses 80 ans, en 1963, ses élèves lui organisèrent un hommage, non dans un lieu officiel, mais dans les salons de l'hôtel

Splendid. Et lui remirent son portrait gravé (Fig. 2). Tous louèrent son humanisme, sa culture et son sens de la justice

Le plus touchant témoignage d'affection fraternelle fut l'allocution adressée par François Mauriac (6) à son frère : "jusqu'où va ton amitié pour tes malades, moi dont tu tenais la main au cours d'une opération grave et cruelle durant laquelle je n'étais pas endormi (7). Et, dans les jours qui suivirent, quand j'émergeais, au petit matin, d'un abîme de fièvre et d'angoisse, je voyais ton cher visage penché sur le mien : tu avais voyagé toute la nuit, tu repartirais dans une heure pour Bordeaux... Mais quoi ? Cela est banal et des centaines de malades pourraient apporter le même témoignage". François Mauriac, dans un beau morceau de littérature, parle de la vieillesse et de la composition du vieil homme que l'on est appelé à devenir. "Viellir est difficile. La vieillesse ne s'improvise pas : elle est le total d'une vie. Il ne nous appartient pas d'en changer les données ni de retoucher les livres. Pas un de nos actes, pas une de nos pensées, depuis l'enfance, qui n'entre dans la composition du vieil homme que nous sommes devenu : toutes nos victoires, toutes nos défaites, ce qui a paru aux yeux des hommes et ce qui n'a été connu que de nous-même et que de Dieu, c'est de cela que le vieillard est fait et c'est ce qui rend si émouvante aujourd'hui cette réunion des témoins de ta vie, cher Pierre. Ces fils de ton esprit, et tes enfants selon la chair, ces élèves d'autrefois sont devenus des maîtres, ces enfants qui sont devenus des pères et des grands-pères, il n'en est aucun qui n'ait vu tisser ta vie fil à fil".

Il revient sur "cette tragique histoire que nous avons vécue", ce "brouillamini d'erreurs et de violences", comme Goethe appelle la politique humaine, nous l'avons déchiffrée à travers deux grilles différentes ; d'où nos différences d'interprétation et de lecture; et pourtant, nous sommes demeurés unis sur l'essentiel. En dépit des divergences de surface, nous relevons de la même espérance. Fidèle, c'est le jugement qui te convient le mieux. Fidèle, tu l'auras été plus que moi à ce Bordeaux que tu n'as jamais quitté et qui t'en remercie ce soir ; tu l'as été à la science, à sa discipline, à sa rigueur, tu l'as été à la lumière venue en ce monde, tu l'as été à tes maîtres, à tes amis et d'autant plus fidèle

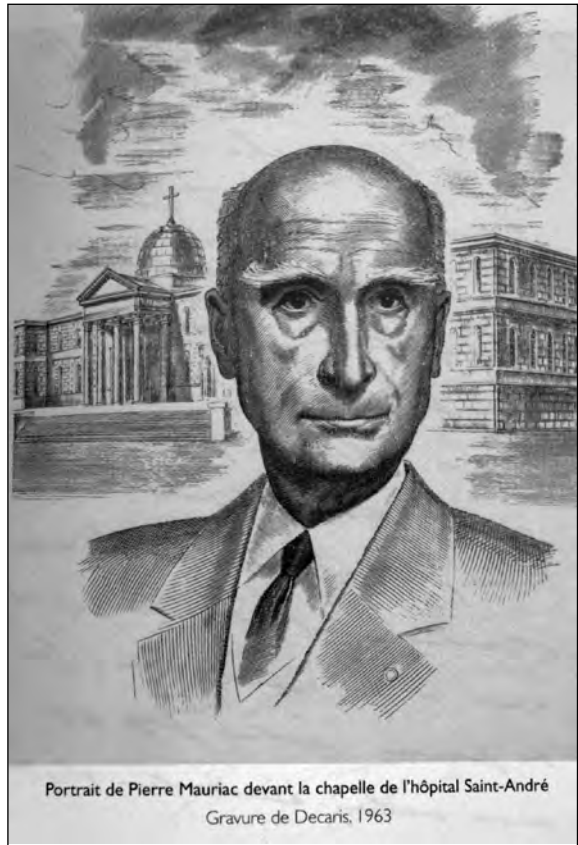


Fig. 2 : Portrait gravé de P. Mauriac.

qu'ils furent plus accablés et plus vaincus. Le petit garçon têtu d'autrefois portait le germe de toutes ces fidélités..."

Tous deux ont souffert de leurs convictions. Pierre de sa fidélité à Pétain, resté pour lui le vainqueur de Verdun, mais auparavant, la condamnation par Pie XI de l'Action française de Charles Maurras dut l'atteindre profondément. Si Pie XII est toujours aussi contesté, par contre, son prédécesseur Pie XI eut la lucidité de condamner sans attendre les nombreuses déviances totalitaires du XXème siècle : l'eugénisme, le nationalisme de Maurras et les dictatures qui firent des millions de victimes. Quant à François Mauriac, il souffrit de la condamnation romaine du Sillon (8). Tous deux furent écartelés dans la foi catholique que leur avait inculquée leur mère. Et malgré des choix politiques opposés pendant la guerre, leur amitié fraternelle n'a pas été entamée. Pierre fidèle à Pétain, qui lui coûta sa destitution de doyen à la Libération et sa mise à la retraite anticipée ; François, gaulliste engagé, élevé à la dignité de Grand-Croix de la Légion d'Honneur par le Général en 1958, auquel il consacra en 1964 une véritable hagiographie. Il ne pouvait y avoir de choix plus opposés.

Lors de la célébration du quatre-vingtième anniversaire de François Mauriac, au Grand-Théâtre de Bordeaux fut consacrée la réconciliation de l'écrivain avec sa ville natale, qu'il avait malmenée dans ses premiers romans, sans se délivrer de son paysage



Fig. 3 : Jacques Chaban-Delmas et François Mauriac.

aquitain. Séance sous les auspices de Jacques Chaban-Delmas et de Gabriel Delaunay, préfet fin lettré (Fig. 3). Convié à cette cérémonie comme agrégé juste nommé, je me souviens de l'allusion de François Mauriac sur les options dissemblables des deux frères : "Pierre et moi, nous avons escaladé la même montagne, mais chacun par une face différente".

Leur photographie à Malagar feuilletant un livre montre leur complicité et leur goût commun pour la littérature et l'écriture (Fig. 4). *Genitrix*, petit livre féroce sur l'image maternelle, publié en 1923, est dédié au docteur Pierre Mauriac, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Bordeaux, à qui l'auteur confie ces malades en témoignage de sa tendre admiration. Comme l'a écrit Jean Mauriac, l'histoire d'amour entre François Mauriac et sa maison des champs Malagar s'acheva avec la mort de son frère Pierre. En 1965,

PIERRE ET FRANÇOIS MAURIAC, UNE AMITIÉ FRATERNELLE PRIVILÉGIÉE

François écrit qu'il ne veut pas mourir à Malagar, "ce pauvre Malagar appartient à une rive dont j'ai déjà commencé à m'éloigner pour jamais".

En 1926, François Mauriac avait écrit la préface du livre de Pierre intitulé *Aux confins de la médecine*, publié chez Grasset. Il dépeint ainsi son frère : "Les médecins font volontiers profession de ne savoir où donner de la tête. En province surtout, un homme intelligent, même un homme supérieur, son métier le dévore. Un médecin provincial se croirait perdu si le public pouvait supposer qu'il dispose d'une soirée : "Je n'ai pas une heure à moi... c'est leur refrain : une spécialité les ronge. Des cours à la Faculté, un service à l'hôpital, le laboratoire, une clientèle, des enfants, n'ont jamais empêché l'auteur de ce livre d'avoir une heure à lui ; l'heure la plus riche, celle où dans le silence nocturne

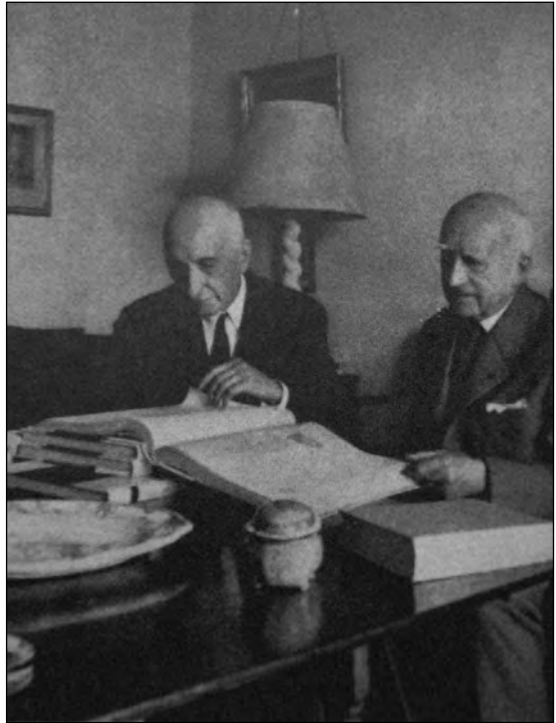


Fig. 4 : François et Pierre Mauriac à Malagar.
Photo Paris Match.

l'homme surmené de besognes se retrouve enfin, concentre les éléments épars de son être, se recompose en lisant un chapitre de Montaigne, une page de Pascal. Alors tout ce que grâce au plus beau des métiers, il a pu, au long du jour, recueillir d'observations, s'éclaire et prend sa valeur humaine. Pour lui, l'homme ne tient pas tout entier dans le pancréas ou dans les voies urinaires. Ce biologiste qui passe au laboratoire le plus clair de son temps libre, sait qu'il existe d'autres moyens d'investigation que le microscope. Pour atteindre l'être humain, il connaît d'autres méthodes ; mais il lui plaît surtout de recourir à l'expérience oubliée de ses vieux confrères endormis. Diafoirus ne fut pas toujours si ridicule que nous le montre Molière. L'auteur de ce livre le sait, dont la bibliothèque est pleine d'antiques bouquins où il découvre par exemple qu'un médecin avait, au XVIIIème siècle, décrit les symptômes de l'encéphalite léthargique. Si ces vieux maîtres abusèrent du *magister dixit*, les modernes ne pratiquent-ils pas avec excès le système de la table rase ? Tel n'est point mon frère qui ne méprise aucune leçon, pas même celle que lui dispensent les romanciers. Leurs intuitions ne lui semblent pas toujours négligeables, non plus que leurs analyses ; et c'est pourquoi Proust l'a retenu. En revanche, il ne croit pas que nous devrions fabriquer nos personnages selon d'éphémères hypothèses scientifiques : pour les miens, c'est une heureuse fortune que leur vraisemblance physiologique puisse m'être confirmée par ce savant fraternel. S'il déteste qu'on touche à Claude Bernard ou à Pasteur, les dogmes du monde moderne, à aucun moment, ne le tiennent prisonnier. Voici l'œuvre d'un esprit libre ; son indépendance, à

chaque page, s'affirme ; l'indépendance souveraine du chercheur qui sait qu'une réalité existe au regard de laquelle toute sa science n'est que du vent et de l'ombre. Mais l'étrange prétention que de parler d'un ouvrage qui touche à tant de sujets où mon incompetence est sans mesure ! Sans doute ne fais-je rien ici que de marcher auprès de mon frère, comme autrefois, le jour de la distribution des prix, pour l'aider à porter ses livres d'or et ses couronnes".

L'univers romanesque de François Mauriac est traversé par de nombreux malades, des tuberculeux, des neurasthéniques - ainsi appelait-on les dépressions en ce temps -, des méningites. À leur propos l'écrivain interrogeait son frère dans un souci d'exactitude. Pour *Thérèse Desqueyroux* inspirée de l'affaire Canaby, dont le procès fit grand bruit à Bordeaux, il se renseigne sur les signes de l'empoisonnement par l'arsenic, pour éviter des gaffes, selon ses propres termes. S'il y a des malades, il y a aussi des médecins. Pas seulement pour soigner, mais parce que confidents et dépositaires des secrets de famille, ils sont des complices du romancier. L'affection admirative de François pour son frère transparaît dans la description des médecins qu'il fait dans son œuvre romanesque. Le docteur Courrèges du *Désert de l'amour* n'est pas un simple comparse, mais un des héros du roman. Il est construit selon le modèle du grand patron de l'époque, le professeur Xavier Arnozan, qui est nommé cité dans le *Nœud de vipères* (1932) et le *Mystère Frontenac* (1933).

Xavier Arnozan (Bordeaux 1852-1928) fut major de l'internat des hôpitaux de Bordeaux en 1872, puis en 1874 de ceux de Paris, il en revint en 1880 agrégé de médecine. D'abord chargé du laboratoire d'histologie, il fut nommé professeur des maladies syphilitiques et cutanées en 1889, puis professeur de thérapeutique en 1892, enfin, en 1909 titulaire de la clinique médicale de l'hôpital Saint-André où il fut le maître vénéré de Pierre Mauriac, lequel occupa sa chaire et à qui rendit un vibrant hommage dans sa leçon inaugurale. Membre associé de l'Académie de médecine, adjoint au maire de Bordeaux chargé de l'hygiène, il fut à l'origine du sanatorium de Pessac dans l'hôpital qui porte aujourd'hui son nom. Il était, comme le décrit le romancier, un consultant renommé dans toute la région pour sa science et son grand cœur. Sa bonté active était si connue qu'à la sortie de son domicile, au Pavé des Chartrons, cours aux nobles façades portant aujourd'hui son nom, l'attendait une cohorte de clochards des quais avoisinants pour recevoir une aumône et des paroles bienveillantes. Il pratiquait son métier comme un sacerdoce, guérissant quelquefois, soulageant souvent, consolant toujours, selon une morale que fit sienne Pierre Mauriac. Celui-ci inspira directement le personnage du docteur Courrèges qui est un chercheur expérimentant chez le chien l'effet hypoglycémiant de l'insuline. Courrèges se fait même l'écho d'une exhortation familière de Pierre Mauriac recommandant à ses élèves de ne pas trop attendre pour se marier, afin de ne pas rester seul, la famille étant, disait-il, le meilleur rempart contre l'adversité. Si la famille est, en effet, le lieu de grandes joies, avec les naissances et l'éveil des enfants, elle est aussi la source de grandes violences et de souffrances où les conflits d'intérêt ne sont pas les seuls à faire souffrir. *Le nœud de vipères* est de la même veine que celle des Tragiques grecs. Les romans noirs de François Mauriac sont plus nombreux que *Le mystère Frontenac* écrit en souvenir des heures heureuses vécues par les enfants Mauriac dans leurs landes girondines.

Les deux images de médecins, celles de Xavier Arnozan et de Pierre Mauriac, se sont superposées dans l'esprit du romancier, la référence au frère apportant la réalité du vécu

affectif pour tracer un modèle de noblesse d'âme, en antidote à la noirceur de l'univers mauriacien si lourd des turpitudes humaines.

Pierre Mauriac a publié les lettres (9) que François lui écrivit jusqu'aux années 1950. L'affection y coule avec sincérité. Il y a toutefois une lettre où Pierre ramène son cadet à la raison lors de la réédition d'une préface au recueil de poésies *Les mains jointes*, où il bat sa coulpe en écrivant ; "On a été, j'ai été veule, une enfance et une adolescence minables". Pierre rétorque en médecin : "C'est du dolorisme, de l'hypochondrie. Qu'est-ce que ça veut dire ça ? Tu te fais un roman".

Pierre connaît son frère et sa fertile imagination qui reconstruit leur propre vécu. Il dit de lui "qu'il était fragile, gringalet, inapte à tout. Il a été réformé pour cela, une insuffisance musculaire ; il n'était pas malade, mais souffreteux, de petite santé, comme disaient les anciens. Il était incapable de nager et c'est pourquoi il n'aimait pas Arcachon. Il n'a pu monter à cheval, alors que Pierre gagnait des prix d'équitation. Même pas de footing, rien, mais, ajoute Pierre, par contre avec la main, c'était autre chose, la grâce de l'écriture. Qui débordait de poésie et lui permit d'en vivre. Et l'on comprend l'émotion de cette famille attachée à la terre, aux revenus des forêts quand, après *l'Adieu à l'adolescence*, il annonça qu'il montait à Paris vivre de sa plume. Et si ses romans se succèdent, avec des fins souvent accélérées, pour ne pas dire bâclées, c'est qu'il lui fallait travailler vite. Écrire des livres pour faire vivre sa famille qui s'agrandissait beaucoup fut une nécessité vitale pour François Mauriac, alors que son frère eut très vite une situation matérielle assurée.

Lors de l'hommage rendu à François Mauriac par son collègue de Grand Lebrun, à l'occasion de la distribution des prix de 1951, son camarade de classe et fidèle ami, le chanoine Lacaze, confirmait le témoignage de Pierre Mauriac : "Le romancier qui fut si peu indulgent pour les disgrâces des hommes, ne s'est pas épargné lui-même. Ce que je me rappelle du petit François Mauriac de dix ans ne ressemble guère à l'image qu'il a cruellement tracée... Il n'attendait de gloire que des dissertations ou même des versions et des thèmes. On ne peut dire qu'il fut ardent au jeu ; il était de ces élèves qui craignent de faire violement usage de leur corps. Les gesticulations leur semblent défavorables à la culture des sentiments délicats et à l'élaboration des idées... Quand il quitta Grand Lebrun, Mauriac n'y avait pas seulement étudié, il y avait formé son cœur. Mauriac est aujourd'hui un de nos grands poètes. Il l'est dans ses vers. Il l'est mieux encore dans sa prose. Un poète, qu'est-ce- donc ? Avant tout, peut-être, une âme qui saisit la signification humaine des choses qui paraissent d'abord n'être pas humaines. Un pays, une ville, un jardin, une maison de campagne ont, pour un poète, une valeur passionnelle et contiennent des sentiments et même des pensées. Notre âme chrétienne et gasconne cherche, surtout dans ses poèmes, les témoignages de la secrète harmonie des cœurs humains et des choses. Mauriac est un grand détecteur de ces harmonies. Il a découvert dans la nature des résonances morales insoupçonnées. Il a su éclairer au fond de nos âmes, dans nos dispositions et nos passions, les complicités multiples par lesquelles nous adhérons aux choses autant qu'à nous-mêmes... On retire de son œuvre un invincible sentiment de la connexion intime de tout ce qui vit".

Quand Pierre Mauriac mourut en 1963, son frère François reçut cette lettre de condoléance de la main du Général de Gaulle, datée du 4 novembre 1963 (10) (Fig. 5) : "Mon cher Maître, Je sais combien votre frère était votre frère. Laissez-moi vous dire que je prends part au grand chagrin que vous cause son départ. Mais aussi, le professeur Pierre Mauriac était un grand esprit et un grand cœur. En sa personne notre pays perd une valeur

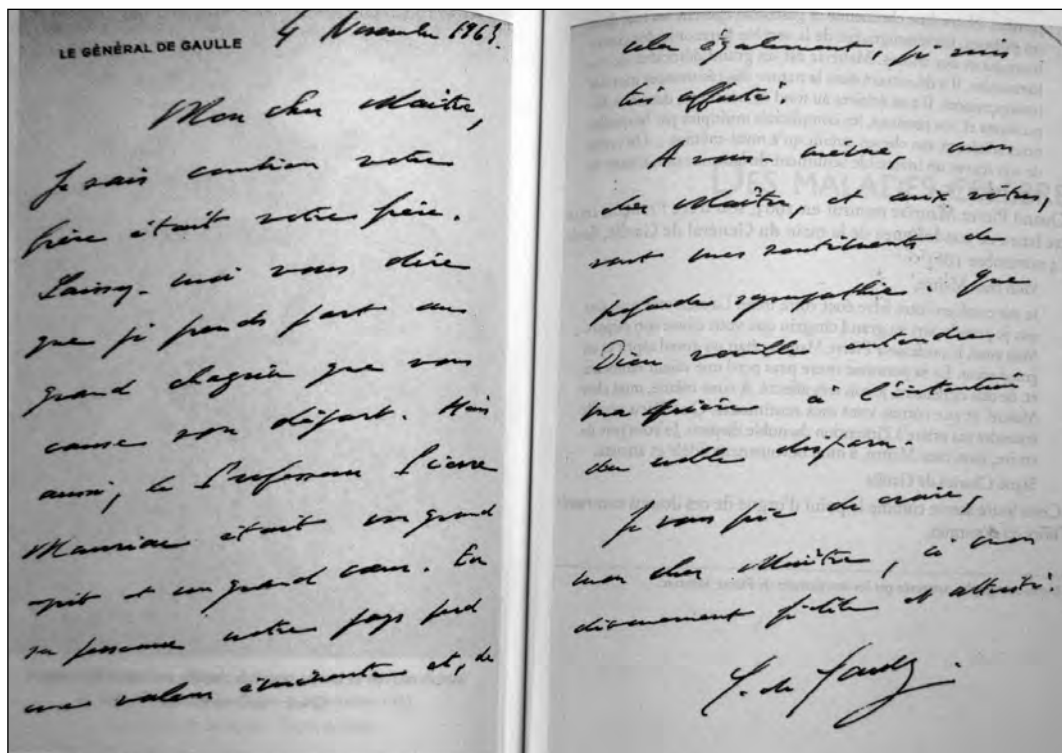


Fig. 5 : Lettre de Charles de Gaulle, adressée à François Mauriac le 4 novembre 1963, à l'occasion de la mort de Pierre Mauriac. Propriété de Catherine Cazenave, fille du professeur Mauriac.

éminente et, de cela également, je suis très affecté. À vous-même, mon cher Maître, et aux vôtres, vont mes sentiments. Que Dieu veuille entendre ma prière à l'intention du noble disparu. Je vous prie de croire, mon cher Maître, à mon dévouement fidèle et attristé". Signé C. de Gaulle. Cette lettre sonne comme le point d'orgue de ces destins si contrastés et hors du commun.

NOTES

- (1) MAURIAC Jean - *François Mauriac à Malagar*, Fayard, Paris, 2008.
- (2) La bibliographie sur François Mauriac est étendue, des Cahiers de Malagar, à Jean Lacouture, COCULA Bernard - *la Biographie intime* de Jean Luc Barré en deux tomes chez Fayard, 2009-2010, étant la plus documentée sur l'écrivain et son temps ; tome I-1885-1940. et tome II-1940-1970.
- (3) DUFAURE P. M. - *François Mauriac ethnologue aquarelliste des pays aquitains*. Préface de Jean Mauriac. Bordeaux, Les dossiers d'Aquitaine, 2ème édition, 2002.
- (4) Y compris Jean, le prêtre, frère aîné de François, aumônier du lycée Michel Montaigne, qui tentait de nous administrer un peu de catéchisme en nous faisant participer à ses romans de cape et d'épée qui nous captivaient davantage. Claude, fils aîné de François, a écrit *Le temps immobile* où la terrasse de Malagar tient une grande place.

- (5) BATTIN J. - "Le doyen Pierre Mauriac (1883-1963) et ses relations avec son frère François (1885-1970)", in *Médecins et malades célèbres*, 2ème édition, Paris, éd. Glyphe, 2012, 281-300.
- (6) *Allocution de François Mauriac et réponse de son frère Pierre*, le 22 avril 1963 dans les salons de l'hôtel Splendid à Bordeaux. *Cahiers de Malagar*, XIX, 2010, 115-118.
- (7) L'opération sur le larynx qui donna à l'écrivain une voix enrouée s'éteignant dans un souffle voluptueux reconnaissable entre toutes.
- (8) À son arrivée à Paris, François Mauriac adhéra au mouvement laïc fondé par Marc Sangnier visant à réconcilier l'Église, la classe ouvrière et la République. Dissous par Rome dans la crainte que l'éducation de la jeunesse échappât à l'épiscopat, ces idées de démocratie chrétienne seront reprises par le MRP. Dossier biographique. Bibliothèque de l'Académie Nationale de médecine
- (9) MAURIAC Pierre - *François Mauriac mon frère*. Introduction et notes de Jacques Monférier, Bordeaux, L'esprit du temps, 1997.
- (10) Lettre conservée par les descendants de Pierre Mauriac.

RÉSUMÉ

Des cinq enfants Mauriac, dont quatre frères, émergent les deux personnalités de Pierre et de François. Pierre initia la bio-clinique dans son service hospitalier de Bordeaux et fut un professeur renommé avant de devenir doyen de 1936 à 1945. Héros de la Grande Guerre, il resta fidèle jusqu'au bout au vainqueur de Verdun, tandis que François, résistant-né, fut un fervent gaulliste, "chacun escaladant la même montagne, mais par une face différente" dit François Mauriac lors de sa réconciliation officielle avec sa ville natale en 1966. Pierre fut aussi écrivain et un conseiller médical écouté du romancier.

SUMMARY

Pierre and François have been the key figures of the Mauriac five children. Pierre introduced his hospital service in Bordeaux to bio-clinic and was a well-known professor before he became the dean of the Faculty from 1936 to 1945. As hero during the Great War he remained loyal to the "victor of the battle of Verdun" while his brother François became a fervent 'Gaullist', "each of them climbing the same mountain along another side" according to François Mauriac in 1966. Pierre was a writer too and a medical adviser for the novelist.

Maladies pulmonaires et autres pathologies dans l'œuvre de François Mauriac et Pierre Benoit *

*Lung diseases and miscellaneous pathologies in the
novels of François Mauriac and Pierre Benoit*

par François DERQUENNE **

Introduction

Deux romanciers contemporains du XX^{ème} siècle, nés à un an d'écart, originaires des Landes par leur ascendance grand-maternelle, ont eu à cœur de situer l'action d'une partie de leurs romans dans cette région du Sud-Ouest : François Mauriac (1885-1970) et Pierre Benoit (1886-1962), tous deux élus à l'Académie française, en 1933 et 1931 respectivement. Au-delà du silence et de la chaleur torride de "ce désert de sable peuplé de pins", comme le désignait François Mauriac, et de la désertification humaine conduisant à l'isolement, l'un et l'autre ont fait vivre, souffrir et mourir des personnages parfois atteints de maladies graves prises en charge par les moyens thérapeutiques de l'époque, avec le risque d'intoxications médicamenteuses : tuberculose ou phtisie, pleurésie, fièvre puerpérale, fièvre typhoïde, insuffisance cardiaque, angine de poitrine. Autant la maladie - principalement la tuberculose - est omniprésente en filigrane dans la plupart des romans de Mauriac (*Thérèse Desqueyroux*, *Le Baiser au lépreux*, *Le Nœud de vipères*, *Génitrix*, pour ne citer que ceux référencés dans cette publication), autant elle n'apparaît que dans trois romans landais de Pierre Benoit, *Mademoiselle de la Ferté* (1923), *L'Île verte* (1932) et *L'Oiseau des ruines* (1947). L'action des romans de Mauriac est, le plus souvent, contemporaine de leur écriture : elle se déroule durant le premier quart du XX^{ème} siècle alors que le *Mademoiselle de la Ferté* s'écoule de 1887 à 1910 et *L'Oiseau des ruines* juste avant la guerre de 1914. Pendant la période courant de 1887, année des premiers symptômes tuberculeux de l'héroïne du roman de Pierre Benoit, jusqu'aux années quarante, le diagnostic et le traitement de la tuberculose n'ont pas subi de progrès spectaculaires.

Si Mauriac a situé l'action d'une trentaine de ses romans dans les Landes ou dans le Bordelais, Pierre Benoit a exceptionnellement choisi cette région pour en faire leur

* Séance de mai 2016.

** 77, Boulevard de la reine, 78000 Versailles.



Fig. 1 : Pierre Benoit en habit d'académicien.



Fig. 2 : François Mauriac dans le parc du Chalet de Johanet, Saint-Symphorien, Landes.

cadre : parmi sa cinquantaine de romans, quatre font précisément référence aux Landes. Ainsi, *Mademoiselle de la Ferté* se déroule dans la région sud des Landes, la Chalosse, proche du Béarn dont les paysages ne ressemblent plus au nord du département ; *L'Oiseau des ruines* a pour cadre les Landes maritimes, le pays de Born, aux environs de Mimizan ; l'action de *Fabrice* (1936) se situe à Bergonce, entre Mont-de-Marsan et Marmande ; *L'Île verte* est localisée dans la Gironde.

Sur une toile de fond mêlant pins et maladies, les deux romanciers ont bâti l'intrigue de leur œuvre landaise, peignant l'évolution de la maladie tuberculeuse et ses traitements, nourrissant leurs sources documentaires à partir des connaissances médicales de l'époque. Certainement plus intéressé par la médecine que Pierre Benoit, François Mauriac a utilisé le caractère dramatique d'autres pathologies graves pour accentuer la couleur sombre de ses romans landais : parturiente et fièvre puerpérale dans *Génitrix*, petite enfance et fièvre typhoïde, âge vieillissant et pathologie cardiaque dans *Le Nœud de vipères*. Enfin, les deux auteurs ont décrit la mort avec pudeur, prenant parfois l'image de pins se consumant jusqu'à l'état de cendres.

Landes, pins et maladie, toile de fond des romans

Landes et pins

Dans l'œuvre de Mauriac et de Benoit, les Landes et les pins composent la toile de fond du décor de leurs romans landais mais leur écriture est différente.

Les Landes ont toujours été présentes dans la vie de François Mauriac : l'écrivain n'était pas un grand voyageur, vraisemblablement angoissé par les longs trajets et les moyens de locomotion modernes. A-t-il seulement un jour circulé en avion ou en bateau ? Fidèle à un calendrier immuable, il a passé sa vie entre les Landes, sa région paternelle, dans ses propriétés de Saint-Symphorien et de Malagar, et son appartement parisien, avant de vivre ses dernières années dans son domaine de Vémars dans le Val d'Oise. De sa terrasse de Malagar, il avait pleine vue sur la forêt des Landes et sur les quelque milliers d'hectares de pins hérités de sa famille grand-maternelle, les Martin, dans la région de Saint-Symphorien. Là, le chalet familial de style arcachonnais, Johanet, a abrité toutes ses vacances d'enfance.

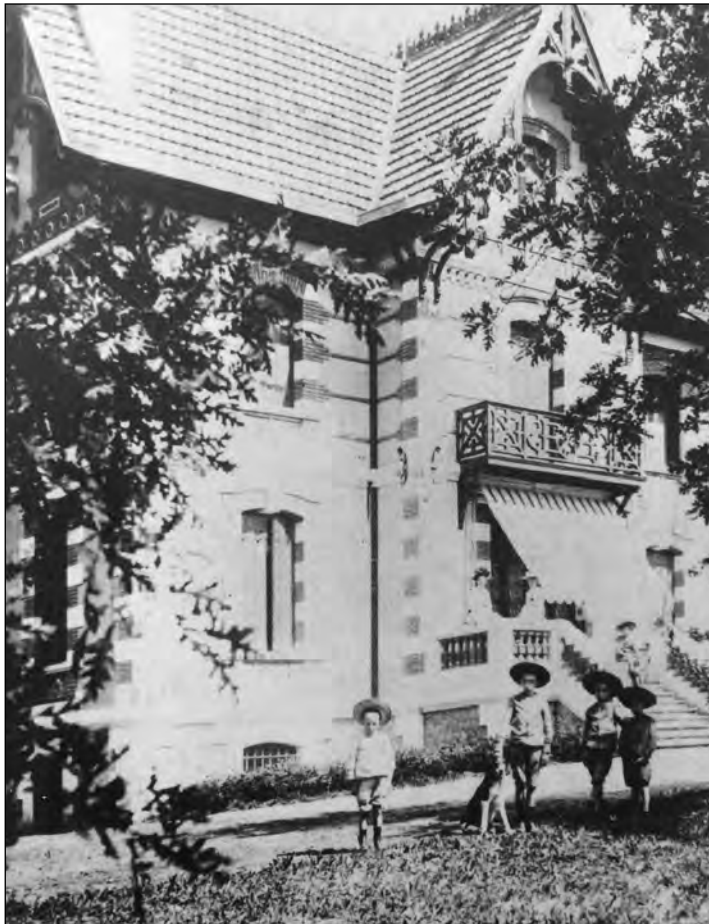


Fig. 3 : Les enfants Mauriac dans le parc du Chalet de Johanet, Saint-Symphorien, Landes.

Dès sa petite enfance, Mauriac a baigné dans l'ambiance sylvestre. Dans son œuvre, la culture des pins et les incendies de forêt, hantise des grands propriétaires, reviennent comme un leitmotiv. Les pins sont comme des personnages, des spectres de tragédie qui hantent son œuvre : l'odeur qu'ils exhalent se répand toujours dans une atmosphère dramatique de feu, de sécheresse, de maladie, de passions torrides. Dans les premiers chapitres de *Thérèse Desqueyroux*, Mauriac retranscrit parfaitement les ressentis opposés de Bernard et Thérèse par rapport à leurs propriétés de pins, inquiétude permanente pour l'un, passion paradoxale pour l'autre : "Des semaines se succédèrent sans que tombât une goutte d'eau. Bernard vivait dans la terreur de l'incendie et de nouveau "sentait" son cœur. Cinq cents hectares avaient brûlé du côté de Louchats : "Si le vent avait soufflé du nord, mes pins de Balisac étaient perdus". Thérèse attendait elle ne savait quoi de ce ciel inaltérable. Il ne pleuvrait jamais plus... Un jour, toute la forêt crépiterait alentour, et le bourg même ne serait pas épargné. Pourquoi les villages des Landes ne brûlent-ils jamais ? Elle trouvait injuste que les flammes choisissent toujours les pins, jamais les hommes. En famille, on discutait indéfiniment sur les causes du sinistre : une cigarette jetée ? La malveillance ? Thérèse rêvait qu'une nuit elle se levait, sortait de la maison, gagnait la forêt la plus envahie de brandes, jetait sa cigarette jusqu'à ce qu'une immense fumée ternît le ciel de l'aube. Mais elle chassait cette pensée, ayant l'amour des pins dans le sang : ce n'était pas aux arbres qu'allait sa haine" (7). Mauriac a toujours gardé au fond de lui cette passion et cette préoccupation d'un grand propriétaire landais pour sa forêt de pins. Ses références aux pins ne seront pas reprises ici tant elles sont nombreuses dans son œuvre.

Attardons-nous davantage sur les rares allusions aux pins dans l'œuvre de Pierre Benoit. À l'opposé de Mauriac, il a été un grand voyageur parcourant le monde pour des missions diplomatiques parfois secrètes, dans des pays dont il appréciait la culture exotique. Qu'il ait situé dans les Landes trois de ses romans, *Mademoiselle de la Ferté*, *L'Oiseau des ruines* (1947) et *Fabrice* (1957), est étonnant. Les Landes de *Mademoiselle de la Ferté* ne sont pas celles de *Mademoiselle de Born*, de *Fabrice* et des romans de Mauriac. La géographie mauriacienne se situe en Aquitaine, principalement dans l'entre-deux-mers, alors que le théâtre du roman landais de Benoit, *Mademoiselle de la Ferté*, se déroule dans le sud du département des Landes, la Chalosse. Le pays de Thérèse Desqueyroux est semé de forêts de pins créées de toutes pièces dans les Landes de Gascogne au dix-neuvième siècle alors que *Mademoiselle de la Ferté* demeure en Chalosse, région boisée et vallonnée aux confins du Béarn, sans grande ressemblance avec le pays de Mauriac. Le roman *Mademoiselle de la Ferté* se déroule entre deux maisons perdues : une métairie au milieu de forêts et de marais, La Crouts, nom de la propriété de son ami Émile Despax, mort à la guerre en 1915, et une villa bourgeoise environnée de platanes, la Pelouse, demeure de la grand-mère maternelle de Pierre Benoit à Saint-Paul-lès-Dax. Dans ce décor, les pins sont présents mais dispersés : "Un pin, le seul de toute cette étendue marron et grise, se dressait à quelques pas du sentier, sur un petit tertre. Anné le gagna. Assise à son pied, elle voyait mieux que debout, sur le sentier" (4) ... "Lorsque la forêt de pins faisait place à une éclaircie, on voyait, très loin, vers le sud, les petites Pyrénées bleues et blanches" (4).

Le décor de pins est néanmoins posé dès le début du roman de Pierre Benoit quand il évoque un orage survenu dans la nuit du 10 au 11 octobre 1877, de triste mémoire, en raison du désastre causé sur les pins. C'est en abattant l'un de ces pins que le père de *Mademoiselle de la Ferté* fut mortellement blessé et cette mort dramatique signe le début

du roman : “Les très vieilles gens du pays se souviennent encore d’un orage qui, dans la nuit du 10 au 11 octobre 1877, ravagea la forêt landaise. Le lendemain, quand le jour se leva, du Vieux-Boucau à Mont-de-Marsan, une armée de pins gisaient à terre. Leurs racines géantes hérissaient la lande dans laquelle elles laissaient d’énormes trous” (4). Curieusement, Pierre Benoit n’a pas écrit *Mademoiselle de la Ferté* dans sa maison de Saint-Paul-lès-Dax mais, en partie, en Turquie, à Angora (Ankara), début 1923 : il y attendait un rendez-vous diplomatique secret avec le futur père des Turcs, Mustafa Kemal. Bien que l’action se passe près de Dax, Benoit applique, dans sa description du site landais, toutes les impressions mélancoliques générées par la Turquie qu’il est en train de découvrir : “S’il m’arrive de songer au pays d’Anne de la Ferté, ce n’est point la forêt landaise qui se présente tout d’abord à mon souvenir mais une haute montagne noire, au centre d’une plaine couverte de neige. Une sombre ville incendiée occupe un des versants de cette montagne ténébreuse. Des volées de corbeaux ploient et déploient leurs draperies de deuil au fond d’un ciel d’ocre pâle, où se dresse le fuseau d’un minaret transi... Angora, ce fut dans cette ville inattendue que j’écrivis, au début de 1923, les dernières pages de *Mademoiselle de la Ferté*. La morne désolation des plateaux d’Asie a ajouté à la détresse d’un livre qui n’avait pas besoin pourtant de ce surcroît de félicité” (5). Autant François Mauriac a écrit ses romans landais en respirant l’odeur de ses pins, autant Pierre Benoit a eu besoin, pour dresser sa toile de fond landaise, d’aller chercher des éléments de son décor dans les pays étrangers qu’il a visités.

Maladies

La tuberculose

À l’époque des romans de François Mauriac et de Pierre Benoit, plusieurs formes cliniques de la tuberculose étaient décrites : torpide, éréthique, hémoptoïque. François Mauriac et Pierre Benoit ont su utiliser les caractéristiques cliniques graves de la tuberculose pour décrire les relations nouées entre leurs héros et pour accentuer la connotation tragique de leurs romans. Le drame est intensément présent dans l’œuvre de Mauriac alors que les romans de Pierre Benoit s’articulent autour d’histoires d’amour difficiles mais souvent triomphantes. Cependant, Pierre Benoit ne suit pas cette règle dans *Mademoiselle de la Ferté*, roman dans lequel la tragédie s’impose dès le début de l’histoire : rupture de fiançailles et ruine financière. Sur ce terrain de délabrement, Pierre Benoit construit la longue relation entre une tuberculeuse retirée, à des fins thérapeutiques, dans la propriété familiale des Landes et son ancienne rivale devenue son infirmière bénévole. La déchéance physique liée à l’évolutivité de la maladie, les états d’âme accentués par les épisodes de souffrance, les tentatives thérapeutiques, les consultations des professeurs agrégés occupent la toile de fond du roman jusqu’au décès final. La tuberculose et les Landes sont les pièces-maitresses du roman : sans l’une et l’autre, l’intrigue n’existerait pas.

Dans l’œuvre de Mauriac, la maladie tuberculeuse est presque toujours présente, au contraire du roman de Pierre Benoit. Dans *Thérèse Desqueyroux*, l’auteur décrit l’impossibilité d’un mariage entre la belle-sœur de Thérèse, Anne de la Trave, et le jeune Azévêdo que sa famille cache dans les Landes en raison d’une tuberculose incurable, à peine avouable et décrite à mots cachés. La tuberculose est utilisée par les deux écrivains selon l’orientation qu’ils souhaitent donner aux relations entre leurs personnages. Alors que dans *Mademoiselle de la Ferté*, la tuberculose évolutive de Galswinthe sert favorablement la construction d’un lien amical, affectif, presque amoureux entre les deux

femmes, celle du petit Azévêdo est le motif de la rupture sentimentale imposée par la famille d'Anne : d'un côté, la tuberculose sert le rapprochement de deux êtres, de l'autre, la rupture. Dans les deux œuvres, la description de la pathologie et des traitements est supportée par une documentation scientifique : le beau-frère et le frère de Mauriac étaient l'un médecin, l'autre professeur de médecine à la Faculté de Bordeaux : le docteur Georges Fieux (1868-1917), le professeur Pierre Mauriac (1882 - 1963), doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux. Mauriac les a certainement interrogés pour rendre véridiques les descriptions médicales et thérapeutiques. Cependant, ni l'un ni l'autre n'étaient pneumologues et aucune des publications de Pierre Mauriac ne porte sur la tuberculose.

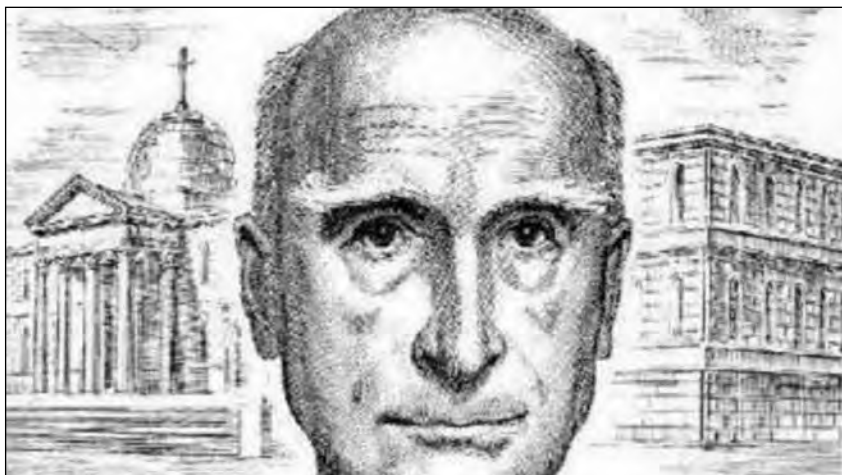


Fig. 4 : Le professeur Pierre Mauriac, frère de l'écrivain.

Contrairement à Mauriac, Pierre Benoit ne comptait pas de médecins dans son entourage proche mais ses descriptions médicales s'apparentent à celles de Mauriac : il est licite de penser qu'il s'est documenté sur le sujet. Dans les deux œuvres, le dernier recours, face à la progression de la maladie, est la consultation, à domicile, de mandarins bordelais destinés à donner un avis spécialisé. Dans les romans de François Mauriac et de Pierre Benoit, cette consultation de la dernière chance se révèle dramatiquement inutile.

Le mode de contamination et les facteurs de risque permettent d'accentuer le caractère dramatique de la situation. Ainsi, dans son premier roman, *Le Baiser au Lépreux* (1922), Mauriac évoque la contamination volontaire de Jean Peloueyre, amoureux déçu, par un ami tuberculeux qu'il visite, non pas seulement par charité mais pour être contaminé. Dans *Le Nœud de Vipères* (1932), Mauriac s'inspire de son vécu de jeunesse pour décrire la suspicion de tuberculose qui plane au-dessus du jeune héros adolescent. Le premier signe clinique alarmant est la présence de sang dans les crachats, une hémoptysie, terme médical utilisé à bon escient par Mauriac : "Au lendemain de cette hémoptysie qui transforma mon destin, de lugubres mois s'écoulèrent dans ce chalet d'Arcachon où la ruine de ma santé consommait le naufrage de mes ambitions universitaires. Ma pauvre mère m'irritait parce que, pour elle, cela ne comptait pas et qu'il me semblait qu'elle se souciait peu de mon avenir. Chaque jour, elle vivait dans l'attente de l'heure du

thermomètre. De ma pesée hebdomadaire, dépendait toute sa douleur ou toute sa joie. Moi qui devais tant souffrir plus tard d'être malade sans que la maladie n'intéressât personne, je reconnais que j'ai été justement puni de ma dureté, de mon implacabilité de garçon trop aimé" (10).

Les premiers signes - toux, irrégularités thermiques avec sueurs - sont décrits d'une manière similaire par Mauriac et Benoit. Dans *Mademoiselle de la Ferté*, les signes inauguraux de la maladie tuberculeuse - toux, bronchite, fièvre - sont déjà évoqués dans les premiers chapitres de l'œuvre, alors que l'héroïne séjourne en Angleterre. "Madame de Saint-Selve, c'était indéniable allait vers une maladie..., une curieuse toux s'était montrée. Puis ça a été une bronchite négligée. Les premiers symptômes d'un terrible mal, au lieu de la modérer, n'avaient fait que stimuler chez Gwen la fièvre qui la poussait vers des expériences sensuelles..." (4). Dans *Le Baiser au lépreux*, Mauriac décrit des épisodes de toux, sueurs et irrégularités thermiques : "Une nuit, Noémi l'entendit tousser", "il était trempé de sueurs", "le lendemain matin, il n'avait pas de fièvre : sa température était même trop basse"... "Cette toux dont le bruit l'avait éveillé la nuit précédente, de nouveau Noémi, l'entendit, mais cette fois répercutée à l'infini des voûtes" (6). Dans *Le Baiser au lépreux*, comme dans *Mademoiselle de la Ferté*, les deux écrivains décrivent la maladie tuberculeuse évolutive : épisodes de toux et d'étouffement. La seule alternative est d'ouvrir tout grand les fenêtres afin de faire rentrer l'air : "Quand il étouffait, on poussait sous la véranda le lit de fer..." (6)... "Une crise de toux la précipita dans ses oreillers. Et puis, elle se reprit à étouffer. De l'air, supplia-t-elle" (4).

Ainsi, dans l'œuvre des deux écrivains, le seul recours est de faire déplacer de Bordeaux un médecin pneumologue afin qu'il donne un avis spécialisé, consultation de la dernière chance qui se solde par un échec : "C'était si étrange d'obliger un médecin à faire six kilomètres en carriole le soir pour ausculter un affaibli..." (6). Dans *Mademoiselle de la Ferté*, un éminent médecin bordelais, le professeur Bordenave, fait les deux derniers kilomètres à pied pour donner une consultation à la malade. La consultation, chèrement rémunérée, ne conduit qu'à un aveu d'incapacité face à la progression du mal doublé d'un profond mécontentement d'avoir fait un tel déplacement. Dans *L'Oiseau des ruines*, le médecin local, du bourg d'Aureilhan, avoue son impuissance face à la tuberculose de l'héroïne, Mademoiselle de Born. Comme dans *Mademoiselle de la Ferté*, dix ans auparavant, l'avis d'un professeur de médecine bordelais spécialisé est requis. Pierre Benoit utilise alors une figure pratiquée par d'autres écrivains, comme Honoré de Balzac dans *La Comédie humaine* : celle des personnages récurrents appelé encore retours hybrides. Dans *L'Oiseau des îles*, il est, à nouveau, fait appel au professeur Bordenave, "professeur à la Faculté de médecine de Bordeaux (...) qui jouissait, dans tout le Sud-Ouest, d'une réputation considérable" et qui était "vraiment un grand médecin, un très grand médecin" (6). D'une façon amusante, par la bouche même du professeur Bordenave, Pierre Benoit fait mémoire de Galswinthe de Saint-Selve, l'une des deux héroïnes de *Mademoiselle de la Ferté*, afin d'évoquer l'avis défavorable de ce médecin par rapport au séjour de tuberculeux dans les marécages landais : "Eh bien, mon cher, C'est toujours la même chose ! Voulez-vous m'expliquer la rage qu'ont les tuberculeux à venir s'installer pour leurs derniers jours, auprès des eaux mortes ? C'est à croire que ni eux, ni leurs parents, ni leurs amis, n'ont l'ombre de l'ombre de l'imagination. Combien de cas analogues ai-je vus depuis que j'exerce dans ce pays ! Tenez, il y a une dizaine d'années, aux environs de Dax, dans un paysage aussi moisi et réjouissant que celui-ci, une toute jeune femme, belle comme le jour et créole par-dessus le marché !..."

Et avec cela, la manie de vous appeler alors qu'il n'y a plus rien à faire. Pourquoi ne pas se contenter, quand on est là, du médecin de l'état civil, je vous prie ?" (6).

Contrairement au professeur Arnoz, Bordenave est un personnage de fiction. Comme dans *Mademoiselle de la Ferté*, la famille de la malade doit organiser le déplacement du célèbre médecin, toujours réticent à aller au fin fond des Landes mais exigeant au niveau de ses honoraires. Dans *Thérèse Desqueyroux*, Madame de la Trave, belle-mère de Thérèse, "songeait à faire venir un grand médecin consultant, mais ne voulait pas froisser le docteur, ce vieil ami (...). Vers la mi-août, après une crise plus alarmante, Pédemay, de lui-même, souhaite l'avis d'un de ses confrères" (7).

Les traitements de la tuberculose, autrement dit les remèdes, relèvent encore de la médecine primitive : cures climatiques au milieu des pins, toniques (iode, créosote), calmants (bromure, morphine). Malheureusement, les traitements ne sont que palliatifs et, dans tous les cas, l'évolution de la tuberculose est fatale, contre toute attente. Une mise au point sur les traitements de la tuberculose pulmonaire résultant de ses enseignements universitaires a été faite en 1911 par le docteur Louis Rénon, professeur agrégé à l'hôpital Necker, membre de la société d'étude sur la tuberculose. Selon Rénon, les alternatives thérapeutiques pour soigner un tuberculeux au début du XX^{ème} siècle étaient soit les traitements hygiéniques par la cure d'air, l'héliothérapie, le repos et l'alimentation adaptée, soit les traitements chimiques et chirurgicaux : médicaments toniques, sérums, tuberculines et, dans le pire des cas, le pneumothorax artificiel. Les notables et les médecins du Sud-Ouest ont utilisé les vertus thérapeutiques des pins pour encourager l'accueil des patients, à un moment où l'ouverture des préventoriums et des sanatoriums était l'une des ressources thérapeutiques de la maladie de Koch : la trithérapie antituberculeuse ne s'est développée qu'au milieu du vingtième siècle. Parmi les sanatoriums du Sud-Ouest, citons ceux de Pessac, dans la Gironde, de Trespoÿ, à Pau, de Beaulieu, à Cambo, dans les Basses-Pyrénées.

Les cures climatiques sont les motifs qui attirent les héros des deux romanciers dans les Landes. À ce titre, le docteur Louis Rénon fait l'apologie des cures forestières, notamment dans le massif forestier de cent mille hectares de la Gironde et des Landes. Cette thérapie a été étudiée au début du vingtième siècle par le docteur Fernand Lalesque (1853-1937), médecin biologiste issu d'une lignée d'officiers de santé et de médecins landais, fondateur des cures climatiques arcachonnaises. Thésé en 1881, établi à Arcachon dès 1882, il développa le concept de climatothérapie pour soigner les tuberculeux. Le climat maritime d'Arcachon, atténué par les pins et la faible variabilité des températures servait son projet qui aboutit à l'ouverture de la clinique Lalesque. Son fils poursuivra son œuvre en préconisant des cures en barque : Mauriac choisit cette thérapie pour Jean Azévédo dans *Thérèse Desqueyroux*. Fernand Lalesque en a présenté les bénéfices lors du troisième congrès international de physiothérapie à Paris, en mars 1910.

Le docteur Rénon expose ainsi la théorie de Lalesque : "Les cures forestières, dans la tuberculose pulmonaire, ont été étudiées d'une façon remarquable par M. Lalesque, qui a pu énoncer des idées scientifiques précises sur leur action. La forêt modifie les caractères physiques, bactériologiques et chimiques du climat régional. D'une façon générale, en diminuant l'intensité des grands froids et des chaleurs extrêmes, les massifs forestiers régularisent les climats ; ils modifient l'état hygrométrique de l'air selon les essences qui les composent ; le pin amoindrit cet état hygrométrique et diminue l'humidité du sol. La forêt protège contre le vent ; elle a un rôle purificateur ; elle possède une grande richesse en ozone ; quand elle se compose de conifères, son atmosphère se charge de vapeurs téré-

benthinées. Grâce à ces propriétés, les bois de conifères préservent contre les grandes variations de température, exercent une action sédative par leur humidité et leur abondance d'ozone, sont aseptiques par leur pureté atmosphérique, antiseptiques et toniques par leurs vapeurs térébenthinées” (1). Ces caractéristiques physico-chimiques expliquent, selon le docteur Lalesque, l'efficacité des cures de pins dans la forme éréthique de la tuberculose pulmonaire : “Le terrain éréthique fournit l'indication la plus précise de cette cure forestière : que cet éréthisme se traduise par des poussées bronchitiques, congestives ou par des phénomènes d'ordre général (fièvre, tachycardie, insomnie, etc.). C'est par son action particulièrement apaisante, sédative, que l'atmosphère forestière vaut dans ces cas... Aussi la cure forestière du littoral atlantique est-elle une contre-indication pour tout bacillaire de tempérament mou, lymphatique, les torpides” (2).



Fig. 5 : *Le Docteur Louis Rénon.*

Ces forêts de pins constituent le remède préconisé par les médecins traitant les héros tuberculeux des romans de Mauriac et Benoit, ce qui conduit ces derniers à prendre résidence dans les Landes. Ainsi en est-il de Galswinthe, l'une des deux héroïnes de *Mademoiselle de la Ferté*, qui vient se soigner dans sa maison de Saint-Paul-lès-Dax : “Au début de 1887, l'état de Galswinthe étant devenu soudain assez inquiétant, elle consulta le premier spécialiste anglais des maladies de poitrine. Celui-ci lui prescrivit un changement de climat immédiat. La mer et la forêt, d'après lui, étaient à la fois nécessaires. Il prononça le nom d'Arcachon. Brusquement, Galswinthe se souvint que, depuis un an, elle était propriétaire de la Pelouse” (4). Dans *L'Île verte*, Pierre Benoit fait mourir de tuberculose l'un de ses personnages, Isabelle, à l'issue d'un séjour palliatif dans une maison de santé d'Arcachon : “Le départ d'Isabelle pour Arcachon ne put avoir lieu qu'un mois plus tard au début d'avril (...) On n'avertit Isabelle qu'au dernier moment lorsque les deux infirmières venues de la maison de santé d'Arcachon pour la chercher furent arrivées à l'île verte” (5). En plus de préconiser l'air de la forêt landaise, certains des médecins de Mauriac vont jusqu'à introduire les pins dans la chambre même du patient. Ainsi agit le docteur Pieucho - patronyme emprunté au nom d'un lieu-dit près de Saint-Symphorien - pour son fils tuberculeux dans *Le Baiser au lépreux* : “Le docteur Pieuchon professait que contre la tuberculose, rien ne vaut la forêt landaise. Il tapissa même de jeunes pins la chambre du malade comme pour une Fête-Dieu et entourait le lit de pots débordant de résine” (6).

La créosote

Selon le docteur Rénon, la créosote, huile extraite des goudrons de bois ou de charbon, était le remède spécifique de la tuberculose, prescrit dans tous les cas. Administrée

trop systématiquement, elle pouvait transformer une tuberculose normale en tuberculose éréthique, donnant parfois un coup de fouet marqué à la maladie, déterminant des hémoptysies. Elle était davantage indiquée dans les formes torpides et dans les formes suppuratives. La prescription de créosote apparaît à plusieurs reprises dans le roman de Pierre Benoit, interrompue à certains moments, soit en raison d'une nette amélioration de l'état de la malade, soit à cause d'effets indésirables digestifs nécessitant le recours à une forme injectable mal tolérée : "J'écris sur mon ordonnance : huile de foie de morue créosotée, 40 g/l" (4). "Ce que Mademoiselle de la Ferté avait prévu se produisait : Galswinthe ne pouvait plus supporter la créosote ; chaque nouvelle dose engendrait des nausées, un refroidissement général des membres, des troubles de la digestion. Le Docteur Barradères dut se rendre à l'évidence, et recourir aux injections sous-cutanées. Pendant les dix premiers jours, tout alla bien. Puis, deux injections d'huile créosotée, faites trop superficiellement, entraînèrent des escarres, peu importantes, mais douloureuses" (4). "Il était certain que Galswinthe allait mieux. L'odeur sinistre de la créosote avait à peu près disparu de sa chambre. Le docteur Barradères, à partir de juin, ne vint qu'une fois par semaine à la Pelouse" (4).

Dans une tirade d'une dizaine de lignes, le médecin de Madame de Saint-Selve résume les différents conditionnements de la créosote en cas de mauvaise tolérance d'une des formes : "Si pourtant l'huile de foie de morue créosotée entraînait de l'anorexie et des troubles digestifs sérieux, nous emploierions des capsules de Sommerbrodt, où l'huile de foie de morue est remplacée par de l'huile d'olive, ou encore par du baume de Tolu. C'est une question d'appréciation. Si la répulsion de la malade pour ce dernier médicament restait la même, je serais contraint d'en arriver à l'injection par piqûres sous-cutanées. Mais je préfère n'avoir recours qu'en dernier lieu à ce procédé, en raison des accidents toujours regrettables - abcès, escarres, embolies huileuses - que les piqûres sont susceptibles de provoquer. Enfin, heureusement, nous n'en sommes pas là" (4). En raison d'une amélioration de Madame de Saint-Selve, la créosote est arrêtée mais le bromure, destiné à calmer l'excitation de la malade, est maintenu : "Elle se prit à aller mieux. L'odeur de l'horrible créosote disparut pour un temps de la maison. Il maintint donc le bromure" (4). Dans les formes éréthiques de la maladie, le médecin de Madame de Saint-Selve déconseille les lectures qui pourraient l'exciter. Fatalement, en raison d'une recrudescence du mal, la créosote est réintroduite mais mal tolérée : nausées, refroidissement général des membres, troubles de la digestion. Le médecin doit alors avoir recours aux injections sous-cutanées d'huile créosotée. Trop superficielles, elles entraîneront malheureusement des escarres douloureux. L'iode et l'arsenic sont des alternatives thérapeutiques : "À bout de science, il fit appeler son jeune confrère, bien qu'il fût dès lors avéré que Jean Peloueyre ne tolérerait plus l'iode à dose massive" (6).

Les autres pathologies

La pathologie cardiaque

Dans deux de ses romans landais, les héros de Mauriac souffrent d'une pathologie cardiaque : Louis, le narrateur du *Nœud de Vipères* et Bernard, l'époux de Thérèse Desqueyroux. Dans *Le Nœud de Vipères* (1932), Louis est un cardiaque qui souffre régulièrement de crises d'angine de poitrine ou d'épisodes d'œdème aigu du poumon, particulièrement bien décrits par Mauriac, comme si lui-même en avait fait l'expérience, mais sans nous en livrer le diagnostic. Ces crises se manifestent principalement par un étouffement : "Je reprends ce cahier après une crise qui m'a tenu près d'un mois sous votre

coupe. Dès que la maladie me désarme, le cercle de famille se resserre autour du lit” (10)... “Cette nuit, entre le 13 et le 14 juillet, j’eus à peine la force de me déshabiller et de m’étendre sur mon lit. Un poids énorme m’étouffait ; et, en dépit de ces étouffements, je ne mourais pas” (10)... “Cette nuit, une suffocation m’a réveillé. J’ai dû me lever, me traîner jusqu’à mon fauteuil ...” (10).

Ces crises sont réversibles après administration de médicaments dont le nom n’est pas précisé par Mauriac : “À peine pouvais-je étendre le bras pour prendre les pilules qui, d’habitude, me soulagent” (10)... “Un docteur du quartier me fit une piqûre : je retrouvai le souffle. Il m’ordonna l’immobilité absolue. L’excès de la douleur nous rend plus soumis qu’un petit enfant, je n’aurai eu garde de bouger” (10). Dans *Thérèse Desqueyroux*, Mauriac affecte à son héros, Bernard, une pathologie cardiaque dont on ignore la part d’origine organique et celle du psychisme : “À la question de Thérèse, “Et ton cœur ?”, Il répondait : “ne me parle pas de mon cœur. Il suffit que tu m’en parles pour que je le sente de nouveau. Évidemment, ça prouve que c’est nerveux... Tu crois aussi que c’est nerveux ?” (7). Le patient souffre d’une fatigue croissante le conduisant à limiter ses sorties et, parfois, à garder le lit. Le médecin consulté, venu à domicile, lui prescrit un médicament cardiotonique, la liqueur de Fowler, administrée en gouttes.

L’intoxication médicamenteuse

Dans *Thérèse Desqueyroux*, le doublement de la dose de cardiotonique par Bernard, par inadvertance, alors qu’il est préoccupé par ses pins, est à l’origine du processus d’intoxication par sa femme Thérèse. Il est fait référence aux ordonnances à plusieurs reprises, car l’une d’entre elles aurait été trafiquée par quelqu’un. Cette ordonnance est une pièce à convictions qui sera examinée lors du procès de Thérèse Desqueyroux. Les signes d’intoxication à l’arsénite de potassium sont parfaitement décrits par Mauriac : pouls irréguliers, troubles de la conscience, vomissements verdâtres. Comme pour ses héros tuberculeux, Mauriac fait venir chez les Desqueyroux un médecin chargé d’établir un diagnostic qu’il portera sans erreur et sans état d’âme, en évoquant la suspicion d’une intoxication médico-légale, mais sans désigner un responsable : “Pauvre docteur ! Il s’étonnait de ce liquide verdâtre que vomissait Bernard ; il n’aurait jamais cru qu’un tel désaccord pût exister entre le pouls d’un malade et sa température ; il avait maintes fois constaté dans la paratyphoïde un pouls calme en dépit d’une forte fièvre ; - mais que pouvaient signifier ces pulsations précipitées et cette température en-dessous de la normale ? Grippe infectieuse, sans doute : la grippe, cela dit tout” (7). Les escalades de doses destinées à contrebalancer l’échappement thérapeutique peuvent conduire à des surdosages, volontaires ou involontaires. Ainsi, dans *Thérèse Desqueyroux*, l’administration, pour une symptomatologie cardiaque, de la liqueur de Fowler à doses croissantes, conduit à l’intoxication du mari de l’héroïne et à l’affaire judiciaire, nœud de l’intrigue. Les forêts de pins occupent la toile de fond du roman : c’est en raison de sa préoccupation pour ses propriétés de pins que Bernard Desqueyroux va se tromper de dosage au niveau de ses gouttes : “Le parfum de la résine brûlée imprégnait ce jour torride et le soleil était comme sali. Thérèse revoit Bernard, la tête tournée, écoutant le rapport de Balion, tandis que sa forte main velue s’oublie au-dessus du verre et que les gouttes de Fowler tombent dans l’eau (...). Il demanda : “Est-ce que j’ai pris mes gouttes ?” et sans attendre la réponse, de nouveau, il en fait tomber dans son verre. Elle s’est tue par paresse, sans doute par fatigue” (7).

La fièvre puerpérale

Les infections représentent la principale cause de décès en péri-partum. Ainsi, ce sont jusqu'à vingt pour cent des accouchées qui décèdent durant les grandes épidémies de fièvre puerpérale en 1860 à la Maternité de Paris. La lutte contre la fièvre puerpérale représente la plus grande victoire contre la mortalité maternelle de cette période, grâce à la participation des sages-femmes dans la prophylaxie de l'infection. Selon Pierre Budin, accoucheur parisien de la fin du XIX^{ème} siècle, ancien élève de Tarnier, la sage-femme doit savoir reconnaître les signes de l'infection puerpérale : hyperthermie supérieure à 38° Celsius, frissons, douleurs abdominales, lochies fétides, tachycardie. En l'absence de soins efficaces, l'infection peut provoquer une péritonite et la mort par septicémie : tel est le triste sort de Mathilde, héroïne de *Génitrix* qui se consume de fièvre comme un pin ravagé par un incendie. Les décharges bactériémiques présentées par Mathilde sont parfaitement décrites par Mauriac au moyen d'images sylvestres : "Pas une plainte, ni un gémissement mais un étrange bruit, comme étouffé, de castagnettes. Les dents claquent, claquent et une plainte enfin monte..." (8)... "Mathilde ne doute plus maintenant : la tempête mortelle la tord de nouveau, la secoue, la pénètre, s'acharne à cet arrachement d'un jeune arbre vivace. Elle se souvient que petite fille fiévreuse, cela l'amusait de claquer des dents. Maintenant, elle peut s'en donner à cœur joie. Comme le lit tremble ! Il ne tremblait pas si fort la première fois. Du fond de ce cyclone, elle avait étrangement conscience de la paix nocturne autour de son corps possédé. Elle entendait dans un monde endormi et inaccessible un remuement d'oiseaux que la lune éveille. La faiblesse du vent émouvait à peine les plus hautes cimes. Seule ! Seule ! (...) Elle entrait maintenant dans la fournaise d'une fièvre atroce et brûlait toute entière comme un jeune pin. Elle voyait, sur une plage aride et dévorée par un ciel de feu, une pourriture que la vague inondait d'écume puis délaissait pour la recouvrir encore, et bien que ce visage fût détruit affreusement, elle savait que c'était celui de Jean, son frère" (8).

La fièvre typhoïde

Dans *Le Nœud de Vipères*, Mauriac décrit avec émotion la fièvre typhoïde dont est décédée la fillette du narrateur, héros de cette œuvre. Il évoque à nouveau les épisodes de délire consécutifs à la fièvre : "Cet été implacable ! Le délire de cet été, la férocité des cigales... Nous ne pouvions arriver à nous procurer de la glace. J'essayais, pendant des après-midi sans fin, sa petite figure suante qui attirait les mouches" (10). Une consultation à domicile du célèbre et réel docteur Louis-Xavier Arnozan, professeur de thérapeutique et de clinique médicale de la faculté de médecine de Bordeaux, membre de l'Académie de médecine, avait été envisagée mais elle n'a pas eu lieu, les parents n'étant pas d'accord : "Je sais ce dont tu m'as accusé. Tu as osé me déclarer en face que je n'avais pas voulu de consultation. Sans aucun doute, si nous avions fait venir le professeur Arnozan, il aurait reconnu un état typhique dans cette prétendue grippe. Mais rappelle tes souvenirs. Une seule fois, tu m'as dit : "Si nous appelions Arnozan ? Je t'ai répondu : "Le docteur Aubrou assure qu'il soigne plus de vingt cas de la même grippe dans le village...". Tu n'as pas insisté. Tu prétends m'avoir supplié, le lendemain encore, de téléphoner à Arnozan. Je m'en souviendrais si tu l'avais fait" (10).

À défaut d'être venu pour la petite Marie, le même Arnozan va finalement venir en consultation pour son père, le narrateur, Louis, qui est tombé malade l'année suivant la mort de sa fillette et pour lequel sa femme craint une tuberculose. Non pas tant qu'elle tienne à faire soigner son mari mais elle veut couper court à des rumeurs de tuberculose autour de la mort de sa fillette et qui pourraient porter préjudice à ses autres enfants :

“Dîtes bien à tout le monde, Docteur, que Marie est morte de fièvre typhoïde. À cause de mes deux frères, on fait courir le bruit que c’est la phthisie qui l’a emportée. Les gens sont méchants. Ils n’en veulent pas démordre. Je tremble que cela porte le plus grand tort à mes enfants” (10).

La mort

Les héros de Mauriac et Benoit meurent à petit feu, dans une lente agonie, souvent décrite avec un réalisme suggérant une analyse minutieuse de la maladie par le romancier. Curieusement, la mort de ces personnages-clé ne scelle pas la fin de l’histoire : elle donne l’occasion au romancier de poursuivre l’intrigue en ciblant le travail de deuil du héros restant et la transformation de sa personnalité.



Fig. 6 : *Le Professeur Xavier Arnoz.*

Pierre Benoit et Mauriac appréhendent la mort de leurs héros soit avec réalisme, soit par suggestion. Ainsi, dans *Mademoiselle de la Ferté*, la mort de l’héroïne est annoncée, sans directement en prononcer le mot. Elle résulte du constat de l’arrêt de la respiration par celle qui veille la malade : “Les yeux de Madame de Saint-Selve étaient fixés sur elle. Anne voyait, sous le halètement de la poitrine, le drap qui s’élevait et descendait. Comme deux heures venaient de sonner, Anne constata que les yeux la regardaient toujours, mais que le drap ne remuait plus” (4).

Dans *Le Nœud de vipères*, la mort subite de Louis, le narrateur, n’est pas nommée mais seulement suggérée par la dernière phrase de son journal interrompue alors qu’il écrivait le mot spirituel “adoré” ou “adorable” pour exprimer la conversion de son cœur. Le lecteur devine qu’il est mort le stylo en main, ce que confirment les échanges de courriers entre ses enfants : “Ce qui m’étouffe, ce soir, en même temps que j’écris ces lignes, ce qui fait mal à mon cœur comme s’il allait se rompre, cet amour dont je connais enfin le nom adoré...” (13). Au contraire, dans *Génitrix*, la mort de Mathilde est longuement décrite avec poésie à l’aide d’images empruntées à la nature.

Conclusion

Le caractère dramatique de pathologies incurables du premier quart du XIXème siècle, comme la tuberculose, et le développement de cures thérapeutiques, préventives ou curatives, dans le Sud-Ouest de la France, ont inspiré deux grands romanciers landais contemporains, François Mauriac et Pierre Benoit. En situant avec talent l’intrigue de certains de leurs romans phares dans cette région, et en l’étayant de données médicales, ils ont su allier les vertus prétendument thérapeutiques des pins à l’atmosphère envrante de cette lande monotone et à la tragédie humaine, résultant à la fois du caractère incurable de la maladie et des relations passionnelles entre leurs héros. C’est le méticuleux dosage de ces différentes composantes qui a engendré des œuvres à succès, plébiscitées par une audience internationale et récompensées par des prix littéraires prestigieux.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- (1) RENON L. - Le Traitement scientifique pratique de la tuberculose pulmonaire, conférences faites à l'hôpital Necker, 1911.
- (2) LALESQUE F. - Les cures forestières, troisième Congrès international de physiothérapie, Paris, mars-avril, 1910.
- (3) LYONNAIS E. - Le rôle de la sage-femme dans la prise en charge des causes de mortalité maternelle entre 1870 et 1914, HAL Id : dumas-00624754, <http://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00624754>.

Œuvres de Pierre Benoit citées :

- (4) *Mademoiselle de la Ferté*, 1923.
- (5) *Mes héroïnes*, Œuvres complètes illustrées, 1966-1970.

Œuvres de François Mauriac citées :

- (6) *Le Baiser au lépreux*, 1922.
- (7) *Thérèse Desqueyroux*, 1927.
- (8) *Génitrix*, 1923.
- (9) *Destins*, 1928.
- (10) *Le Nœud de vipères*, 1932.

RÉSUMÉ

Deux romanciers contemporains du XXème siècle originaires des Landes, François Mauriac (1885-1970) et Pierre Benoit (1886-1962), ont eu à cœur de situer l'action d'une partie de leurs romans dans cette région. Au-delà du silence et de la chaleur torride de « ce désert de sable peuplé de pins », ils ont fait vivre, souffrir et mourir leurs héros atteints de maladies prises en charge par les moyens thérapeutiques de l'époque, avec le risque d'erreurs médicamenteuses, volontaires ou non : tuberculose, insuffisance cardiaque, angine de poitrine, fièvres typhoïde et puerpérale et autres pathologies.

SUMMARY

Two modern novelists of the 20th century native from the Landes, François Mauriac (1885-1970) and Pierre Benoit (1886-1962), were eager to locate a part of their novels in the French South-West. Beyond the silence and the torrid warmth of this "sand desert populated by pine trees", each of them make live, suffer and die their sick heroes from diseases treated with therapies of that time with the risk of voluntary or not drug misuse : tuberculosis, cardiac insufficiency, angina pectoris, puerperal and typhoid fevers and other diseases.

Cancer et littérature *

Cancer and literature

par Bernard HOERNI **

Après les maladies psychiatriques et, plus récemment, avec le sida et d'autres maladies virales, les cancers sont devenus des "maladies vedettes" en littérature. Une production notable s'est accrue au cours des dernières décennies, mais elle est très inégale. Parmi de nombreux ouvrages se distinguent des témoignages, présentés comme tels ou déguisés. Malgré un intérêt certain et le respect qu'ils inspirent, j'ai écarté ceux de malades ou de familles de malades qui ont peu de rapports avec la littérature ; les uns ou les autres font leur deuil en rédigeant un document, parfois rattaché à ce qu'on a récemment appelé *dignity therapy*, qu'on peut traduire par vertu thérapeutique de l'écriture ; ou bien ils visent à pérenniser la mémoire du disparu. J'ai écarté aussi ceux de journalistes qui écrivent facilement et dont une certaine notoriété favorise la publication, deux ou trois ouvrages motivés par un souci pédagogique, des récits de médecins comme j'en ai moi-même produit un, enfin les ouvrages où le cancer n'est qu'un prétexte pour des développements majoritairement sans rapport avec lui (1).

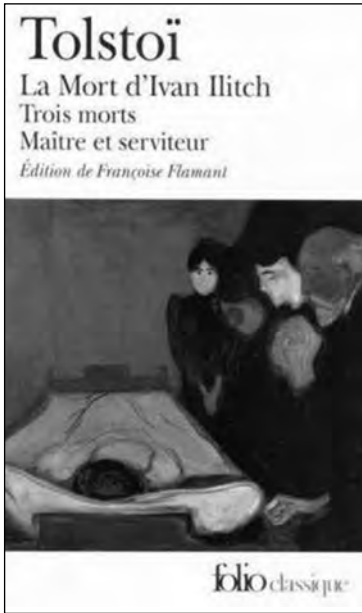
Cette présentation se limite donc à la littérature proprement dite, aux ouvrages d'écrivains confirmés. Ma liste s'est efforcée d'être objective, mais elle n'est sans doute pas complète et certains livres que j'ai retenus peuvent se discuter. Je cite ci-après les auteurs par ordre chronologique d'écriture (et non de publication qui peut être décalée de plusieurs décennies). Ils parlent de leur propre cancer : David Hume (2), Frigyes Karinthy (3), Alexandre Soljenitsyne (4), Claude Roy (5), Dino Buzzati (6), Élisabeth Gille (7), Jean-Marc Roberts (8), Tahar ben Jelloun (9), ou de celui d'un proche : Jean Schlumberger (10), Anne Philipe (11), Simone de Beauvoir (12), Philip Roth (13), Marc Bernard (14), André Miquel (15), Michel Braudeau (16), Philippe Forest (17). J'ai aussi retenu cinq ouvrages d'auteurs particuliers : la bande dessinée de Philippe Druillet (18) et les récits d'Ania Francos (19), de l'anthropologue Robert Murphy (20), du philosophe Jean-Luc Nancy (21) et du dessinateur Siné (22). Deux ouvrages sont à la limite du cancer mais justifient une mention, *La Mort d'Ivan Illitch* de Léon Tolstoï (23) et *Les Séquestrés d'Altona* de Jean-Paul Sartre (24).

Témoignages sur son propre cancer

Le philosophe écossais David Hume tient le journal de la maladie qui va l'emporter en 1776, à 65 ans (2). Des ennuis de santé qui persistent et s'aggravent déroutent

* Séance de mai 2016.

** Lieudit Hontehille, 32100 Blaziert. bernard.hoerni@orange.fr



plusieurs médecins dont aucun ne l'examine. Divers remèdes, notamment diététiques, une cure thermale, sont sans effet. C'est finalement un chirurgien rencontré par hasard qui l'examine et lui découvre un gros foie probablement métastatique. Alors qu'il s'estime capable d'entendre la vérité, le philosophe s'étonne et même se scandalise de ne pas être clairement informé par les praticiens.

Le Voyage autour de mon crâne de l'écrivain hongrois très populaire Frigyes Karinthy présente l'histoire de la tumeur au cerveau qui le touche en 1936 (3). Il fait tout pour retarder l'établissement d'un diagnostic, qui repose alors sur des données exclusivement cliniques, et éviter sa révélation. Plutôt que de "bons médecins", il va voir ceux qui lui disent "exactement ce que je voulais leur faire dire" et étale les contradictions des divers praticiens qu'il consulte. Il se sent coupable, honteux et "prisonnier dans la cellule des condamnés de Sing-Sing". Il bénéficie finalement d'une des premières opérations de ce genre, sous anesthésie locale, par le neurochirurgien Olivecrona à Stockholm. Il

retrouve la vue et écrit ce récit avant de mourir brutalement deux ans plus tard.

Le Pavillon des cancéreux est fondé sur l'expérience personnelle d'Alexandre Soljenitsyne à l'hôpital de Tachkent, au moment du "dégel" qui suit la mort de Staline (4). Après y être retourné pour vérifier et recueillir des détails qui font de son livre un document médicalement irréprochable, le futur prix Nobel confronte la maladie au système politique qui a cherché à l'abattre. Divers aspects du cancer sont présentés à travers ses protagonistes ; face à la mort, ils sont d'abord occupés par la question : "Qu'est-ce qui fait vivre les hommes ?". Mû par la volonté de s'émanciper dans tous les domaines, le principal personnage va guérir et sortir de l'hôpital par une belle journée de printemps. On sait de quoi sera suivie cette "renaissance", jusqu'à 90 ans. Cet ouvrage domine de loin tous les autres et je m'en suis servi pendant quinze ans pour axer un enseignement de cancérologie psycho-sociale (25).

Dans *Permis de séjour*, journal de Claude Roy qui couvre la période 1977-1982, une quinzaine de pages seulement est consacrée à son cancer du poumon (5). C'est à ma connaissance le témoignage le plus dense et le plus juste d'une expérience qui reste insérée dans le reste de l'existence. J'en ai plusieurs fois photocopié des pages pour les faire connaître à des étudiants. Le désir de "ne pas enten-



dre” est bref et malgré la réalité indésirable, la lucidité l’emporte. “La vérité est trop cruelle pour qu’on puisse la regarder sans rire et la dire sans plaisanter”. L’auteur évoque les cancers de ses amis Georges Perec et Roger Vaillant, ce dernier ne voulant à aucun prix connaître la vérité. Guéri, Roy mourra quinze ans plus tard, “épuisé”.

Marqué par la mort de son père d’un cancer du pancréas, Dino Buzzati en est victime à son tour. Parfaitement informé de son diagnostic et de son pronostic, il rédige *Le Régiment part à l’aube* qui paraîtra après sa mort (6). Ayant rencontré le succès avec *Le Désert des Tartares* dans lequel toute une vie attend ce qui est finalement la Mort, il passe ses derniers mois à écrire de petits textes pessimistes sur “l’approche de cette chose connue et absurde” qu’il se déclare “prêt” à affronter. En l’attendant il affirme que “la vie en soi, c’est-à-dire l’attente du départ, est une chose fort importante et splendide”. Dans l’un de ses textes, il entend son propre médecin prononcer les paroles qu’il a précédemment prêtées à un praticien réconfortant faussement un mourant.

La pièce de théâtre d’Élisabeth Gille, *Le Crabe sur la banquette arrière*, se fonde avec humour sur l’expérience personnelle de l’auteur victime d’un cancer du sein puis, quelques années plus tard, d’un cancer du poumon dû à un important tabagisme (7). Elle détaille le comportement de ses proches qui l’infantilisent et lui laissent trop voir, à travers un optimisme de façade, qu’ils s’attendent à sa disparition prochaine. L’auteur regrette de devoir s’adapter à ces influences factices alors qu’elle voudrait rester elle-même. Alors que son état s’aggrave, son dernier livre sera abandonné par son éditeur.

Dans *Deux vies valent mieux qu’une*, l’écrivain et éditeur Jean-Marc Roberts raconte le cancer respiratoire qu’il présente après avoir fumé pendant quarante ans et qui va l’emporter peu après (8). Son parcours médical alterne avec des souvenirs. Il perd la voix, sa lucidité est altérée par une négation, mais il garde son humour.

Dans *L’Ablation*, Tahar ben Jelloun raconte l’expérience d’un prétendu ami qui est opéré d’un cancer de la prostate dont explorations et traitement sont précisés (9). À côté de sentiments de culpabilité, « stupide mais humaine », de honte, de vieillissement, il se retrouve incontinent et impuissant, ce qu’il vit très mal. Ses relations avec ses proches et les femmes sont ponctuées par des insomnies, une dépression, un isolement.

Témoignages sur le cancer d’un proche, parent, enfant ou conjoint

Un parent

Je laisse de côté de nombreux ouvrages récents où le souvenir du père ou de la mère est le sujet principal du livre, le cancer qui les a emportés étant accessoire. Trois livres sont dominés par une histoire de cancer. *Une Mort très douce* de Simone de Beauvoir est le récit sobre de la fin de sa mère victime d’un cancer de l’abdomen révélé par une métastase osseuse (12). Les relations avec le corps médical sont difficiles et les douleurs mal



calmées. Formée par une éducation stricte, la vieille dame se tient bien, entourée par ses deux filles, dont l'auteur qui se réconcilie avec elle. Mais les malentendus sont nombreux au sein des proches, et entre eux et les soignants, favorisés par une communication biaisée ou insuffisante et le système hospitalier de l'époque.

Deux autres concernent un père, *Patrimoine* de Philip Roth (13) et *Mon ami Pierrot* de Michel Braudeau (16). Dans le premier, sous-titré "une histoire vraie", l'auteur américain relate les derniers mois de la vie de son père qui présente une tumeur intracrânienne inopérable. Le médecin demande au fils d'en informer son père qui réagit violemment – "Est-ce que je deviendrai un zombie ?" – avant de se résigner à sa prochaine disparition. L'un et l'autre se familiarisent peu à peu avec la maladie et ses conséquences, y compris l'inéluctable, non sans être tentés par la négation ou la diversion. Le processus de deuil du père comme du fils est favorisé par une bonne entente et de nombreux échanges entre eux, le père gardant sa conscience intacte jusqu'à la fin. Le père de Michel Braudeau présente un probable cancer de la prostate qui entraîne des complications urinaires et des métastases osseuses. Le diagnostic est escamoté "comme une monnaie empoisonnée". Le malade se détériore mais se rebelle. Son état mental se dégrade et prive son fils d'échanges qu'il remplace par des souvenirs.

Un enfant

Le Fils interrompu d'André Miquel aurait pu s'appeler *Le père interrompu* (15). Ce témoignage sur l'ostéosarcome fatal du fils est surtout celui de l'épreuve d'un père douloureusement privé de son fils adolescent. L'évolution de la maladie et de ses traitements, dont une amputation, est détaillée, tandis que l'image de l'enfant est idéalisée. Parfaitement conscients de la réalité, père et fils cherchaient à cacher à l'autre la gravité de la maladie et son pronostic. D'où un défaut de communication que le père cherche à rétablir après la mort de son enfant.

Tandis que Miquel détaille la disparition, dans *L'Enfant éternel* Philippe Forest insiste sur tout ce que lui laisse sa fille de trois ans, victime également d'un ostéosarcome (17). Tout est fait pour figer la fille "qui ne grandira pas" dans une persistance définitive. Mais quinze ans plus tard l'auteur retrouve des cartons contenant ses affaires "comme des cercueils entassés au fond d'une crypte dans l'attente d'une résurrection à laquelle personne ne croit".

Un conjoint

In Memoriam correspond d'abord aux notes que Jean Schlumberger, fondateur et animateur avec André Gide de *La Nouvelle revue française*, prend pendant l'évolution du cancer de sa femme (10). D'abord publiées hors commerce après sa mort en 1924, elles sont complétées par de courts textes qu'il rédige à chaque date anniversaire de sa disparition jusqu'en 1964. L'ensemble est dominé par le diagnostic que l'on cache à la malade. "Nous t'avons étouffée dans la conjuration de nos mensonges. Et pourtant qui était plus digne que toi de manger le pur pain de la vérité ?" Cette tromperie est par la suite douloureusement regrettée par l'auteur.

Dans *Le Temps d'un soupir* Anne Philippe raconte les derniers mois de l'acteur Gérard Philippe qu'elle a épousé quelques années plus tôt (11). Peu après qu'il soit entré en salle d'opération, elle est appelée et invitée à s'asseoir en face de quatre médecins. "J'avais compris". Elle cherche à cacher à son mari la vérité, consciente qu'elle trahit leur amour alors qu'il va mourir trois semaines plus tard. Sa méditation sur l'amour et la mort l'aide à faire seule son travail de deuil.

Marc Bernard écrit *La Mort de la bien-aimée* après la mort de sa femme de métastases hépatiques sept mois après énucléation pour mélanome de l'œil (14). Il détaille les points forts du sursis accordé à leur amour, marqué par “un goût de miel et de fiel”. “Ce n'est pas la mort qui nous étonne soudain ; c'est la vie qui nous semble l'exception, le miracle”. Devenu veuf, il est la proie d'un désarroi et fait difficilement son deuil pour lequel l'aide son témoignage.

Cinq ouvrages particuliers

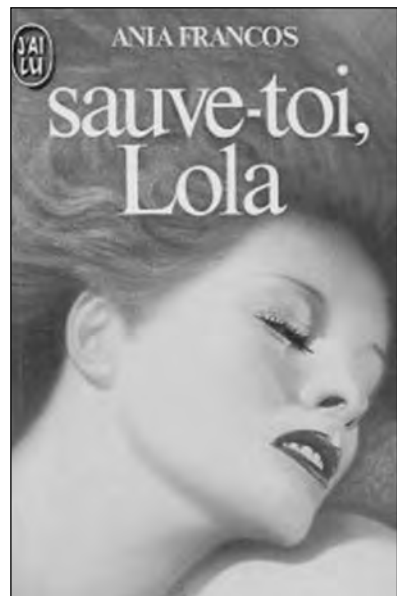
Deux sont produits par des dessinateurs, mais tandis que Philippe Druillet transpose le cancer dans sa bande dessinée, le caricaturiste Siné écrit.

Ayant atteint la notoriété avec les images flamboyantes d'œuvres comme *Délirius*, Philippe Druillet commence à publier *La Nuit* (18). Elle se déroule comme les précédentes sur une planète sauvage et violente, quand sa femme présente un cancer. Cette maladie et la mort qu'elle entraîne réorientent l'œuvre en cours en un hommage à la disparue et en une terrifiante représentation de la mort : montagnes de victimes, de têtes de mort, monceaux de crânes (Golgotha) et de crabes. L'auteur fait précéder ses dessins par des imprécations contre le cancer et les médecins qui ne l'ont pas guéri, et ajoute quelques commentaires comme : “Si nous voulons vivre mieux, apprenons enfin la mort”.

Dans un *Journal préposthume* Siné raconte l'évolution de sa leucémie aiguë, marqué par l'humour noir qui le caractérise mais qui respecte ses soignants (22). Dans sa chambre stérile de l'hôpital ou à son domicile, il est entouré par sa femme, ses chats et ses amis. Il se partage entre plaisanteries et invectives contre son cancer, et ses divers ennemis passés et présents. À 85 ans, l'auteur témoigne d'une belle vitalité servant des causes plutôt sympathiques, et il est toujours vivant trois ans plus tard. Il vient de mourir, en mai 2016.

Ania Francos est une journaliste plus qu'un écrivain, mais son témoignage a fait l'objet d'une adaptation cinématographique (19). Elle a 40 ans lorsqu'elle présente une petite boule dans le sein gauche, là où sa “mère avait cousu l'étoile jaune”. Elle rattache ce cancer, qui va évoluer irrégulièrement pendant dix ans, aux difficultés personnelles qu'elle a connues : abandonnée par un amant qui lui a laissé un fils, une psychanalyse. Dans des “chroniques d'une mort annoncée” qui paraissent dans *L'autre journal*, elle mêle ses ennuis personnels à l'actualité, puis écrit *Sauve-toi Lola*, roman largement autobiographique. En culpabilisant mais avec un humour grinçant, elle raconte ses fréquentations médicales, ses relations avec d'autres malades, en affichant une liberté qui se manifeste quand on n'a plus rien à perdre. Oscillant entre des périodes de désespoir et d'espoir, elle se bat courageusement mais finira par mourir cinq ans plus tard.

Vivre à corps perdu, de l'anthropologue américain Robert Murphy, a été publié dans la collection Terre Humaine (20). Une tumeur de la moelle





épineuse, qui évolue irrémédiablement sur une quinzaine d'années malgré divers traitements, entraîne une paralysie progressive. Il l'observe avec ses méthodes professionnelles en étendant son étude à d'autres handicaps. Ne craignant pas la mort, il présente froidement ses réactions : négation, tentation d'un suicide, sevrage tabagique difficile, distanciation... La maladie envahit ses rêves et le remplit de honte et de culpabilité. Mais avec une "rage de vivre", il s'adapte, se rééduque, aménage des dispositions pratiques pour compenser son handicap et rester le plus possible autonome. Il plaide pour des dispositions sociales reconnaissant et favorisant l'existence des handicapés.

L'Intrus du philosophe Jean-Luc Nancy témoigne d'une expérience rare. Une insuffisance cardiaque majeure justifie une transplantation du cœur après laquelle il présente un lymphome favorisé par le traitement immunosup-

presseur (21). Tous ces éléments, ainsi que les soignants qui interviennent pour les investigations et les traitements représentent dans son existence autant d'intrus indésirables, avec lesquels il doit bien continuer à vivre et à travailler, au moins quinze ans de plus.

Deux ouvrages marginaux

Le plus ancien est *La Mort d'Ivan Illitch* que Léon Tolstoï publie en 1886 (23). Cet ouvrage émouvant et par moments violent s'inspire de la mort d'un magistrat ainsi que d'une expérience personnelle qui a confronté l'auteur avec la mort. C'est le premier récit d'une mort privée qui contraste avec les morts publiques habituelles jusque-là. Plus que la maladie qui va l'emporter et qui reste d'ailleurs vague, ce sont ses conséquences qu'expose l'auteur : négation de l'entourage et conspiration du silence, isolement progressif du malade. Cette solitude le confronte à l'impression qu'il a raté une vie qui lui semblait en tous points réussie. L'ensemble décrit remarquablement les inconvénients auxquels l'accompagnement des mourants cherche aujourd'hui à remédier.

Les Séquestrés d'Altona est la dernière pièce de théâtre de Jean-Paul Sartre (24). Elle connaîtra un succès médiocre mais mérite de retenir l'attention. Le cancer du père qui a beaucoup fumé déclenche une crise familiale. Rien n'est dit directement de la maladie. Mais une femme a le "visage très parlant" après la consultation médicale initiale : "Vous aviez l'air épouvanté". Habitué à diriger, l'homme n'a pas l'intention de se laisser dominer par "l'extravagance de quelques cellules". Tout en prévoyant de mettre ses affaires en ordre il doit gérer un lourd passé où tous sont coupables. Comme certains cancéreux prématurément considérés comme morts et complètement isolés, le fils aîné réapparaît, évoquant ce qu'on a appelé le syndrome de Lazare. Ayant développé le complexe désor-

mais bien connu de survivant, il plaide sa cause devant un “tribunal de Crabes”. La proximité de la mort oblige à rétablir une communication – peut-être surabondante comme on l’a reproché à l’auteur, mais bien compréhensible après treize ans de silence –, à affronter la vérité, pas seulement celle de la maladie. Ces explications conduisent au suicide du père et du fils reclus en roulant à tombeau ouvert sur le “Pont du Diable”.

Commentaires

Tous ces témoignages ou récits d’auteurs au talent confirmé sont parfaitement représentatifs de ce qu’on peut observer en cancérologie. Ils concernent une grande variété de cancers, fréquents ou rares comme ceux de l’enfant ou les leucémies plus fréquentes dans d’autres témoignages non littéraires. Leur dénominateur commun est la perspective de la mort, compte tenu de la réputation justifiée des cancers. Le malade et ses proches cherchent d’abord des explications, une ou plusieurs causes. La plupart de celles qui sont retenues sont fantaisistes, à l’exception du tabac en cause pour des cas récents.

Face à la maladie les réactions évoluent dans le temps. Le cancer est longtemps occulté par les médecins comme par les proches vis-à-vis du patient. Lui-même est tenté par la négation ou y est contraint par son entourage. Cet écart par rapport à la réalité expose à des décalages, à un isolement nuisible à la communication, faussée et appauvrie, à une mort sociale prématurée. L’affrontement plus lucide de la réalité favorise des échanges qui rappellent le passé ou témoignent de la vie persistante, ainsi que le processus de deuil, pour le malade comme pour son entourage. À côté de la négation, les réactions sont souvent faites de culpabilité, plus rarement de honte ou de dépression.

Les réactions positives sont favorisées par le réalisme et l’humour qui est une forme de dérivation, de “divertissement” au sens de Pascal. L’isolement du malade, voire de sa famille, aggrave la situation, réduit la communication, alors que le souci, voire le plaisir, de vivre enrichit les derniers temps. Ceux qui guérissent ou survivent longtemps sont stimulés plus qu’abattus (résilience).

Tout cela confirme que la littérature peut utilement contribuer à la formation d’un médecin humaniste (26). Cette “utilité” n’est pas réservée aux professionnels. En paraphrasant Héraclite pour qui “la maladie rend la santé agréable et bonne”, on pourrait dire qu’en confrontant directement à la perspective de mort, le cancer fait mieux apprécier la vie.

RÉFÉRENCES (correspondant à leur première publication en français)

- (1) HÆRNI B. - ROUËSSÉ J. - *Dictionnaire historique des cancers d’Hippocrate à nos jours*, Frison-Roche, Paris, 2014.
- (2) HUME D. - *Ma vie*, Anabase, Montpellier, 1992.
- (3) KARINTHY F. - *Voyage autour de mon crâne*, V. Hamy, Paris, 1990.
- (4) SOLJENITSYNE A. - *Le Pavillon des cancéreux*, Julliard, Paris, 1968.
- (5) ROY C. - *Permis de séjour, 1997-1982*, Gallimard, Paris, 1983.
- (6) BUZZATI D. - *Le Régiment part à l’aube*, R. Laffont, Paris, 1988.
- (7) GILLE É. - *Le Crabe sur la banquette arrière*, Mercure de France, Paris, 1994.
- (8) ROBERTS J.M. - *Deux vies valent mieux qu’une*, Flammarion, Paris, 2013.
- (9) BEN JELLOUN T. - *L’Ablation*, Gallimard, Paris, 2014.
- (10) SCHLUMBERGER J. - *In Memoriam*, Gallimard, Paris, 1991.
- (11) PHILIPPE A. - *Le Temps d’un soupir*, Julliard, Paris, 1963.
- (12) BEAUVOIR S. de - *Une Mort très douce*, Gallimard, Paris, 1964.
- (13) ROTH P. - *Patrimoine. Une histoire vraie*, Gallimard, Paris, 1992.
- (14) BERNARD M. - *La Mort de la bien-aimée*, Gallimard, Paris, 1972.

- (15) MIQUEL A. - *Le Fils interrompu*, Flammarion, Paris, 1971.
 (16) BRAUDEAU M. - *Mon Ami Pierrot*, Seuil, Paris, 1993.
 (17) FOREST P. - *L'Enfant éternel*, Gallimard, Paris, 1997.
 (18) DRUILLET P. - *La Nuit*, Humanoïdes associés, Paris, 1981.
 (19) FRANCOIS A. - *Sauve-toi, Lola*, B. Barrault, Paris, 1983.
 (20) MURPHY R.F. - *Vivre à corps perdu*, Terre humaine, Plon, Paris, 1990.
 (21) NANCY J.-L. - *L'Intrus*, Galilée, Paris, 2000.
 (22) SINÉ - *Journal préposthume*, Cherche Midi, 2013.
 (23) TOLSTOÏ L. - *La Mort d'Ivan Illitch*, La Pléiade, Gallimard, Paris, 1960.
 (24) SARTRE J.-P. - *Les Séquestrés d'Altona*, Gallimard, Paris, 1960.
 (25) HERNI B. - *L'Archipel du cancer. Réflexions sur la maladie, la mort et la vie à partir du Pavillon des cancéreux d'Alexandre Soljenitsyne et de quelques autres témoignages*, Cherche Midi, Paris, 1994.
 (26) DANOU G., OLIVIER A., BAGROS P., éd. - *Littérature et médecine. Petite anthologie littéraire à l'usage des étudiants en médecine*, Ellipses, Paris, 1998.

RÉSUMÉ

S'échelonnant sur plus d'un demi-siècle, les ouvrages centrés sur un cancer rendent compte de l'évolution des attitudes face à une telle maladie et montrent la persistance de certaines réactions. Leur lecture peut être utile à la formation des médecins.

SUMMARY

A number of literary books relate the course of a cancer. These are testimonies on a personal tumour or on the tumour of a proxy. They give a useful view of the disease by lay authors, complementary of the view of the physicians.

Médecine et littérature enfantine *

Medicine and books for children

par Pierrette CASSEYRE **

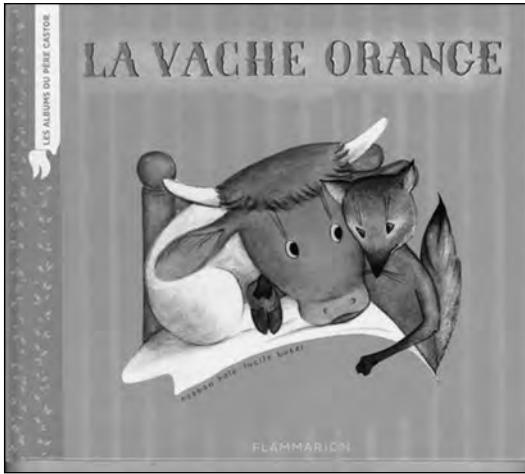
La littérature enfantine prend réellement naissance à partir de 1860 et devient très abondante et ce, jusqu'en 1900. De nos jours, cette littérature "explose", témoin le Salon du livre pour enfants à Montreuil. Déjà en 1855, un écrivain pour la jeunesse, la comtesse de Ségur, écrit un ouvrage de 21 pages pour aider les jeunes mères à garder leurs enfants en bonne santé (1). Voilà ce qu'elle écrit : "Je n'ai pas la présomption de vouloir faire un livre de médecine. Je désire simplement combler une lacune qui existe dans l'éducation des jeunes personnes en les faisant participer aux fruits d'une longue expérience". Sont ainsi passés en revue la nourriture, les refroidissements et déjà l'utilité de ce que nous nommons aujourd'hui la médecine préventive. Je fais aussi une incursion dans la littérature de jeunesse, car une thèse importante d'Emmanuelle Oréal est dédiée à l'image du médecin généraliste dans la littérature de jeunesse de 1945 à nos jours. Elle précise le terme de "littérature enfantine" : se définit comme la partie de la littérature de jeunesse qui concerne les enfants avant l'adolescence. Elle accorde toutefois une place dans sa thèse pour la littérature enfantine.

Pour les petits, l'animal, que les enfants aiment bien, représente souvent le médecin qui guérit. Pour 56 ouvrages, l'ours, le chien interviennent. L'ours est l'animal du bestiaire le plus utilisé. Le terme docteur est employé pour 70% des petits. Il porte des lunettes à 26%. Le médecin avec un rôle principal exerce à la campagne. Toujours pour les petits le médecin senior est particulièrement aimé. Notre praticien des récits de jeunesse est rassurant, chaleureux, gentil et bon. Mais le "médecin souvent héroïque des années d'après guerre cède le pas devant un médecin dont le stéréotype se simplifie dans une représentation édulcorée et réduite à ses seuls actes médicaux de base".

Examinons maintenant plus spécifiquement la littérature enfantine actuelle. Comment est traité le problème de la santé ? Déjà nous découvrons que dès 2008, 80 titres d'ouvrages traitant des problèmes de la santé chez les enfants sont répertoriés par la « Joie par les livres, Centre national de la littérature pour la jeunesse ». Sous le titre « 80 titres sur ordonnance » une liste d'ouvrages sur le thème de la santé dans la littérature est mentionnée. D'autres titres sont parus depuis, mais il m'a semblé important de signaler cette sélection remarquable dont je me suis bien sûr inspirée. Certains déjà bien connus de moi-même et toujours lus.

* Séance de mai 2016.

** 54, rue des Meuniers, 75012 Paris.



Pour les petits jusqu'à 6 ans, l'animal est un bon vecteur. Les enfants "s'approprient" l'animal. Ils aiment qu'on raconte ces histoires qui les réconfortent d'une certaine manière. Deux ou trois exemples : le petit singe Georges va à l'hôpital et découvre l'univers des piqûres, des examens, de la salle d'opération mais se fait beaucoup d'amis. Un album pour lequel j'ai une tendresse particulière, *La vache orange*. Elle est bien malade, elle a le nez très chaud. Son ami le renard la transporte sur son dos et la soigne à sa façon, lui prend la température avec un biberon. Veut lui réchauffer les

pieds mais avec une bouillotte c'est très difficile !

Pour cette tranche d'âge il y aussi des comptines qui évoquent, d'une manière amusante les maladies. Une très célèbre a été mise en musique : "Mon âne a bien mal à la tête ; madame lui fait faire un bonnet pour sa tête. Mon âne, mon âne a bien mal aux oreilles, madame lui fait faire une paire de boucles d'oreilles... Mon âne, mon âne a bien mal à l'estomac madame lui fait faire une tasse de chocolat !".

À côté de ces ouvrages pour les tout petits existe une littérature spécifique par des médecins écrivains pour la littérature enfantine et traitant de la santé. D'autres médecins écrivains se consacrent à la littérature enfantine et ne traitent pas de la santé. Enfin des écrivains spécialistes de littérature enfantine non médecins traitent aussi du problème de la santé. Plusieurs collections existent pour dédramatiser en particulier le séjour de l'enfant à l'hôpital. Elles ont pour but de s'adresser à la fois aux parents et aux enfants, et faites par des médecins. Je parle en particulier de la collection Sparadrap. Je vous cite quelques chiffres éloquentes : 23 ans d'actions, plus de 75 supports pour les familles, plus de 5,5 millions de documents Sparadrap diffusés,

Je parlerai plutôt de supports illustrés : *J'aime pas les piqûres ; J'ai des souris dans la tête*. Par ailleurs, Sparadrap édite une liste d'ouvrages intitulés livres pour enfants sur la visite médicale, la peur du docteur... La mise à jour date de 2015 et est éditée par Caroline Ballée. Comme précédemment pour les livres sélectionnés par "La Joie par les livres" le classement se fait par tranches d'âges. Quelques exemples : *Chez le docteur* par Agnès Besson, Larousse jeunesse, 2013 ; *Tchoupi chez le docteur* par Thierry



Courtin et Françoise Ficheux, Nathan, 2012 ; *Les hippopotames vont-ils chez le docteur ?* par Fred Herlich Oskar jeunesse, 2007 (Une visite chez le docteur, c'est comme le vétérinaire qui guérit les animaux).

Des collections, outre Sparadrap, traitent de la santé et sont écrites par des médecins. Citons par exemple Nicole Audet, médecin de famille et écrivain à Montréal. Elle a écrit entre autres *La chasse aux poux*, *Un vaccin pour Léa*, *Toutes les histoires de Boubou*. Elle dit elle-même : "La littérature de jeunesse et les contes me passionnent en raison de leur valeur thérapeutique"

Une autre petite collection "Ainsi va la vie" traite aussi de la santé.

Dominique de Saint Mars, journaliste à Astrapi écrit des histoires pour les enfants avec la collaboration de Serge Bloch illustrateur. Par exemple *Max va à l'hôpital*, *Max et Lili sont malades*. Je dirais qu'il s'agit plutôt de bandes dessinées avec beaucoup d'humour où l'enfant se projette mais la peur a disparu.

Des médecins écrivent aussi pour les enfants mais ne traitent pas du problème de la santé. Par exemple Christian Lehmann avec ses ouvrages : *Pomme et le magasin des petites filles pas sages*, *Le crocodile de la blonde*. Un grand auteur de littérature enfantine Grégoire Solotareff, après avoir pratiqué pendant 7 ans la médecine, s'est illustré par de nombreux livres pour enfants qui ont eu et ont un énorme succès. Il est à la fois auteur et illustrateur. Quelques titres : *Ne m'appellez plus jamais mon petit lapin* ; *Oh ! c'est à qui ?* ; *Un jour un loup*, *Loulou et Cie*.

Edith & Rascal
La chasse aux Poux



PASTEL



Nous pouvons aussi découvrir aussi les enfants écrivains et illustrateurs de leur vie à l'hôpital : *L'hôpital raconté par les enfants*, Sparadrap, 1999. Ce livre a donné la possibilité aux enfants de faire eux-mêmes le bilan de leur vie à l'hôpital. Comment imaginer l'hôpital de « rêve » pour les enfants dont c'est la deuxième maison ? Sofiane, 11ans, avec un lourd handicap, écrit : "Mon hôpital serait de toutes les couleurs, et moi j'aimerais être dans le pavillon jaune. On arriverait en train avec la fumée orange... Dans ma chambre on me soignerait sans s'énerver... Pour aller

manger, on irait dans une jolie salle à manger avec de belles décorations... Sur la table il y aurait des bouquets de fleurs : des violettes, des jaunes, des bleues et des roses”.

Plusieurs enfants ont aussi écrit un poème collectif :

“Ce que j’aimerais ? Un hôpital en forme de fleur

Dont le cœur, de toutes les couleurs serait un lieu de rencontres pour les enfants et les parents.....

Aux lits de mousse que j’aime tant, si doux, si doux pour mon dos

Des piqûres en sucre d’orge, des cachets en bonbons qui me soignent la gorge,

Des sirops de merlufonfon, pour que les douleurs disparaissent et que tous les maux cessent”.

Je ne peux pas terminer ce petit exposé qui, bien sûr, n’est pas limitatif comme vous l’avez compris sans évoquer la figure d’un grand pédiatre : Janusz Korczak, médecin écrivain polonais (2). Avant la seconde guerre mondiale il est une des figures de la pédagogie de l’enfance très réputée. Précurseur de la mise en pratique des droits de l’enfant que nous retrouvons dans les articles 12 à 17 de la Convention des Nations Unies pour les droits de l’enfant. Il sera déporté à Treblinka avec les enfants juifs du ghetto de Varsovie qu’il avait délibérément choisi d’accompagner. Il a créé en particulier son journal national d’enfants *Maly Przegląd* (petite revue), qu’il supervise, articles écrits par les enfants et adolescents. Il écrit aussi plusieurs livres pour enfants.

Conclusion

Littérature parfois méconnue mais très riche, littérature enfantine et de jeunesse montrent que sont évoqués à travers différents prismes les problèmes de la santé. Médecins écrivains, écrivains non médecins, conteurs tous participent ainsi à faire connaître dans une même médaille avers “médecine”, revers “littérature enfantine”.

BIBLIOGRAPHIE

SÉGUR S., Rostopchine de - *La Santé des enfants*, 6ème édition, Hachette, Gallimard, 1876.

ORÉAL E. - *L’Image du médecin généraliste dans la littérature de Jeunesse de 1945 à nos jours*, Thèse méd., Créteil, 2010.

L’Hôpital raconté par les enfants, Sparadrap, Paris, 1999.

KORCZAK J. - *Le Roi Mathias 1er*, Gallimard, Paris, 1967.

KORCZAK J. - *Le roi Mathias sur l’île déserte*, Gallimard, Paris, 1986.

RÉSUMÉ

Comment sont évoqués les problèmes de santé dans la littérature enfantine ? Quels en sont les auteurs ? Sont ils tous médecins ? Y a-t-il des médecins spécialistes de littérature enfantine ne traitant pas du domaine de la santé ? Hommage à Janusz Korczak, pédiatre polonais, écrivain, mort à Treblinka.

SUMMARY

How are health problems evoked in literature for children? Who are the authors? Are there children’s health specialists who write literature for children dealing not with health ? A homage to Janusk Korscak, a Polish children’s doctor who died in Treblinka.

NDLR

(1) Cf. en particulier pour les problèmes dentaires Danielle GOUREVITCH, “Les dents de Sophie”, congrès SFHAD, Madrid, avril 2016, à paraître.

(2) Il sera l’objet d’un colloque à l’Université d’Artois (Lens et Arras) du 15 au 17 septembre 2016.

Le premier livre de la *Fabrica* d'André Vésale et sa première traduction en néerlandais

par Maurits BIESBROUCK *

Pourquoi traduire ? Comment avez-vous abordé l'auteur que vous traduisez ? Comment naît finalement une passion ? Ce sont là des questions fréquemment posées aux traducteurs : car on ne se lance pas inconsidérément dans une traduction de longue haleine, il faut des circonstances, beaucoup de modestie, il faut douter en permanence... Tout cela ressort du témoignage ci-dessous du Dr Maurits Biesbrouck, membre de la SFHM, qui a traduit en néerlandais le premier livre de la Fabrica, www.andreasvesalius.be



Fig. 1 : Traduction en néerlandais du premier livre de la *Fabrica* 1543 (Leuven: Alfagen, 2014) à côté de mon crâne d'étude à Louvain. Au fond la lithographie par G. Engelmann d'après un dessin par P.R. Vigneron.

C'était un soir d'automne sombre de 1975, je revenais du laboratoire de l'hôpital à la maison. Heureusement il ne pleuvait pas, car sur le porte-bagage de ma bicyclette j'avais un paquet assez lourd, que j'étais allé chercher l'après-midi au dépôt de la douane locale : le fac-similé du chef d'œuvre d'André Vésale, publié récemment par le Forel (Nieuwendijk, Pays-Bas) (1). À ce moment là, je ne réalisais pas encore qu'il n'avait jamais été traduit dans une langue accessible à la plupart des Occidentaux. Ce ne fut que beaucoup plus tard que j'appris par la bio-bibliographie établie par Harvey Cushing que seule une traduction en russe existait depuis une vingtaine d'années. Mais c'était une traduction de la deuxième édition de la *Fabrica*, réalisée par Oporinus en 1555 (2). M'étant remis

* Koning Leopold III Laan 52, B-8800 Roeselare, Belgique.



Fig. 2 : *Ecorché*: statuette et épreuve d'artiste par Richard Neave (Londres) pour le monument Vésale (Pascale Pollier et Richard Neave) à Zante, inauguré en septembre 2014, dans un coin de la Place Solomos.

le système semblait logique et compréhensible. Le plus grand choc fut de constater que Vésale employait un style que je ressentis comme ultra-cicéronien, une phrase occupant souvent un tiers ou plus de la page, sans la moindre interruption visuelle, sans alinéas ni paragraphes. Après avoir consulté un dictionnaire, un lexique ou un index il était difficile de retrouver le passage dont il s'agissait. En plus la *Fabrica* est un livre très volumineux et lourd. Le mettre sur une table rend les lignes supérieures des pages à peine lisibles parce que trop éloignées. Prendre le livre sur les genoux pour lire un passage difficile n'est pas possible non plus, le point de gravité sortant de la base de sustentation. Le plus pratique était de poser le livre sur une table et de lire en se redressant, chose assez fatigante et posture impossible à soutenir longtemps. Tout cela faisait de la lecture une vraie épreuve. Néanmoins je voulais savoir ce que Vésale disait. Après avoir lutté quelques jours contre cette forteresse d'orthographe et de composition, je compris que ce serait chose folle de vouloir

des figures bouleversantes que je venais de voir pour la première fois, mon impatience d'aborder le texte augmentait. Pour une raison ou une autre, dès l'école primaire, j'avais éprouvé un intérêt croissant pour la figure d'André Vésale, et bien qu'ayant aujourd'hui soixante-dix ans, je ne sais toujours pas pourquoi, supposant que cela doit être "congénital". Mon éducation à Louvain avait momentanément relégué Vésale au second plan quand j'avais abordé l'œuvre de Teilhard de Chardin, mais une fois installé comme médecin-biologiste et jeune père de famille, je retrouvai mes anciennes amours avec plus de passion que jamais et je ne les ai jamais abandonnées.

Les premières tentatives pour aborder le texte me n'apparurent pas évidentes. Les 's' longs qu'il était presque impossible de distinguer des 'f', l'habitude d'imprimer les 'v' comme des 'u', de changer les 'm' à la fin des mots par un tilde au dessus de la voyelle précédente, l'étrange manière d'écrire le coordonnant '-que', etc. étaient de prime abord un peu déconcertants, mais rapidement



Fig. 3 : *Peinture d'après le portrait original* (Maurits Biesbrouck 2008, acrylique sur toile, 50x60).

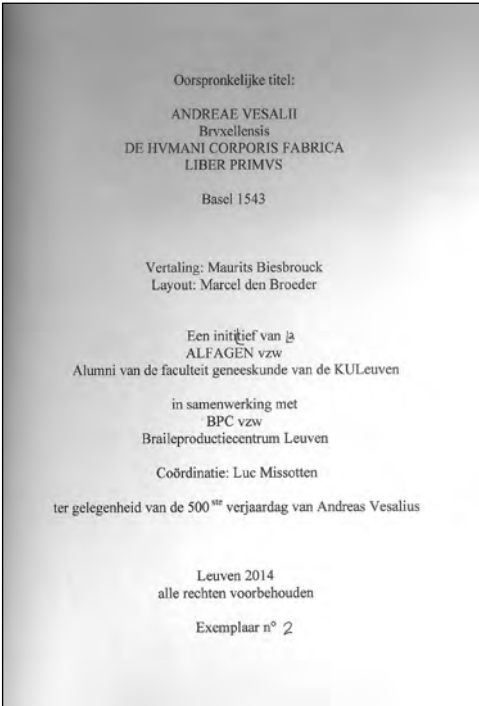


Fig. 4 : Page de titre de la traduction en néerlandais du premier livre de la *Fabrica*

tout simplement lire et comprendre ce texte. Cela signifiait un tel effort que la peine du labeur ne pourrait jamais contrebalancer la récompense d'une compréhension seulement fugitive. À ce moment-là je réalisai que la seule chose à faire était de traduire le texte purement et simplement. En faisant cela, il resterait quand même un résultat permanent du travail.

La première chose à faire était de construire un lutrin afin de pouvoir travailler avec un minimum de confort. J'entamai la traduction elle-même en septembre 1975, en commençant avec les chapitres courts du premier livre, comme celui consacré à la rotule. La plus grande partie du premier livre était traduite vers 1996, le travail ayant été interrompu pendant les périodes les plus intenses de mon activité professionnelle. Une interruption assez longue fut causée par la maladie et la mort de mon père, Albert (27.03.1917 – 9.06.1981), bourgmestre de la ville de Roeselare. En août 2012, je n'avais pas encore abordé les chapitres 24, 25, 26, 27 et 33. Ce fut surtout la

publication de la traduction complète de la *Fabrica 1543* en anglais par W. F. Richardson et J. B. Carman qui me conduisit à repousser la fin de ma traduction (3). Au commencement, je savais que le travail n'avait jamais été fait, sauf en russe, et cela me donnait du courage pour continuer. Mais avec la publication des cinq volumes dans un anglais très lisible par Jeremy Norman (d'abord à San Francisco, puis à Novato, Californie) le texte était devenu enfin disponible dans une langue abordable pour tout scientifique moderne et une traduction en néerlandais restait, à mon point de vue en tout cas, moins urgente. D'ailleurs j'avais trouvé entretemps d'autres motifs de m'intéresser à Vésale, commençant à publier une série d'articles en collaboration avec le Prof. em. Dr. Omer Steeno (Louvain) et plus récemment avec le Dr. Theodoor Goddeeris (Courtrai). Ce ne fut que sur l'insistance de mon fils Bernard que j'ai continué le travail pour mettre la traduction à jour et pour la publier sur mon site internet consacré à Vésale (www.andreasvesalius.be) ; j'ai donc terminé les chapitres qui restaient à traduire, d'autant plus facilement que je n'avais plus de soucis professionnels, ayant pris ma retraite à 65 ans. Mais pendant la longue période nécessaire pour en arriver à ce résultat, il arriva une chose inattendue : l'orthographe néerlandaise, assujettie à de régulières adaptations, avait changé deux fois (en 1996 et 2006)...!

Le 31 août 2012 le tout pouvait être mis sur la page internet (4). Peu de temps après, le Professeur Luc Missotten, trésorier d'*Alfagen* (Alumni de la faculté de médecine, Leuven) me demandait le texte de base de ma traduction. À peine un an plus tard, il en avait fait une édition pour bibliophiles. La mise en page avait été confiée à Marcel den

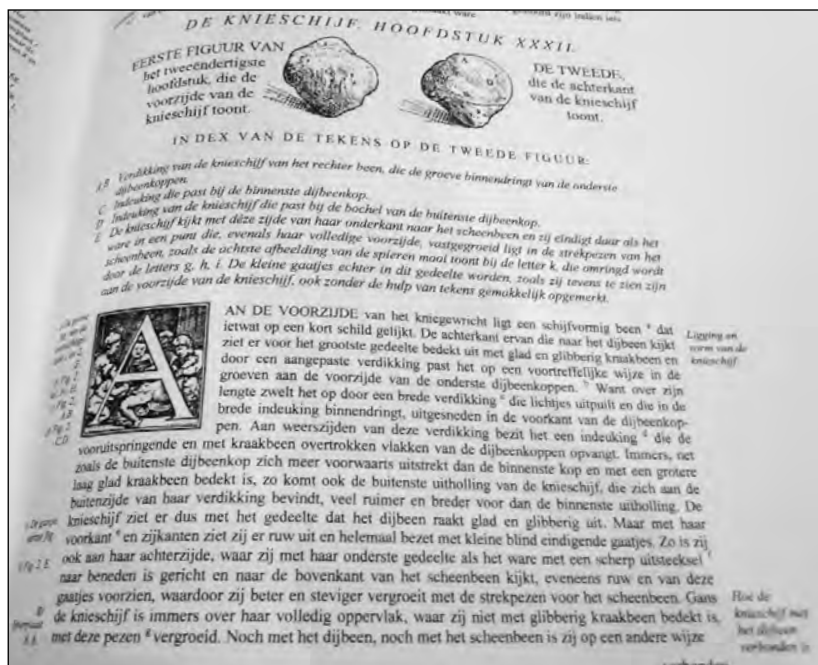


Fig. 5 : Une page du texte: “De knieschijf” (la rotule).

Broeder, en respectant celle de la *Fabrica* originale de 1543. L'édition fut limitée à vingt-quatre exemplaires numérotés et imprimés en très grand format. Le 15 mai 2014, à l'occasion de l'inauguration du *Théâtre anatomique* (Leuven, Minderbroederstraat), Luc Missotten offrit l'exemplaire portant le numéro 1 à Rik Torfs, recteur de l'Université (5). Après quelques mois, tous les autres exemplaires ayant trouvé propriétaire, un nouveau tirage fut effectué. Pendant l'exposition *Vesalius Leuven 1514-2014* (02.10.2014-18.01.2015), un exemplaire fut mis à la disposition du public qui pouvait le feuilleter et le comparer avec un fac-similé d'une *Fabrica* 1543.

RÉFÉRENCES ET NOTES

- (1) VESALIUS Andreas - *De humani corporis fabrica libri septem*, Bâle : Joannes Oporinus, 1543. Voir <www.andreasvesalius.be> rubrique *Opera Vesalii*, no. [VI.A.-1d].
- (2) Андрей Везалий О Строении Человеческого тела в семи книгах. *Перевод с латинского действительного*, члена академии медицинских наук СССР, В.Н. Терновского и члена корреспондента академии наук СССР, С.П. Шестакова редакция В.Н. Терновского послесловие академика, И.П. Павлова, издательство академии наук СССР, 1950-1954.
- (3) RICHARDSON William Frank, CARMAN John Burd - *Andreas Vesalius : on the Fabric of the Human Body. A Translation of 'De Humani Corporis Fabrica Libri Septem'*. Vols. I-V, San Francisco and Novato: Norman Publishing, 1998-2009.
- (4) Voir <www.andreasvesalius.be> rubrique *Translation*, et listé dans la rubrique *Opera Vesalii* comme (VI.A.-1h).
- (5) Voir <www.andreasvesalius.be> rubrique *Opera Vesalii*, no. [VI.A.-1k].

REMERCIEMENTS

Je remercie Madame le professeur Jacqueline Vons pour ses mots d'introduction.

Analyses d'ouvrages

Jacqueline FONTAINE - *Les étudiantes en médecine à la faculté de Montpellier au cours de la Troisième République*, préface de Simone Gilgenkrantz, Paris L'Harmattan, 2016.

Dans la lignée de Mélanie Lipinska, Polonaise immigrée, et de son *Histoire des femmes médecins* (1900), Simone Gilgenkrantz nous avait donné un avant-goût du présent livre en nous faisant connaître "Les premières doctoresse à la faculté de médecine de Nancy (1894-1914", publié dans *Histoire des sciences médicales*, 46, 2012, 279-286. En effet, si on a changé de province, Simone Gilgenkrantz et Jacqueline Fontaine nous avaient déjà présenté Hélène Feyguine, Glafira Zielgelmann et Lydia Mazel, étudiantes remarquables à Montpellier. La méthode reste la même : épiluchage des registres d'inscription et des thèses, fouille des archives universitaires, des archives des inspections académiques (Gard, Hérault) et des archives départementales (Gard, Hérault, Lot-et-Garonne) ainsi que des archives familiales, lettres privées et photos comprises, permettant de raconter l'histoire des vies de ces jeunes femmes après la thèse. La première partie du livre est une mise au point sur l'"histoire de la scolarisation des filles : un accès difficile aux études universitaires en médecine" ; indispensable, elle n'est pas originale. Et nous avons trouvé plus attachantes, et certainement novatrices les deuxième et troisième parties, "Les femmes médecins" et "Etudiantes françaises et étrangères à la Faculté de Montpellier", avec tous ces délicieux prénoms féminins, sentant bon leur époque et leur origine nationale, Nadejda, Madeleine, Nicole, Hélène, Glafira, Lydia, Agnès, Alexandrine, Anna, Sophie, Victoire, Marcelle, Henriette ou Doria ; et j'en passe puisque l'auteur a identifié 657 étudiantes ! On pourrait imaginer une étude sociologique des prénoms de ces pionnières, parallèle à celle qui est esquissée sur leurs conditions de vie pendant leurs années d'études. On doit remercier l'auteur pour ce travail qui comble une lacune ; on ne peut qu'espérer une généralisation de pareilles recherches à toutes les villes universitaires de France et des "colonies", et à toutes les origines des étudiantes, la répartition des boursières de l'ancien empire français après la Troisième République étant par exemple savamment dosée pour éviter une concentration source de communautarisme. De tels bilans par faculté pour cette même période 1870-1940 ouvriraient la porte à un bilan plus général, permettant lui-même des comparaisons avec d'autres pays, par exemple la Suisse en ces mêmes années.

Nous retrouverons Jacqueline Fontaine à propos de Samuel Pozzi au moment de l'affaire Dreyfus, qui alors prit une position courageuse, mais qui là-dessus ne brilla pas en se lamentant avec ces mots : "Que deviendra la famille lorsque la femme s'étant faite homme, sa place actuelle deviendra vacante ?".

Danielle Gourevitch

JC MCKEOWN and **Joshua M. SMITH** - *The Hippocrates Code. Unraveling the Ancient Mysteries of Modern Medical terminology*, Hackett Publishing Company, Indianapolis, March 2016, paper 50 dollars.

Ce livre remarquable se déroule en 28 chapitres, selon de très sérieux critères linguistiques et avec des visées pédagogiques fermes et ambitieuses. On commence par le latin I ; suivra le grec II.

I 1 et 2 : préfixes latins. I 3 préfixes numéraux (review, c'est à dire des exercices pratiques d'application) ; I 4 à 6, suffixes latins (review) ; I 7 à 9 autres préfixes et suffixes latins (review) I 11 et 12, noms latins. I 13 et 14 adjectifs latins (review).

II. le grec. II 15 L'alphabet grec. II 16 et 17 préfixes grecs. II 18 à 21 préfixes grecs numériques et autres (review) ; II 22 à 24 Suffixes grecs composés (review).

Avec III on arrive à d'autres types de construction :

III 25 Mots bilingues,

III 26 Dérivations spéciales,

III 27 Éponymes mythologiques (Achille, Atlas, Méduse, Vénus...) ; III 28 Eponymes historiques Galien, Hérophile, Hippocrate, mais aussi des noms plus récents (review).

Des appendices : carte, table chronologique, index des éléments de mots "Kwow yourself topics", quelques thèmes d'histoire de la médecine, monnaies et autres images.

Des schémas, des tableaux, des illustrations, des textes anciens traduits (médicaux et non-médicaux), des exercices d'application, en font un outil indispensable. Pour les anglophones, il y a cinquante ans, un tel ouvrage eût paru plus utile que pour les francophones qui, à ce niveau professionnel, avaient tous fait du latin, et beaucoup du grec. Aujourd'hui, dans l'unique DU français d'histoire de la médecine (à Paris-Descartes) on espère voir réapparaître un cours relatif à l'Antiquité et un cours relatif au vocabulaire médical ; aujourd'hui un unique cours d'humanités médicales classiques a lieu dans toute la France, à Lille, sous la direction du professeur Antoine Drizenko. Pour leurs étudiants, et pour tous les médecins déjà formés, ce *Code* est absolument indispensable, et l'on ne remerciera jamais assez McKeown, professor of classics, Un. Of Wicosnin-Madison, et Smith, assistant professor of classics, Johns Hopkins University. Une adaptation française de ce manuel pour anglophones est infiniment souhaitable ; l'ouvrage de Marie BONVALOT intitulé. *Le Vocabulaire médical de base, étude par l'étymologie* (en 2 volumes), 1992, n'ayant pas les mêmes ambitions. A bon entendeur (traducteur, éditeur) salut !

Danielle Gourevitch

Marguerite JOHNSON - *Ovid On Cosmetics, Medicamina faciei feminae and Related Texts*, Bloomsbury, London, 2016, 171 pages, 11 illustrations, Hardback \$94, Paperback \$29.95.

Professeuse en Australie Marguerite Johnson est une personnalité originale, convaincue de l'actualité de l'Antiquité et s'intéressant notamment à l'influence de celle-ci sur le déroulement de la période coloniale en Australie. C'est bien plus qu'une édition avec traduction, car la richesse des notes et commentaires et l'adjonction de textes parallèles en font un véritable essai sur la culture des apparences dans le monde romain, avec une importance toute particulière pour les femmes (mais les hommes ne sont pas exclus) dont nombreuses parmi celles que nous connaissons n'avaient que ce devoir à remplir, et on aura plaisir à se reporter à son recueil publié en 2005 avec T. Ryan, *Sexuality in Greek*

and Roman Society and Literature : A sourcebook, chez Routledge. Ce poème didactique, extrêmement savant et habile, a ceci d'inattendu que son sujet est parfaitement trivial, le *cultus*, l'apparence souhaitable de la femme dans sa vie quotidienne, et face à ses obligations sociales, avec les recettes y afférant quand la nature ne suffit pas, ou quand la maladie et l'âge sont tristement intervenus. L'auteur le situe dans la tradition de la poésie didactique et dans le suivi de l'œuvre d'Ovide ; le texte latin est accompagné en regard de sa traduction anglaise, puis suivi de commentaires à la fois savants et faciles à lire sur les préparations et leurs ingrédients, tant ceux qu'on a sous la main que ceux qui viennent de loin pour un prix exorbitant. On n'a pas fini de regretter qu'il n'en reste que cent vers, mais aussi de se réjouir qu'on puisse les compléter par des passages de l'*Ars Amatoria* et les *Remedia Amoris* du même auteur, que Marguerite Johnson, Associate Professor of Classics à l'University of Newcastle en Australie, présente avec les mêmes soins érudits, affectueux et amusés, les situant historiquement dans le cadre des réformes moralisatrices d'Auguste, qui, par décret, allait expédier le poète sur une plage du Pont-Euxin l'actuelle Mer noire de la Roumanie, Tomis ou Constanza, où il n'eut plus que ses yeux pour pleurer et où il mourut sans obtenir son pardon pour une faute qui reste aujourd'hui en grand partie mystérieuse. Une monographie passionnante, avec tout l'apparat et les annexes qu'exige tout travail sur l'Antiquité.

Danielle Gourevitch

Bjørn Okholm SKAARUP - *Anatomy and Anatomists in Early Modern Spain*, Farnham, Ashgate, 2015, 298 pages.

Bjørn Okholm Skaarup, né au Danemark en 1973, est connu comme artiste, dessinateur et sculpteur. Docteur en histoire de l'art, il a travaillé entre autres pour le Musée national du Danemark et pour le département de médecine légale et d'anthropologie de l'université de Copenhague ; il a également illustré plusieurs livres d'histoire, d'archéologie et d'anatomie et a fait récemment une première exposition à New-York avec un bestiaire animal en bronze (*Carnival of the Animals*). C'est par le biais de l'art qu'il s'intéressa à l'anatomie en soutenant une thèse de doctorat, *Spanish anatomists in the 16th Century*, à l'Institut universitaire européen de Florence en 2009. Un parcours peu commun pour un livre qui ne l'est pas moins : en publiant en 2015 *Anatomy and Anatomists in Early Modern Spain*, Bjørn Okholm Skaarup présente la première étude complète de l'enseignement de l'anatomie en Espagne aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles, et comble une lacune dans notre connaissance des débuts de la science anatomique (en dehors de pays tels l'Italie ou la France par exemple, où l'histoire de l'anatomie est mieux documentée).

L'ouvrage comporte dix chapitres. Le premier retrace les grands moments de la polémique entre historiens espagnols depuis la fin du XVIII^{ème} siècle sur la définition d'une "science espagnole", les premiers, critiques, déniaient tout apport espagnol à la formation de la modernité, les seconds, apologistes, célébrant le rôle moteur de l'Espagne dans la vie intellectuelle et scientifique de l'Europe. Cette polémique qui a occupé le premier rang des débats a pu empêcher certains historiens modernes d'explorer des domaines encore peu connus dans l'histoire de la médecine, particulièrement dans l'histoire de l'anatomie (1). C'est dans ce contexte que l'auteur se propose pour but d'examiner sur le plan régional et institutionnel la réception et l'influence de ce qui fut appelé "la révolution vésalienne".

ANALYSES D'OUVRAGES

Les six chapitres suivants sont consacrés aux six villes universitaires de Castille et d'Aragon dans lesquelles l'anatomie fut enseignée et montrée durant le XVI^{ème} siècle, successivement à l'université de Valence (où l'anatomie fut enseignée dès le début du XVI^{ème}¹), Salamanque, Valladolid, Alcalà de Henares, Barcelone, Saragosse. La construction de ces différents chapitres est quasiment identique pour tous : l'auteur examine l'état des connaissances, la pression éventuelle du pouvoir royal et des autorités locales, la création des premières chaires d'anatomie, la place et le rôle des dissections à l'université, les publications influencées par l'œuvre de Vésale, dès sa parution en 1543. Ce procédé vise à individualiser chacune des universités dans son déroulement chronologique ; il faut reconnaître qu'il est parfois lassant, parce que trop systématique ou répétitif, et qu'il oblige le lecteur à se déplacer dans le livre pour avoir une vue diachronique. Mais il a l'avantage de focaliser l'attention sur des personnages locaux avec de courtes monographies. Citons par exemple les anatomistes qui se réclament de Vésale, en particulier à Valence avec Pedro Jimeno et son successeur Louis Collado. C'est l'occasion pour l'historien de rappeler les débats autour de la découverte du troisième osselet de l'oreille. On assiste aussi dès la fin du siècle au retour progressif de l'orthodoxie galénique et à l'abandon des méthodes modernes d'enseignement dans les théâtres anatomiques, comme en témoignent les textes statutaires de l'université de Salamanque par exemple.

Deux autres chapitres sont consacrés à la pratique de l'anatomie dans les monastères de la Guadeloupe et dans la "Nouvelle Espagne" (Mexique), avec des références explicites aux ouvrages de Vésale et à leur influence sur les pratiques chirurgicales dans ces régions. Un dernier chapitre, intitulé "Images of Spanish Renaissance Anatomy", présente divers cas d'utilisation ou de détournement d'images de traités vésaliens, dans des traités d'anatomie (Montaña, 1551 ; Valverde, 1556) et d'anatomie artistique (Arfe y Villafaña, 1585) (2). Une bibliographie et un index complètent le volume.

L'auteur s'appuie sur des documents authentiques (archives d'état, décrets universitaires, correspondances, traités médicaux, etc.), et utilise une abondante bibliographie secondaire. Il faut signaler la précision apportée à la présentation des ouvrages et des très nombreux anatomistes recensés dans cet ouvrage. Les textes en langue originale (latin, espagnol) sont donnés dans les notes en bas de page et traduits dans le texte, ce qui facilite la lecture. Un ouvrage donc essentiel pour l'histoire de l'anatomie.

Jacqueline Vons

NOTES

- (1) Voir par exemple l'article écrit par A. MARTÍNEZ et J. PARDO-TOMÁS - "Anatomical Theatres and the Teaching of Anatomy in Early Modern Spain", *Medical History*, 2005, 49 (3), 251-280.
- (2) Rappelons ici la thèse de Maria PORTMANN qui a reçu le prix Sournia de la SFHM en 2012 - *L'image du corps dans l'art espagnol aux XVIème et XVIIème siècles. Autour du "Libro Segundo" de Juan de Arfe y Villafaña (1585)*, publiée chez Peter Lang (Berne) en 2014.

Alexandre KLEIN, Séverine PARAYRE (dir.) - Histoire de la santé (XVIIIème-XXème siècles). Nouvelles recherches francophones, Paris, Hermann Éditions, 2015, 230 pages.

Alexandre Klein et Séverine Parayre proposent un ouvrage collectif dû à des chercheurs francophones issus de différents pays, dans le cadre du réseau de recherches *Historiens de la santé*. Le livre a pour but de mieux comprendre les perceptions et les comportements des hommes et des femmes d'autrefois dans le domaine de la santé. L'époque retenue ici est celle des deux derniers siècles.

L'introduction précise quelles ont été les grandes orientations et modifications apportées dans l'histoire de la médecine au XX^{ème} siècle. A. Klein distingue une histoire de la pensée médicale (illustrée par Grmek et son école), une approche philosophique (Canguilhem, Foucault) et une histoire "sociale" qu'il défend pour sa richesse et sa diversité, au cœur d'une démarche de pluralité, permettant un dialogue entre historiens des mentalités et médecins. Une brève synthèse par F. Guérard des recherches québécoises depuis 2001 constitue l'ouverture du livre. Les contributions sont réparties en quatre grandes parties. Dans la première, intitulée *Institutions, soins et prévention*, C. Garnier analyse des pratiques hospitalières au Québec et en France dans les cas de contagion (poux et vermines) sous l'ancien régime ; S. Parayre montre le rôle de l'enseignant dans les écoles françaises au XIX^{ème} siècle dans le domaine de l'hygiène ; X. Riondet s'intéresse à la place de l'expérience vécue de la maladie (tuberculose) dans le parcours pédagogique d'Élise Freinet. Dans une deuxième partie, *La parole des malades*, la correspondance de Tissot (1) est une mine de renseignements sur ce que A. Klein appelle l'agentivité du malade ou comment le malade conçoit la relation médicale dans le processus thérapeutique, tandis que les lettres (1921-1950) laissées par M. M. permettent à M.C. Thifault d'analyser le cas d'une jeune épileptique "folle internée" à l'hôpital psychiatrique de Montréal. *Le point de vue des médecins* est le contrepoint de la partie précédente. Peut-on parler de démocratie sanitaire dans la "médecine du peuple" proposée par le Dr Tissot (1728-1797) se demande A. Klein, tandis que C. Marchand explore les débuts de la médecine diététique moderne et de la médecine rationnelle en France à travers la figure du Dr Marcel Labbé (1870-1939). La dernière partie, *Medias et médiations*, est consacrée à une brève incursion dans les moyens de diffusion des pratiques de santé à l'époque moderne. D. Nourrisson étudie la place des publicités sur le marché du soin ; à travers un corpus de publicités pour l'aspirine entre 1920 et 1970, D. Baillargeon trace les grands traits d'une histoire des mentalités et de leur évolution (2). Enfin, D. Bernuzzi de Sant'Anna apporte une dimension ethno-historique à l'ouvrage en analysant des représentations populaires modernes liées à l'obésité et à la maigreur au Brésil.

Un livre riche et dense (chaque contribution est accompagnée d'une bibliographie propre), qui témoigne de la vitalité des recherches contemporaines francophones en histoire de la santé, dans une perspective sociétale.

Jacqueline Vons

Stéphane FRIOUX et Didier NOURRISSON - *Propre et sain. Un siècle d'hygiène à l'école en images*, Paris, A. Colin, 2015.

Un petit livre sans prétention universitaire, mais agréable à lire et utile pour les jeunes (et peut-être moins jeunes) générations, qui nous rappelle que l'école élémentaire en France a eu au XIX^{ème} siècle et dans la première moitié du XX^{ème}, un rôle éducatif de première importance, en même temps qu'elle apprenait à lire et à écrire aux enfants qui lui étaient confiés. Les auteurs envisagent ici essentiellement deux axes, traditionnellement complémentaires et que l'adage "un esprit sain dans un corps sain" ne résume

(1) Cf. KLEIN A. - "La médecine du peuple du Dr Tissot. Éducation, santé et société au siècle des Lumières", in Parayre S., Klein A., (dir.), *Éducation et santé : des pratiques aux savoirs*, Paris, L'Harmattan, coll. Savoir et Formation, 2014, p. 35-58.

(2) D. NOURRISSON est le co-auteur, avec S. FRIOUX, du livre *Propre et sain. Un siècle d'hygiène à l'école en images*, paru chez A. Colin en 2015.

qu'imparfaitement. Il s'agit d'une part d'enseigner aux enfants l'hygiène corporelle et de les habituer à des gestes simples mais répétitifs (se laver les mains avant le repas, se laver les dents après le repas). Cette éducation à la propreté va de pair avec l'obligation scolaire imposée par la loi de 1882, elle peut être ludique, prescriptive, punitive : on note par exemple les représentations de l'enfant soumis à la visite obligatoire des mains à son arrivée à l'école, mais aussi les premières écoles en plein air, la chasse aux "microbes" et aux poux. Les auteurs ont réuni un large éventail de moyens déployés à cet effet : chansons, récitations, lectures en classe, interrogations... Le but didactique des illustrations est évident, jouant sur des registres violemment antithétiques : un logis sombre, sale, habité par de petits malades est opposé à une pièce claire, aérée où jouent de gais enfants. C'est qu'il ne suffit pas d'enseigner la propreté du corps, il faut encore éduquer sur le plan moral, montrer où se situe le bien, voire guérir : le deuxième axe retenu par les auteurs est la lutte contre la "maladie sociale" que constitue l'alcoolisme. Les images sont fortes, et ne s'adressent plus seulement aux enfants, elles visent à culpabiliser le mauvais père, ivrogne et réduisant sa famille à la misère. De véritables campagnes d'éducation antialcoolique sont ainsi menées. À rebours, dans la société de consommation qui se développe après la guerre, des publicités vantant les bienfaits du vin ou de l'alcool de menthe, par exemple, envahissent les supports utilisés par des enfants (par exemple des buvards). Ces images naïves ou violentes ne livrent pas une vision nostalgique d'un passé idéalisé, elles nous ramènent aux contradictions de notre propre société, qui laisse trop souvent au médecin le soin de pallier ce qui pourrait être prévenu.

Jacqueline Vons

Bonn Gérard - *Du clystère au stéthoscope : les débuts de la médecine scientifique (1780-1830)*, préface de Pierre Corvol, Glyphe, Paris, 2015, 497 p.

Il existe quelques périodes phare, connues de tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin à l'histoire de la médecine : en premier lieu l'*Antiquité* - avec les écrits d'Hippocrate et de Galien - ; la *Renaissance* - avec les progrès en anatomie avec Vésale, en chirurgie avec Paré ou encore la découverte de la circulation du sang par Harvey ; ou la découverte des microbes par Louis Pasteur à la fin du XIX^{ème} siècle. Mais il existe une époque, non moins importante bien que généralement moins connue ou, si l'on veut, moins "médiatique" : celle que Gérard Bonn situe entre 1780 et 1830, et qui fait le pont entre d'une part la période où la médecine en est encore à peu près au stade où l'avaient laissée Hippocrate et Galien, avec l'usage encore généralisé des clystères et autres saignées... et d'autre part une médecine plus "scientifique", symbolisée par l'apparition du stéthoscope de Laennec. D'où le titre de ce livre : *Du clystère au stéthoscope*. C'est donc à cette période relativement méconnue, qui englobe notamment la Révolution française, que Gérard Bonn s'est attaché, une époque où, comme il l'écrit dans sa préface, "se préparaient dans l'ombre des changements fondamentaux qui, à l'occasion des secousses politiques, philosophiques ou scientifiques, allaient accoucher de ce qui deviendrait la médecine moderne".

Le livre se compose de deux parties avec d'abord un état des lieux où l'auteur évoque en particulier : - l'évolution de l'enseignement médical qui abandonne peu à peu les théories pour devenir plus pragmatique, et le plus souvent au lit du malade ; - les tentatives de structuration des connaissances, avec une approche de la médecine qui a d'abord été classificatrice - avec la *Nosologia methodica* de Boissier de Sauvages en 1761, puis la *Nosographie philosophique* de Philippe Pinel en 1798 -, avant de devenir descriptive,

ANALYSES D'OUVRAGES

avec les apports de l'anatomie pathologique, qui fut préconisée par Jean-Baptiste Morgagni et qui allait s'épanouir grâce à Xavier Bichat et plus tard René Laennec ; - et enfin un bouleversement de l'exercice de la profession, après la dissolution de l'Université et des facultés de médecine, au nom du "libre exercice de la médecine" par la loi Le Chapelier du 14 juin 1791 et le décret du 18 août 1792. Rupture qui, selon Gérard Bonn, "a fait éclater le carcan dans lequel la médecine de stérilisait et se pétrifiait". La médecine devait ensuite être réorganisée dans un premier temps par la création de trois écoles de santé, sous l'impulsion de Fourcroy en frimaire an III (décembre 1894), à Paris, Montpellier et Strasbourg. Cette réorganisation devant être complétée par la loi du 19 ventôse an XI (10 mars 1803), qui avait en quelque sorte été préparée par les travaux de Félix Vicq d'Azir (1748-1794), et inspirée par des "idéologues" comme Georges Cabanis ou Jean-Antoine Chaptal, avec l'instauration des écoles de médecine et l'abolition définitive de la séparation entre médecins et chirurgiens.

Dans la seconde partie, Gérard Bonn montre comment quelques grands praticiens, tels que Xavier Bichat, René Laennec, Pierre Bretonneau, et quelques autres, ont remarquablement fait avancer la science médicale, en s'appuyant notamment sur l'examen clinique et sur la vérification anatomo-pathologique, même si les résultats thérapeutiques étaient encore très modestes. Des développements sont également consacrés à des médecins représentatifs de leur époque, en particulier Georges Cabanis, avec l'évocation des soins qu'il prodigua à un illustre malade nommé Mirabeau ; François Antommarchi, le médecin corse attaché au service de Napoléon à Sainte-Hélène, dont les écrits volontiers spirituels valent le détour ; sans oublier les chirurgiens de la Grande Armée que furent Dominique Larrey et Pierre-François Percy. Même s'il n'apporte pas de réelle nouveauté dans le champ de l'histoire de la médecine, ce livre de Gérard Bonn a le mérite de présenter de manière claire et plaisante cette période charnière, relativement méconnue mais captivante. Un index d'une vingtaine de pages complète cet ouvrage à mettre entre les mains de tous ceux qui veulent mieux comprendre les prémisses de la médecine moderne.

Philippe Albou

Règles générales de publication

INSTRUCTIONS AUX AUTEURS

Histoire des Sciences Médicales, organe officiel de la Société Française d'Histoire de la Médecine, publie, outre les comptes rendus des séances de la Société, les textes des communications, des comptes rendus d'ouvrages, de thèses ou de congrès.

Obligations légales :

- Les auteurs s'engagent à respecter les dispositions de la loi du 11 mars 1957 modifiée, relative à la propriété littéraire et artistique.
- Les manuscrits originaux, destinés à publier une communication faite en séance à la Société, ne doivent avoir fait l'objet d'aucune publication antérieure ni être simultanément soumis pour publication à une autre revue.
- L'auteur s'engage à demander l'autorisation du Comité de lecture s'il désire reproduire partie ou totalité de son article, après sa publication dans *Histoire des Sciences Médicales*.
- L'auteur engage seul sa responsabilité, en particulier en ce qui concerne les opinions ou les interprétations exprimées dans les exposés ou reproduites dans les analyses.

Comité de lecture et de programmation :

- En aucun cas la SFHM n'est engagée vis-à-vis des manuscrits reçus avant la décision définitive du Comité de lecture et de programmation.
- Le Comité se réserve le droit de demander des modifications du texte et/ou de la bibliographie.
- Les textes, publiés ou non, ne sont pas retournés à l'auteur.
- L'auteur recevra une épreuve imprimée de l'article pour approbation finale. Il devra impérativement retourner celle-ci sous huitaine. Aucune modification du contenu ne sera acceptée.
- L'auteur sera invité à autoriser la SFHM à publier sur son site web, via le site web de la BIUS, l'article publié dans la revue *Histoire des sciences médicales*, ceci après un embargo de deux ans.
- Il certifiera que les documents éventuellement reproduits dans son article (texte, illustrations...) sont libres de droits.
- L'auteur recevra un tiré-à-part électronique de son article en PDF ainsi que 3 exemplaires du numéro de la revue *Histoire des sciences médicales* où son article a paru.

Consignes éditoriales :

TEXTE :

- Le manuscrit portera au bas de la première page la date de la séance et l'adresse du ou des auteurs.

- Le texte sera accompagné d'un court résumé en français et d'un autre en anglais, ne dépassant pas 500 signes (espaces comprises).
- Les textes seront rédigés en français, sous Word (doc ou docx), ne dépassant pas 35000 signes (espaces comprises).
- La mise en page des textes sera la plus simple possible, sans caractères gras ni soulignés, en Times ou Times New Roman (taille 12), y compris pour les noms propres qui ne seront pas en capitales dans le texte.
- Les appels de notes seront indiqués entre parenthèses dans le texte, et les notes renvoyées en fin de texte.

ILLUSTRATIONS :

- Si l'auteur a présenté des illustrations lors de sa communication, il en choisira quelques-unes (5 ou 6) pour la publication, au format JPEG (minimum 800Ko), et envoyées par fichier séparé.
- Elles seront numérotées en chiffres arabes pour les photographies et les graphiques (Fig. 1, Fig. 2, etc.) et en chiffres romains pour les tableaux (Tableau I, Tableau II, etc.).
- Les légendes des illustrations, classées dans le même ordre que ces dernières figuretront dans un fichier séparé.
- Rappel : l'auteur s'engage à ne fournir que des illustrations libres de tous droits, cette exigence valant décharge de la responsabilité de la SFHM.

NOTES ET RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

- Les références seront strictement limitées aux travaux mentionnés dans le texte et devront être conformes à celles éditées par *PubMed* ou par *l'Année Philologique*.
- Elles doivent comporter obligatoirement dans l'ordre : nom de l'auteur (en petites capitales), suivi des initiales du prénom en majuscules ; titre intégral dans la langue de publication ; éditeur, lieu, date, éventuellement numéros de la première et de la dernière pages citées s'il s'agit d'un extrait.
ou pour un article : titre de la revue ; année de parution ; série ; numéros de la première et de la dernière pages.
- L'auteur est responsable de l'exactitude des citations, des références et des notes.

À titre d'exemple :

Article dans un périodique :

SÉGAL A. - "Le bistouri. Réflexion sur l'anse coupante et coagulante dans l'histoire de l'endoscopie". *Acta endoscopica*, 1988, 18, n° 3, 219-228.

Chapitre de livre :

FERRANDIS J.-J. - Exploiter un musée d'histoire de la médecine : le musée du Service de santé des armées au Val-de-Grâce. In : *Histoire de la médecine Leçons méthodologiques* (dir. D. GOUREVITCH), Ellipses, Paris, 1995.

Livre :

GRMEK M.D. - *Histoire du SIDA. Début et origine d'une pandémie actuelle*, Payot, Paris, 1989.

Thèse :

SALF É. - Un anatomiste et philosophe français, Étienne Geoffroy Saint-Hilaire (1772-1844), père de la tératologie morphologique et de l'embryologie expérimentale. *Thèse méd.* Lyon, 1986.

La correspondance est à adresser :

Pour les communications :
à Monsieur Jacques MONET
École de Kinésithérapie de Paris ADERF
107, rue de Reuilly, 75012 Paris
jacques.monet@aderf.com

Président
Madame le professeur Jacqueline VONS
8, sentier des Patys, 37210 Rochecorbon
jacqueline.vons@orange.fr

Secrétaire Général
Docteur Philippe ALBOU
13, cours Fleurus, 18200 St-Amand-Montrond

**COTISATION À LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE
ABONNEMENT À LA REVUE *HISTOIRE DES SCIENCES MÉDICALES***

	Cotisation à la Société, seule 2015	Abonnement à la Revue, seul 2015	Cotisation et abonnement 2015
Membre Union européenne	45 €	85 €	130 €
Membre autres pays	45 €	90 €	135 €
Membre étudiant < 28 ans	20 €	40 €	60 €
Membre donateur	90 €	90 €	180 €
Institution Union européenne		120 €	
Institution autres pays		130 €	
Retard (par année)	40 €	85 €	125 €

Prix de vente au numéro : UE : 24 € - Autres pays : 28 €

Paiement par chèque bancaire à l'ordre de la S.F.H.M. adressé au docteur Jean-François Hutin, trésorier, 2, rue de Neufchâtel, 51100 Reims.

Références bancaires nationales - RIB : Banque : 30002 ; Indicatif : 00485 ; N° compte : 0000005584L ; clé : 28

Références bancaires internationales - IBAN : FR43 3000 2004 8500 0000 5584 L28 ; BIC : CRLYFRPP

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Toute reproduction, même partielle est interdite sans accord écrit de la rédaction. Une copie ou une reproduction des textes, dessins, publicité, par quelque procédé que ce soit, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

© Société française d'Histoire de la Médecine : 12, rue de l'École de Médecine - 75006 Paris

Délégués à la Publication : Danielle GOUREVITCH et Jacqueline VONS

Réalisation **Mégatexte** sarl - 51100 REIMS - © 03.26.03.18.22 - Courriel : megatexte@free.fr

Dépôt légal 3^{ème} trimestre 2016 - Commission paritaire 1020 G 79968 - ISSN 0440-8888